1506/490

ROMAN COMIQUE.

TOME TROISIEME.

Dr Miller
424

ROMAN COMIQUE, DE SCARRON.

TOME TROISIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

BRITISH MUSEUM

LE ROMAN COMIQUE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui fait l'ouverture de cette troiſieme Partie.

VOUS avez vu en la ſeconde partie de ce roman, le petit Ragotin, le viſage tout ſanglant du coup que le bélier lui avoit donné, quand il dormoit aſſis ſur une chaiſe baſſe, dans la chambre des comédiens, d'où il étoit ſorti ſi fort en colere, que l'on ne croyoit pas qu'il y retournât jamais: mais il étoit trop piqué de mademoiſelle de l'Etoile, & il avoit trop d'envie de ſavoir le ſuccès de la magie de l'opérateur; ce qui l'obligea (après s'être lavé la face) à retourner ſur ſes pas, pour ſavoir quel effet auroit la promeſſe d'el ſignore Ferdinando-Ferdinandi, qu'il crut avoir

trouvé en la perſonne d'un avocat qu'il rencontra, & qui alloit au palais. Il étoit ſi étourdi du coup du bélier, & avoit l'eſprit ſi troublé de celui que l'Etoile lui avoit donné au cœur, ſans y penſer, qu'il ſe perſuada facilement que cet avocat étoit l'opérateur ; auſſi il l'aborda fort civilement, & lui tint ce diſcours : Monſieur, je ſuis ravi d'une ſi heureuſe rencontre, je la cherchois avec tant d'impatience, que je m'en allois exprès à votre logis, pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre ſcience magique vous a pu ſuggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes, auſſi ne ſerai-je pas ingrat à le reconnoître. Dites-moi donc ſi cette miraculeuſe étoile me départira de ſes bénignes influences ? L'avocat qui n'entendoit rien en tout ce beau diſcours, non plus que de raillerie, l'interrompit auſſi-tôt, & lui dit fort bruſquement : Monſieur Ragotin, s'il étoit un peu plus tard, je croirois que vous êtes ivre ; mais il faut que vous ſoyez fou tout-à-fait : eh ! à qui penſez-vous parler ? Que diable

m'allez-vous dire de magie & d'influence des aſtres? Je ne ſuis ni ſorcier, ni aſtrologue; eh quoi! ne me connoiſſez-vous pas? Ah! monſieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel! vous êtes ſi bien informé de mon mal, & vous m'en refuſez le remede. Ah! je ..... il alloit pourſuivre, quand l'avocat le laiſſa là, en lui diſant: Vous êtes un grand extravagant, pour un petit homme; adieu. Ragotin le vouloit ſuivre; mais il s'apperçut de ſa mépriſe, dont il fut bien honteux: auſſi il ne s'en vanta pas; & vous ne la liriez pas ici, ſi je ne l'avois appriſe de l'avocat même, qui s'en divertit bien avec ſes amis. Ce petit fou continua ſon chemin, & alla au logis des comédiens, où il ne fut pas plutôt entré, qu'il ouït la propoſition que la Caverne & le Deſtin faiſoient de quitter la ville du Mans, & de chercher quelqu'autre poſte; ce qui le démonta ſi fort, qu'il penſa tomber de ſon haut, & dont la chute n'eût pas été périlleuſe (quand cet accident lui fût arrivé), à cauſe de la modification de ſon individu; mais ce qui l'acheva tout-à-fait, ce fut la réſolution qui

fut priſe de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'eſt-à-dire, à ſes habitans, & notamment à ceux qui avoient été leurs plus fideles auditeurs, & de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire, ſur l'aſſurance qu'ils avoient eue que le bruit de peſte qui avoit couru étoit faux. J'ai dit à l'ordinaire, car cette ſorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité comme celui du ſoleil dans le zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers; d'Angers à la Fleche; de la Fleche au Mans; du Mans à Alençon; d'Alençon à Argentan ou à Laval, ſelon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en ſoit, cela ne fait guere à notre roman. Cette délibération ayant été priſe unanimement par les comédiens & comédiennes, ils ſe réſolurent de repréſenter le lendemain quelque excellente piece, pour laiſſer bonne bouche à l'auditoire Manceau. Le ſujet n'en eſt pas venu à ma connoiſſance; ce qui les obligea de quitter ſi promptement, ce fut que le marquis d'Orſſé (qui avoit obligé la troupe à continuer la comédie) fut preſſé de

s'en aller en cour ; tellement que n'ayant plus de bienfaiteur, & l'auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils ſe diſpoſerent à en ſortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une oppoſition, apportant beaucoup de mauvaiſes raiſons, dont il étoit toujours pourvu, auxquelles l'on ne fit nulle conſidération, ce qui fâcha fort le petit homme, lequel les pria de lui faire au moins la grace de ne ſortir point de la province du Maine, ce qui étoit très-facile en prenant le jeu de paume qui étoit au fauxbourg de Montfort, lequel en dépend, tant au ſpirituel qu'au temporel, & que de-là ils pourroient aller à Laval (qui eſt auſſi du Maine), d'où ils ſe rendroient facilement en Bretagne, ſuivant la promeſſe qu'ils en avoient faite à monſieur de la Garouffiere ; mais le Deſtin lui rompit les chiens, en diſant que ce ne ſeroit point le moyen de faire affaire ; car ce méchant tripot étant, comme il eſt, fort éloigné de la ville, & au-deçà de la riviere, la belle compagnie ne s'y rendroit que rarement, à cauſe de la longueur du chemin : que le grand jeu de paume du marché aux moutons étoit

environné de toutes les meilleures maiſons d'Alençon, & au milieu de la ville ; que c'étoit là où il ſe falloit placer, & payer plutôt quelque choſe de plus que de ce malotru tripot de Montfort, le bon marché duquel étoit une de ſes plus fortes raiſons de Ragotin, ce qui fut délibéré d'un commun accord ; & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage, & des chevaux pour les demoiſelles. La charge en fut donnée à Léandre, parce qu'il avoit beaucoup d'intrigues dans le Mans, où il n'eſt pas difficile à un honnête homme de faire en peu de tems des connoiſſances. Le lendemain l'on repréſenta la comédie, tragédie-paſtorale, tragi-comédie, car je ne ſais laquelle, mais qui eut pourtant le ſuccès que vous pouvez penſer. Les comédiennes furent admirées de tout le monde. Le Deſtin y réuſſit à merveille, ſur-tout au compliment, duquel il accompagna leur adieu : car il témoigna tant de reconnoiſſance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendreſſe, qui furent ſuivies de tant de grands remercîmens, qu'il charma toute la com-

pagnie. L'on m'a dit que pluſieurs perſonnes en pleurerent, principalement les jeunes demoiſelles qui avoient le cœur tendre. Ragotin en devint ſi immobile, que tout le monde étoit déja ſorti, qu'il demeuroit toujours dans ſa chaiſe, où il auroit peut-être encore demeuré, ſi le marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus perſonne ; ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il ſe leva enfin, & s'en alla dans ſa maiſon, où il prit la réſolution d'aller trouver les comédiens de bon matin, pour leur découvrir ce qu'il avoit ſur le cœur, & dont il s'en étoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.

CHAPITRE II.

Où vous verrez le deſſein de Ragotin.

LES crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond ſommeil, (qui eſt ſouvent interrompu par cette canaille, qui eſt à mon avis la plus importune engeance qui ſoit dans la république humaine) que Ragotin étoit déja habillé à deſſein d'aller propoſer à la troupe comique, celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des comédiens & comédiennes, qui n'étoient pas encore levés, ni levées, ni même éveillés, ni éveillées; il eut la diſcrétion de les laiſſer repoſer : mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune, lequel il pria de ſe lever pour faire une promenade juſqu'à la Coûture, qui eſt une très-belle abbaye ſituée au fauxbourg qui porte le même nom, & qu'après ils iroient déjeûner à la grande étoile d'or, où il l'avoit fait ap-

prêter. La Rancune qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut auſſi-tôt habillé que la propoſition en fut faite ; ce qui ne vous ſera pas difficile à croire, ſi vous conſidérez que ces gens-là ſont ſi accoutumés à s'habiller & déshabiller derriere les tentes du théâtre, ſurtout quand il faut qu'un ſeul acteur repréſente deux perſonnages, que cela eſt auſſi-tôt fait que dit. Ragotin donc avec la Rancune s'acheminerent à l'abbaye de la Coûture ; il eſt à croire qu'ils entrerent dans l'égliſe, où ils firent courte priere ; car Ragotin avoit bien d'autres choſes en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant tout le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeûner, que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous ſes complimens. Ils entrerent dans le logis où le petit homme commença à crier de ce que l'on n'avoit encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés ; à quoi l'hôteſſe (ſans ſe bouger de deſſus le ſiege où elle étoit) lui repartit : Vraiment, monſieur Ragotin, je ne ſuis pas devine, pour ſavoir l'heure que vous deviez venir ici ;

à préſent que vous y êtes, les pâtés y ſeront bientôt ; paſſez à la ſalle, où l'on a mis la nappe ; il y a un jambon, donnez deſſus en attendant le reſte : elle dit cela d'un ton ſi gravement cabarétique, que la Rancune jugea qu'elle avoit raiſon ; & s'adreſſant à Ragotin, lui dit : Monſieur, paſſons deçà, & buvons un coup en attendant ; ce qui fut fait. Ils ſe mirent à table, qui fut un peu de tems après couverte, & ils déjeûnerent à la mode du Mans, c'eſt-à-dire fort bien, ils burent de même, & ſe le porterent à la ſanté de pluſieurs perſonnes : vous jugez bien, mon lecteur, que celle de l'Etoile ne fut pas oubliée ; le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt ſans bouger de ſa place, tantôt debout, & le chapeau à la main : mais la derniere fois il la but à genoux & tête nue, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque égliſe. Ce fut alors qu'il ſupplia très-inſtamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'être ſon guide & ſon protecteur en une entrepriſe ſi difficile, telle qu'étoit la conquête de mademoiſelle de l'Etoile ;

ſur quoi la Rancune lui répondit à demi en colere, ou feignant de l'être : Sachez, monſieur Ragotin, que je ſuis homme qui ne m'embarque point ſans biſcuit, c'eſt à-dire, que je n'entreprends jamais rien que je ne ſois aſſuré d'y réuſſir : ſoyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous ſervir utilement. Je vous le dis encore, j'en ſais les moyens, que je mettrai en uſage quand il ſera tems ; mais je vois un grand obſtacle à votre deſſein, qui eſt notre départ ; & je ne vois point de jour pour vous, ſi ce n'eſt en exécutant ce que je vous ai déja dit une autre fois, de vous réſoudre à faire la comédie avec nous : vous y avez toutes les diſpoſitions imaginables : vous avez grand'mine, le ton de voix agréable, le langage fort bon & la mémoire encore meilleure ; vous ne reſſentez point du tout le provincial ; il ſemble que vous ayiez paſſé toute votre vie à la cour ; vous en avez ſi fort l'air, que vous le ſentez d'un quart de lieue ; vous n'aurez pas repréſenté une douzaine de fois, que vous jetterez de la pouſſiere aux yeux de nos jeunes godeluxeaux, qui ſont tant les entendus, & qui

ſeront obligés à vous céder les premiers rôles ; & après cela laiſſez-moi faire ; car pour le préſent, (je vous l'ai déja dit), nous avons à faire à une étrange tête : il faut ſe ménager avec elle avec beaucoup d'adreſſe ; je ſais bien qu'il ne vous en manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choſes ; d'ailleurs raiſonnons un peu. Si vous faiſiez connoître votre deſſein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe, ce ſeroit le moyen de vous faire refuſer ; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bout d'homme avoit été ſi attentif au diſcours de la Rancune, qu'il en étoit tout-à-fait extaſié, s'imaginant de tenir déja (comme l'on dit) le loup par les oreilles, quand ſe réveillant comme d'un profond ſommeil, il ſe leva de table, & paſſa de l'autre côté pour embraſſer la Rancune, qu'il remercia en même tems, & ſupplia de continuer, lui proteſtant qu'il ne l'avoit convié à déjeûner, que pour lui déclarer le deſſein qu'il avoit de ſuivre ſon ſentiment touchant la comédie, à quoi il étoit tellement réſolu, qu'il n'y avoit perſonne au monde qui l'en pût divertir ; qu'il ne falloit

falloit que le faire ſavoir à la troupe, & en obtenir la faveur de l'aſſociation, ce qu'il deſiroit faire à la même heure. Ils compterent avec l'hôteſſe, Ragotin paya; & étant ſortis, ils prirent le chemin du logis des comédiens, qui n'étoit pas fort éloigné de celui où ils avoient déjeûné. Ils trouverent les demoiſelles habillées; mais comme la Rancune eut ouvert le diſcours du deſſein de Ragotin de faire la comédie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des fermiers du pere de Léandre, qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort, & qu'il deſiroit de le voir devant que de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent; ce qui obligea tous ceux de la troupe à conférer enſemble, pour délibérer ſur un événement ſi inopiné. Léandre tira Angélique à part, & lui dit que le tems étoit venu pour vivre heureux, ſi elle avoit la bonté d'y contribuer; à quoi elle répondit qu'il ne tiendroit jamais à elle, & toutes les choſes que vous verrez au chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Deſſein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin à la Troupe comique.

LES jéſuites de la Fleche n'ayant rien pu gagner ſur l'eſprit de Léandre pour lui faire continuer ſes études, & voyant ſon aſſiduité à la comédie, jugerent auſſitôt qu'il étoit amoureux de quelqu'une des comédiennes, en quoi ils furent confirmés, quand après le départ de la troupe ils apprirent qu'il l'avoit ſuivie à Angers. Ils ne manquerent pas d'en avertir ſon pere, par un meſſager exprès, & qui arriva à même tems que la lettre de Léandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre, & lui demandoit de l'argent, comme il avoit concerté avec le Deſtin, quand il lui découvrit ſa qualité dans l'hôtellerie où il étoit bleſſé. Son pere reconnoiſſant la fourbe, ſe mit en une ſi furieuſe colere, qui jointe à une extrême

vieilleſſe, lui cauſa une maladie qui fut aſſez longue, mais qui termina pourtant par la mort, de laquelle ſe voyant proche, il commanda à un de ſes fermiers de chercher ſon fils, pour l'obliger de ſe retirer auprès de lui, lui diſant qu'il le pourroit trouver en s'enquérant où il y avoit des comédiens; (ce que le fermier ſavoit aſſez, car c'étoit celui qui lui fourniſſoit de l'argent après qu'il eut quitté le college): auſſi ayant appris qu'il y en avoit une troupe au Mans, il s'y achemina, & y trouva Léandre, comme vous avez vu au précédent chapitre. Ragotin fut prié par tous ceux de la troupe de les laiſſer conférer un moment ſur le ſujet du fermier nouvellement arrivé, ce qu'il fit, ſe retirant dans une autre chambre, où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Auſſi tôt qu'il fut ſorti, Léandre fit entrer le fermier de ſon pere, lequel leur déclara l'état où il étoit, & le deſir qu'il avoit de voir ſon fils devant que de mourir. Léandre demanda congé pour y ſatisfaire, ce que tous ceux de la troupe jugerent très-raiſonnable. Ce fut alors que

le Deſtin déclara le ſecret qu'il avoit tenu caché juſques alors, touchant la qualité de Léandre, ce qu'il n'avoit appris qu'après le raviſſement de mademoiſelle Angélique, (comme vous avez vu en la ſeconde partie de cette véritable hiſtoire), ajoutant qu'ils avoient bien pu s'appercevoir qu'il n'agiſſoit pas avec lui, depuis qu'il l'avoit appris, comme il faiſoit auparavant, puiſque même il avoit pris un autre valet; que ſi quelquefois il étoit contraint de lui parler en maître, c'étoit pour ne le découvrir pas; mais qu'à préſent il n'étoit plus tems de le céler, tant pour déſabuſer mademoiſelle de la Caverne, qui n'avoit pu ôter de ſon eſprit que Léandre ne fût complice de l'enlévement de ſa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'aſſurer de l'amour ſincère qu'il lui portoit, & pour laquelle il s'étoit réduit à lui ſervir de valet, ce qu'il auroit continué, s'il n'eût été obligé de lui déclarer le ſecret lorſqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il alloit à la quête de mademoiſelle Angélique. Et tant s'en faut qu'il fût conſentant à ſon enlévement, qu'ayant trouvé les ra-

viſſeurs, il avoit haſardé ſa vie pour la ſecourir ; mais qu'il n'avoit pu réſiſter à tant de gens, qui l'avoient furieuſement bleſſé & laiſſé pour mort ſur la place : tous ceux de la troupe lui demanderent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité ſelon ſa qualité ; mais qu'ils étoient excuſables, puiſqu'ils n'en avoient pas la connoiſſance. Mademoiſellle de l'Etoile ajouta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'eſprit & de mérite en ſa perſonne, ce qui l'avoit fait long-tems ſoupçonner quelque choſe ; en quoi elle avoit été comme confirmée depuis ſon retour, à cela joint les lettres que la Caverne lui avoit fait voir : mais que pourtant elle ne ſavoit quel jugement en faire, le voyant ſi ſoumis au ſervice de ſon frere ; mais qu'à préſent il n'y avoit pas lieu de douter de ſa qualité. Alors la Caverne prit la parole, & s'adreſſant à Léandre, lui dit : Vraiment, monſieur, après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avois toujours un juſte ſujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que

vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le deſſein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne aſſez ; & en effet, monſieur, quelle apparence qu'un ſeigneur ſi relevé, comme vous eſpérez d'être après la mort de monſieur votre pere, voulût ſonger à épouſer une pauvre comédienne de campagne ! Je loue Dieu que le tems eſt venu que vous pourrez vivre content dans la poſſeſſion de ces belles terres qu'il vous laiſſe, & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouaſſiez quelque mauvais tour. Léandre, qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce diſcours de la Caverne, lui répondit : Tout ce que vous dites, mademoiſelle, que je ſuis ſur le point de poſſéder, ne ſauroit me rendre heureux, ſi je ne ſuis aſſuré en même tems de la poſſeſſion de mademoiſelle Angélique votre fille ; ſans elle, je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon pere me donne ; & je vous déclare que je ne m'en vais recueillir ſa ſucceſſion, qu'à deſſein de revenir auſſi-tôt pour accomplir la promeſſe que je fais devant cette hono-

rable compagnie, de n'avoir jamais pour femme autre que mademoiſelle Angélique votre fille, pourvu qu'il vous plaiſe me la donner, & qu'elle y conſente, comme je vous en ſupplie très-humblement toutes deux; & ne vous imaginez pas que je la veuille emmener chez moi, c'eſt à quoi je ne penſe point du tout: j'ai trouvé tant de charmes en la vie comique, que je ne m'en ſaurois diſtraire, non plus que de me ſéparer de tant d'honnêtes gens qui compoſent cette illuſtre troupe. Après cette franche déclaration, les comédiens & comédiennes, parlant tous enſemble, lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté, & que mademoiſelle de la Caverne & ſa fille ſeroient bien délicates, ſi elles ne lui donnoient la ſatisfaction qu'il prétendoit. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendoit de la volonté de ſa mere, laquelle finit la converſation en diſant à Léandre, que ſi à ſon retour il étoit dans les mêmes ſentimens, il pouvoit tout eſpérer. Enſuite il y eut de grands embraſſemens, & quelques larmes jettées, les unes par un motif de joie, &

les autres par la tendreſſe qui fait ordinairement pleurer ceux qui en ſont ſi ſuſceptibles, qu'ils ne ſauroient s'en empêcher quand ils voient ou entendent dire quelque choſe de tendre. Après tous les beaux complimens, il fut conclu que Léandre s'en iroit le lendemain, & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués; mais il dit qu'il monteroit celui de ſon fermier, qui ſe ſerviroit du ſien, qui le porteroit aſſez bien chez lui. Nous ne prenons pas garde, dit le Deſtin, que monſieur Ragotin s'impatiente; il le faut faire entrer: mais à propos, n'y a-t-il perſonne qui ſache quelque choſe de ſon deſſein? La Rancune, qui avoit demeuré ſans parler, ouvrit la bouche pour dire qu'il le ſavoit, & que le matin il lui avoit donné à déjeûner pour lui déclarer qu'il deſiroit de s'aſſocier à la troupe, & faire la comédie, ſans prétendre de lui être à charge, d'autant qu'il avoit aſſez de bien, qu'il aimoit autant le dépenſer en voyant le monde, que de demeurer au Mans, à quoi il l'avoit fort perſuadé. Auſſi-tôt Roquebrune s'avança pour dire poétiquement, qu'il

n'étoit pas d'avis qu'on le reçût, en étant des poëtes comme des femmes, quand il y en a deux dans une maiſon, il y en a une de trop; que deux poëtes dans une troupe y pourroient exciter des tempêtes, dont la ſource viendroit des contrariétés du Parnaſſe; d'ailleurs que la taille de Ragotin étoit ſi défectueuſe, qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre, il en ſeroit déshonoré; & puis quel perſonnage pourra-t-il faire? Il n'eſt pas capable des premiers rôles, monſieur le Deſtin s'y oppoſeroit, & l'Olive pour les ſeconds; il ne ſauroit repréſenter un roi, non plus qu'une confidente; car il auroit auſſi mauvaiſe mine ſous le maſque, qu'à viſage découvert; &, partant, je conclus qu'il ne ſoit pas reçu. Et moi, repartit la Rancune, je ſoutiens qu'on le doit recevoir, & qu'il ſera fort propre pour repréſenter un nain, quand il en ſera beſoin, ou quelque monſtre, comme celui de l'Andromede; cela ſera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation, je puis vous aſſurer que ce ſera un autre Orphée, qui attirera tout le monde après lui; dernière-

ment, quand nous cherchions mademoiſelle Angélique, l'Olive & moi, nous le rencontrâmes monté ſur un mulet ſemblable à lui, c'eſt-à-dire, petit. Comme nous marchions, il ſe mit à déclamer des vers de Pyrame avec tant d'emphaſe, que des paſſans qui conduiſoient des ânes, s'approcherent du mulet, & l'écouterent avec tant d'attention, qu'ils ôterent leurs chapeaux de leur tête, pour le mieux ouïr, & le ſuivirent juſqu'au logis où nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers, jugez ce que ne feront pas ceux qui ſont capables de faire le diſcernement des belles choſes. Cette faillie fit rire tous ceux qui l'avoient entendue ; & l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appella, il vint, il entra ; & après avoir fait une douzaine de révérences, il commença ſa harangue en cette ſorte : Illuſtres perſonnages, auguſte ſénat du Parnaſſe ; (il s'imaginoit ſans doute d'être dans le barreau du préſidial du Mans, où il n'étoit guere entré depuis qu'il y avoit été reçu avocat, ou dans l'acadé-

mie des puriſtes) l'on dit en commun proverbe, que les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes mœurs ; &, par un contraire, les bonnes diſſipent les mauvaiſes, & rendent les perſonnes ſemblables à ceux qui les compoſent. Cet exorde ſi bien débité fit croire aux comédiennes qu'il alloit débiter un ſermon ; car elles tournerent la tête, & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque critique gloſera peut-être ſur ce mot de ſermon : mais pourquoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle ſottiſe, puiſqu'il avoit bien fait chanter des chants d'égliſe en ſérénade avec des orgues ? mais il continua : Je me trouve ſi deſtitué de vertus, que je deſire m'aſſocier à votre illuſtre troupe pour en apprendre, & pour m'y façonner ; car vous êtes les interpretes des muſes, les échos vivans de leurs chers nourriſſons ; & vos mérites ſont ſi connus à toute la France, que l'on vous admire juſques au-delà des pôles. Pour vous, meſdemoiſelles, vous charmez tous ceux qui vous conſiderent, & l'on ne ſauroit ouïr l'harmonie de vos belles voix, ſans

être ravi en admiration ; auſſi beaux anges en chair & en os, tous les plus doctes poëtes ont rempli leurs vers de vos louanges ; les Alexandres & les Céſars n'ont jamais égalé la valeur de monſieur le Deſtin, & des autres héros de cette illuſtre troupe. Il ne faut donc pas vous étonner ſi je deſire avec tant de paſſion d'en accroître le nombre, ce qui vous ſera facile, ſi vous me faites l'honneur de m'y recevoir, vous proteſtant, au reſte, de ne vous être point à charge, ni prétendre de participer aux émolumens du théâtre, mais ſeulement vous être très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. On le pria de ſortir pour un moment, afin que l'on pût réſoudre ſur le ſujet de ſa harangue, & y procéder avec les formes. Il ſortit, & l'on commençoit d'opiner, quand le poëte ſe jeta à la traverſe pour former une ſeconde oppoſition : mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux pouſſé, s'il n'eût regardé ſon habit neuf, qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin, il fut conclu qu'il ſeroit reçu pour être le divertiſſement de la compagnie. On l'appella,

pella, & quand il fut entré, le Deſtin prononça en ſa faveur; l'on fit les cérémonies accoutumées; il fut écrit ſur le regiſtre, prêta le ſerment de fidélité; on lui donna le mot avec lequel tous les comédiens ſe reconnoiſſent, & ſoupa ce ſoir-là avec toute la caravane.

CHAPITRE IV.

Départ de Léandre & de la Troupe Comique, pour aller à Alençon; diſgrace de Ragotin.

APRÈS le ſouper, il n'y eut perſonne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la troupe, de quoi il s'enfla ſi fort, que ſon pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occaſion d'entretenir ſa chere Angélique, à laquelle il réitéra le deſſein qu'il avoit fait de l'épouſer: mais il le dit avec tant de douceur, qu'elle ne lui répondit que des yeux, d'où elle laiſſa couler quelques larmes; je ne ſais ſi ce fut de

joie des belles promeſſes de Léandre, ou de triſteſſe de ſon départ ; quoi qu'il en ſoit, ils ſe firent beaucoup de careſſes, la Caverne n'y apportant plus d'obſtacle. La nuit étant déja fort avancée, il fallut ſe retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie, & s'en alla coucher. Le lendemain il ſe leva de bon matin, partit avec le fermier de ſon pere, & fit tant par ſes journées, qu'il arriva en la maiſon de ſon pere qui étoit malade, lequel lui témoigna d'être bien-aiſe de ſa venue, & ſelon que ſes forces le lui permirent, lui exprima la douleur que lui avoit cauſé ſon abſence ; & lui dit enſuite, qu'il avoit bien de la joie de le revoir pour lui donner ſa derniere bénédiction, & avec elle tous ſes biens, nonobſtant l'affliction qu'il avoit eue de ſa mauvaiſe conduite, mais qu'il croyoit qu'il en uſeroit mieux à l'avenir : nous apprendrons la ſuite à ſon retour. Les comédiens & comédiennes étant habillés & habillées, chacun amaſſa ſes nipes, l'on remplit les coffres, l'on fit les balles du bagage comique, & l'on prépara tout pour partir ; il manquoit un che-

val pour une des demoiſelles, parce que l'un de ceux qui les avoient loués, s'étoit dédit; l'on prioit l'Olive d'en chercher un autre quand Ragotin entra, lequel ayant ouï cette propoſition, dit qu'il n'en étoit pas beſoin, parce qu'il en avoit un pour porter mademoiſelle de l'Etoile ou Angélique en croupe, attendu qu'à ſon avis l'on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans; qu'en y mettant deux jours, comme néceſſairement il le falloit, ſon cheval ne ſeroit pas trop fatigué de porter deux perſonnes; mais l'Etoile l'interrompant, lui dit qu'elle ne pourroit pas ſe tenir en croupe, ce qui affligea le petit homme, qui fut un peu conſolé quand Angélique dit que ſi feroit bien elle. Ils déjeûnent tous, & l'opérateur & ſa femme furent de la partie; mais pendant que l'on apprêtoit le déjeûner, Ragotin prit l'occaſion pour parler au ſeigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'avocat dont nous avons parlé, quand il le prenoit pour lui, à laquelle il répondit qu'il n'avoit rien oublié à mettre

tous les ſecrets de la magie en pratique, mais ſans aucun effet ; ce qui l'obligeoit à croire que l'Etoile étoit plus grande magicienne que lui n'étoit magicien, qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puiſſans que les ſiens, & que c'étoit une dangereuſe perſonne, qu'il avoit grand ſujet de craindre. Ragotin vouloit repartir ; mais on les preſſa de laver les mains, & de ſe mettre à table, ce qu'ils firent tous ; après le déjeûner, Inezilla témoigna à tous ceux de la troupe, & principalement aux demoiſelles, le déplaiſir qu'elle & ſon mari avoient d'un ſi prompt départ, leur proteſtant qu'ils euſſent bien deſiré de les ſuivre à Alençon, pour avoir l'honneur de leur converſation plus long-tems ; mais qu'ils ſeroient obligés de monter en théâtre pour débiter leurs drogues, & par conſéquent faire des farces ; que cela étant public & ne coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la comédie, où il faut bailler de l'argent, & qu'ainſi au lieu de les ſervir ils leur pourroient nuire ; & que pour l'éviter ils avoient réſolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'em-

braſſerent les uns les autres, & ſe dirent mille douceurs. Les demoiſelles pleurerent; & enfin tous ſe firent de grands complimens, à la réſerve du poëte, qui, en d'autres occaſions eût parlé plus que quatre, & en celle-ci il demeura muet, la ſéparation d'Inezilla lui ayant été un ſi furieux coup de foudre, qu'il ne le put jamais parer, nonobſtant qu'il s'eſtimât tout couvert des lauriers du Parnaſſe. La charette étant chargée & prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous avez vu au commencement de ce roman. L'Etoile monta ſur un cheval que le Deſtin conduiſoit, & Angélique ſe mit derriere Ragotin, qui avoit pris avantage en montant à cheval, pour éviter un ſecond accident de ſa carabine, qu'il n'avoit pourtant pas oubliée; car il l'avoit pendue à ſa bandouliere: tous les autres allerent à pied, au même ordre que quand ils arriverent au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui eſt au bout du pavé, environ une lieue de la ville, un cerf, qui étoit pourſuivi par les gens de monſieur le marquis de Lavardin, leur traverſa le che-

min, & fit peur au cheval de Ragotin qui alloit devant, ce qui lui fit quitter l'étrier, & mettre en même tems la main à sa carabine ; mais comme il le fit avec précipitation, le talon se trouva justement sous son aisselle, & comme il avoit la main à la détente, le coup partit, & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée, & à balle, elle repoussa si furieusement, qu'elle le renversa par terre ; &, en tombant, le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique, qui tomba aussi, mais sans se faire aucun mal ; car elle se trouva sur ses pieds : pour Ragotin, il donna de la tête contre la souche d'un vieil arbre pourri, qui étoit environ un pied hors de terre, qui lui fit une assez grosse bosse au-dessus de la tempe ; l'on y mit une piece d'argent, & on lui banda la tête avec un mouchoir, ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la troupe, ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait s'il y eût eu un plus grand mal, encore ne sait-on ; car il est bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occasions : aussi ils s'en régalerent comme il faut, ce qui pensa faire enrager le petit homme,

lequel fut remonté sur son cheval, & semblablement Angélique, qui ne lui permit pas de recharger sa carabine, comme il le vouloit faire, & l'on continua de marcher jusqu'à la Guerche, où l'on fit repaître la charette, c'est-à-dire, les quatre chevaux qui y étoient attelés, & les deux autres porteurs. Tous les comédiens goûterent; pour les demoiselles, elles se mirent sur un lit, tant pour se reposer que pour considérer les hommes qui buvoient à qui mieux mieux, & sur tous la Rancune & Ragotin, (à qui l'on avoit débandé la tête, à laquelle la piece d'argent avoit répercuté la contusion) qui se le portoient à une santé qu'ils s'imaginoient que personne n'entendoit, ce qui obligea Angélique de crier à Ragotin : Monsieur, prenez garde à vous, & songez à bien conduire votre voiture; ce qui démonta un peu le petit avocat encomédienné, lequel fit aussi-tôt cession d'armes, ou plutôt de verres avec la Rancune. L'on paya l'hôtesse, l'on remonta à cheval, & la caravane comique marcha. Le tems étoit beau, & le chemin de même, ce qui fut cause qu'ils arri-

verent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain. Ils deſcendirent au Coq-hardi, qui eſt le meilleur logis ; mais l'hôteſſe (qui n'étoit pas la plus agréable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, diſant qu'elle avoit beaucoup de monde, entr'autres un receveur des tailles de la province, & un autre receveur des épices du préſidial du Mans, avec quatre ou cinq marchands de toile. La Rancune, qui ſongea à faire quelque tour de ſon métier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les demoiſelles, & que pour les hommes ils ſe coucheroient comme que ce fût, & qu'une nuit étoit bientôt paſſée, ce qui adoucit un peu la fierté de la dame cabaretiere. Ils entrerent donc, & l'on ne déchargea point la charrette, car il y avoit dans la baſſe-cour une remiſe de caroſſe, où on la mit, & on la ferma à clef, & l'on donna une chambre aux comédiennes, où tous ceux de la troupe ſouperent, & quelque tems après les demoiſelles ſe coucherent dans deux lits qu'il y avoit, ſavoir l'Etoile dans un, & la Caverne & ſa fille Angéli-

que dans l'autre ; vous jugez bien qu'elles ne manquerent pas à fermer la porte, auſſi-bien que les deux receveurs qui ſe retirerent auſſi dans une autre chambre, où ils firent porter leurs valiſes qui étoient pleines d'argent, ſur lequel la Rancune ne put pas mettre la main, car ils ſe précautionnerent bien ; mais les marchands payerent pour eux. Ce méchant homme eut aſſez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs balles. Il y avoit trois lits dont les marchands en occupoient deux, & l'Olive & la Rancune l'autre, lequel ne dormit point : mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir, il ſe leva doucement pour faire ſon coup, qui fut interrompu par un des marchands auquel il étoit ſurvenu un mal de ventre, avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à ſe lever, & la Rancune à regagner le lit. Cependant le Marchand qui logeoit ordinairement dans ce logis, & qui en ſavoit toutes les iſſues, alla par la porte qui conduiſoit à une petite galerie, au bout de laquelle étoient les lieux

communs (ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaiſe odeur aux vénérables comédiens). Quand il ſe fut vidé, il retourna au bout de la galerie ; mais au lieu de prendre le chemin qui conduiſoit à la chambre d'où il étoit parti, il prit de l'autre côté, & deſcendit dans la chambre où les receveurs étoient couchés, (car les deux chambres & les montées étoient diſpoſées de la ſorte) ; il s'approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le ſien, & une voix à lui inconnue lui demanda, qui eſt là ? Il paſſa ſans rien dire à l'autre lit où on lui dit de même, mais d'un ton plus élevé, & en criant : L'hôte, de la chandelle, il y a quelqu'un dans notre chambre ; l'hôte fit lever une ſervante, mais devant qu'elle fût en état de comprendre qu'il falloit de la lumiere, le marchand eut le loiſir de remonter & de deſcendre par où il étoit allé. La Rancune, qui entendoit tout ce débat (car il n'y avoit qu'une ſimple cloiſon d'ais entre les deux chambres, ne perdit pas tems, mais dénoua habilement les cordes de deux balles, dans chacune deſquelles il prit deux

pieces de toile, & renoua les cordes, comme ſi perſonne n'y eût touché, car il ſavoit le ſecret qui n'eſt connu que de ceux du métier, non plus que leur numéro & leurs chiffres. Il en vouloit attaquer une autre, quand le marchand entra dedans la chambre, & y ayant ouï marcher, dit: qui eſt là? La Rancune, qui ne manquoit point de repartie, (ayant fourré les quatre pieces de toiles dans le lit), dit que l'on avoit oublié à mettre un pot de chambre, & qu'il cherchoit la fenêtre pour piſſer; le marchand, qui n'étoit pas encore recouché, lui dit: Attendez, monſieur, je la vais ouvrir, car je ſais mieux où elle eſt que vous; il l'ouvrit & ſe remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il piſſa auſſi copieuſement que quand il arroſa un marchand du bas-Maine, avec lequel il étoit couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous avez vu dans le ſixieme chapitre de la premiere partie de ce roman; après quoi il ſe retourna coucher ſans fermer la fenêtre. Le marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laiſſée ouverte, & l'autre lui

cria encore plus haut qu'il la fermât s'
vouloit, que pour lui il n'eût pas pu re-
trouver ſon lit dans l'obſcurité, ce qui
n'étoit pas quand elle étoit ouverte, parce
que la lune luiſoit bien fort dans la cham-
bre ; le marchand, appréhendant qu'il ne
lui voulût faire une querelle d'Allemand,
ſe leva ſans lui repartir, ferma la fenêtre
& ſe remit au lit, où il ne dormoit pas,
dont bien lui prit; car ſa balle n'eût pas eu
meilleur marché que les deux autres. Ce-
pendant l'hôte & l'hôteſſe crioient à la
chambriere d'allumer vîte de la chandelle;
elle s'en mettoit en devoir ; mais comme
il arrive ordinairement, que plus l'on s'em-
preſſe, moins l'on avance, auſſi cette mi-
ſérable ſervante ſouffla les charbons plus
d'une heure ſans la pouvoir allumer ; l'hôte
& l'hôteſſe lui diſoient mille malédictions,
& les receveurs crioient toujours plus fort
de la chandelle ; enfin, quand elle fut
allumée, l'hôte, l'hôteſſe & la ſervante
monterent à leur chambre, où n'ayant
trouvé perſonne, ils leur dirent qu'ils
avoient grand tort de mettre ainſi tout
ceux du logis en alarme ; eux ſoutenoient
toujours

toujours d'avoir vu & ouï un homme, & de lui avoir parlé; l'hôte paſſa de l'autre côté, & demanda aux comédiens & aux marchands ſi quelqu'un d'eux étoit ſorti; ils dirent tous que non, à la réſerve de monſieur, dit un des marchands, parlant de la Rancune, qui s'eſt levé pour piſſer par la fenêtre; car l'on n'a point donné de pot-de-chambre. L'hôte cria fort la ſervante de ce manquement, & alla retrouver les receveurs, auxquels il dit qu'il falloit qu'ils euſſent fait quelque mauvais ſonge, car perſonne n'avoit bougé; & après leur avoir dit qu'ils dormiſſent bien, & qu'il n'étoit pas encore jour, ils ſe retirerent. Sitôt qu'il fut venu, je veux dire le jour, la Rancune ſe leva & demanda la clef de la remiſe, où il entra pour cacher les quatre pieces de toiles qu'il avoit dérobées, & qu'il mit dans une des balles de la charrette.

CHAPITRE V.

Ce qui arriva aux Comédiens, entre Vivain & Alençon. Autre disgrace de Ragotin.

TOUS les héros & héroïnes de la troupe comique partirent de bon matin, & prirent le grand chemin d'Alençon, & arriverent heureusement au Bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Boulerey, où ils dînerent & se reposerent quelque tems, pendant lequel on mit en avant si l'on passeroit par Arsonnay, qui est un village à une lieue d'Alençon, ou si l'on prendroit de l'autre côté pour éviter Barrée, qui est un chemin, où pendant les plus grandes chaleurs de l'été il y a de la boue, où les chevaux enfoncent jusqu'aux sangles; l'on consulta là-dessus le charretier, lequel assura qu'il passeroit par-tout, ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans; d'ailleurs, qu'il n'y avoit qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin, &

que celui des communes de S. Pater, où il faudroit paſſer, n'étoit guere plus beau & beaucoup plus long ; qu'il n'y auroit que les chevaux & la charrette qui entreroient dans la boue, parce que les gens de pied paſſeroient dans les champs, quittes pour ajamber certaines faſcines qui ferment les terres, afin que les chevaux n'y puiſſent pas entrer : on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilerent donc ce chemin-là ; mademoiſelle de l'Etoile dit qu'on l'avertît quand l'on en ſeroit près, parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue ; Angélique en dit autant, & ſemblablement la Caverne, qui appréhenda que la charrette ne verſât. Quand ils furent ſur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angélique deſcendit de la croupe du cheval de Ragotin. Le Deſtin fit mettre pied à terre à l'Etoile, & l'on aida à la Caverne à deſcendre de la charrette. Roquebrune monta ſur le cheval de l'Etoile, & ſuivit Ragotin qui alloit après la charrette : quand ils furent au plus boueux du chemin, & à un lieu où il n'y avoit d'eſpace que pour la

charrette, quoique le chemin fût fort large; ils firent rencontre d'une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou ſix payſans conduiſoient, qui ſe mirent à crier au charretier de reculer; le charretier leur crioit encore plus fort, reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aiſément que moi; de détourner ni à droite ni à gauche, cela ne ſe pouvoit nullement; car de chaque côté il n'y avoit que des fondrieres inſondables. Les voituriers voulant faire les mauvais, s'avancerent ſi bruſquement contre la charrette, en criant ſi fort, que les chevaux en prirent tant de peur, qu'ils en rompirent leurs traits, & ſe jetterent dans les fondrieres; le timonier ſe détourna tant ſoit peu ſur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui pour ne trouver point de ferme, fit verſer la charrette. Ragotin, tout bouffi d'orgueil & de colere, crioit comme un démoniaque contre les voituriers, & croyant de pouvoir paſſer au côté droit, où il ſembloit y avoir du vide; car il vouloit joindre les voituriers qu'il menaçoit de ſa carabine, pour les faire reculer. Il s'avança donc; mais ſon cheval

s'embourba si fort, que tout ce qu'il put faire ce fut de desétriner promptement & désarçonner en même tems, & de mettre pied à terre : mais il enfonça jusqu'aux aisselles, & s'il n'eût pas étendu les bras, il eût enfoncé jusqu'au menton. Cet accident si imprévu fit arrêter tous ceux qui passoient dans les champs, pour penser à y remédier. Le poëte qui avoit toujours bravé la fortune, s'arrêta doucement, & fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fusil sur l'épaule & une épée au côté, reculerent sans bruit, de peur d'être battus, & prirent un autre chemin. Cependant il fallut songer à remédier à tout ce désordre, & l'on dit qu'il falloit commencer par monsieur Ragotin & par son cheval, car ils étoient tous deux en grand péril. L'Olive & la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir ; mais quand ils s'en voulurent approcher, ils enfoncerent jusqu'aux cuisses, & ils auroient encore enfoncé s'ils eussent avancé davantage : tellement qu'après avoir sondé en plusieurs endroits sans

y trouver du ferme, la Rancune qui avoit toujours des expédiens d'un homme de ſon naturel, dit, ſans rire, qu'il n'y avoit point d'autre remede pour ſortir monſieur Ragotin du danger où il étoit, que de prendre la corde de la charrette (qu'auſſi-bien il la falloit décharger) & la lui attacher au cou, & le faire tirer par les chevaux qui s'étoient remis dans le grand chemin. Cette propoſition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur, comme quand la Rancune lui vouloit couper ſon chapeau ſur le viſage, quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charretier, qui s'étoit haſardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin; il s'approcha de lui, & à diverſes repriſes le ſortit & le conduiſit dans le champ où étoient les comédiennes, qui ne purent s'empêcher de rire, le voyant en ſi bel équipage; elles s'en contraignirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charretier retourna ſon cheval, qui, étant aſſez vigoureux, ſortit avec un peu d'aide, & alla trouver les autres; enſuite de quoi l'Olive & la Rancune & le même charre-

tier, qui étoient déja tous gâtés de la boue, déchargerent la charrette, la remuerent, & la rechargerent. Elle fut auſſitôt réatelée, & les chevaux la ſortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta ſur ſon cheval avec peine; car le harnois étoit tout rompu : mais Angélique ne voulut pas ſe remettre derriere lui, pour ne gâter ſes habits. La Caverne dit qu'elle iroit bien à pied, ce que fit auſſi l'Etoile, que le Deſtin continua de conduire juſqu'aux Chênes verts, qui eſt le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au fauxbourg de Montfort, où ils s'arrêterent, n'oſant pas entrer dans la ville dans un ſi étrange déſordre. Après que ceux qui avoient travaillé eurent bu, ils employerent le reſte du jour à faire ſécher leurs habits, après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargés; car ils en avoient eu chacun en préſent de la nobleſſe Mancelle. Les comédiennes ſouperent légérement, à cauſe de la laſſitude du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied, ce qui les obligea auſſi à ſe coucher de bonne heure. Les comédiens ne ſe coucherent

qu'après avoir bien ſoupé. Les uns & les autres étoient à leur premier ſommeil, environ les onze heures, quand une troupe de cavaliers frapperent à la porte de l'hôtellerie ; l'hôte répondit que ſon logis étoit plein, & d'ailleurs qu'il étoit heure indue. Ils recommencerent à frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Le Deſtin, qui avoit toujours Saldagne en tête, crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever l'Etoile ; mais ayant regardé par la fenêtre, il apperçut, à la faveur de la clarté de la lune, un homme qui avoit les mains liées par derriere, ce qu'ayant dit fort bas à ſes compagnons, qui étoient tous auſſi - bien que lui en état de le bien recevoir ; Ragotin dit aſſez haut que c'étoit monſieur de la Rappiniere qui avoit pris quelque voleur, car il en étoit à la quête. Ils furent confirmés en cette opinion, quand ils ouïrent faire commandement à l'hôte d'ouvrir de par le roi. Mais pourquoi diable, dit la Rancune, ne l'a-t-il mené au Mans, ou à Beaumont-le-Vicomte, ou, au pis aller, à Freſnay ? car encore que ce fauxbourg ſoit du Maine, il

n'y a point de prisons ; il faut qu'il y ait du mystere ! L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappiniere, qui entra avec dix archers, lesquels menoient un homme attaché comme je vous viens de dire, & qui ne faisoit que rire, sur-tout quand il regardoit la Rappiniere, ce qu'il faisoit fixement, contre l'ordinaire des criminels ; & c'est la premiere raison pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or, vous saurez que la Rappiniere ayant appris que l'on avoit fait plusieurs voleries, & pillé quelques maisons champêtres, il se mit en devoir de chercher les malfaicteurs. Comme lui & ses archers approchoient de la forêt de Persaine, ils virent un homme qui en sortoit ; mais quand il apperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du bois, ce qui fit juger à la Rappiniere que ce pouvoit en être un. Il piqua si fort & ses gens aussi, qu'ils attraperent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappiniere lui fit, mais qui ne parut point de l'être ; au contraire il se mit à rire & à regarder fixement la Rappiniere, lequel tant plus il le considéroit,

tant plus il s'imaginoit de l'avoir vu autrefois, & il ne se trompoit pas ; mais du tems qu'ils s'étoient vus l'on portoit les cheveux courts & de grandes barbes, & cet homme-là avoit la chevelure fort longue & point de barbe, & d'ailleurs les habits différens ; tout cela lui en ôtoit la connoissance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuisine, qui étoit à dossier à l'antique, & le laissa en la garde de deux archers, & s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation. Le lendemain le Destin se leva le premier, & en passant par la cuisine il vit les archers endormis sur une méchante paillasse, & un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit signe de s'approcher, ce qu'il fit ; mais il fut fort étonné quand le prisonnier lui dit : Vous souvient-il quand vous fûtes attaqué à Paris sur le Pont-neuf, où vous fûtes volé, & principalement d'une boîte de portrait ? J'étois alors avec le sieur de la Rappiniere, qui étoit notre capitaine ; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer, vous savez tout ce qui se passa. J'ai appris que vous avez tout su de

Doguin à l'heure de ſa mort, & que la Rappiniere vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occaſion de vous venger de lui ; car s'il me mene au Mans, comme il ſera peut-être, j'y ſerai pendu ſans doute ; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne ſoit de la danſe. Il ne faudra que joindre votre dépoſition à la mienne, & puis vous ſavez comme va la juſtice du Mans. Le Deſtin le quitta, & attendit que la Rappiniere fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoigna bien qu'il n'étoit pas vindicatif ; car il l'avertit du deſſein du criminel, en lui diſant tout ce qu'il avoit dit de lui, & enſuite lui conſeilla de s'en retourner & de laiſſer ce miſérable. Il vouloit attendre que les comédiennes fuſſent levées pour leur donner le bon jour ; mais le Deſtin lui dit franchement que l'Etoile ne le pourroit pas voir, ſans s'emporter furieuſement contre lui avec juſtice. Il lui dit de plus, que ſi le vi-bailli d'Alençon (qui eſt le prévôt de ce bailliage-là) ſavoit tout ce manége, il le viendroit prendre. Il le crut, fit détacher le priſonnier, qu'il laiſſa en liberté, monta à cheval avec ſes archers, & s'en

alla ſans payer l'hôteſſe, (ce qui lui étoit aſſez ordinaire) & ſans remercier le Deſtin, tant il étoit troublé. Après ſon départ, le Deſtin appella Roquebrune, l'Olive & le décorateur, qu'il mena dans la ville, & allerent directement au grand jeu de paume, où ils trouverent ſix gentilshommes, qui jouoient partie. Il demanda le maître du tripot; & ceux qui étoient dans la galerie ayant connu que c'étoient des comédiens, dirent aux joueurs que c'étoient des comédiens, & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les joueurs acheverent leur partie, & monterent dans une chambre pour ſe faire frotter, tandis que le Deſtin traitoit avec le maître du jeu de paume. Ces gentilshommes étant deſcendus à demi-vêtus, ſaluerent le Deſtin, & lui demanderent toutes les particularités de la troupe; de quel nombre de perſonnes elle étoit compoſée, s'il y avoit de bons acteurs, s'ils avoient de beaux habits, & ſi les femmes étoient belles? Le Deſtin répondit ſur tous ces chefs, enſuite de quoi ces gentilshommes lui offrirent ſervice, & prierent le maître de les accommoder;

ajoutant

ajoutant que s'ils avoient patience qu'ils fussent tout-à-fait habillés, qu'ils boiroient ensemble ; ce que le Destin accepta pour faire des amis, en cas que Saldagne le cherchât encore ; car il en avoit toujours de l'appréhension. Cependant il convint du prix pour le louage du tripot ; & ensuite le décorateur alla chercher un menuisier pour bâtir le théâtre, suivant le modele qu'il lui bailla ; & les joueurs étant habillés, le Destin s'approcha d'eux de si bonne grace, & avec sa grand'mine, leur fit paroître tant d'esprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demanderent où la troupe étoit logée ; & lui leur ayant répondu qu'elle étoit aux Chênes-verts en Montfort, ils lui dirent : Allons boire dans un qui sera votre fait ; nous voulons vous aider à faire le marché. Ils y allerent, furent d'accord du prix pour trois chambres, & y déjeûnerent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers & de pieces de théâtre, ensuite de quoi ils firent grande amitié, & allerent avec lui voir les comédiennes, qui étoient sur le point de dîner, ce qui

fut cauſe que ces gentilshommes ne demeurerent pas long-tems avec elles. Ils les entretinrent pourtant agréablement pendant le peu de tems qu'ils y furent ; ils leur offrirent ſervice & protection ; car c'étoient des principaux de la ville. Après le dîner l'on fit porter le bagage comique à la Coupe - d'or, qui étoit le logis que le Deſtin avoit retenu ; & quand le théâtre fut en état, ils commencerent à repréſenter. Nous les laiſſerons dans cet exercice, dans lequel ils firent tous voir qu'ils n'étoient pas apprentis, & retournerons voir ce que fait Saldagne depuis ſa chute.

CHAPITRE VI.

Mort de Saldagne.

VOUS avez vu dans le Chapitre XII de la ſeconde partie de ce roman, comme Saldagne étoit demeuré dans un lit, malade de ſa chute, dans la maiſon du baron d'Arques, à l'appartement de Verville, & ſes valets ſi ivres dans une hôtellerie d'un bourg diſtant de deux lieues de ladite maiſon, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la demoiſelle s'étoit ſauvée, & que l'autre homme, que ſon maître leur avoit donné, la ſuivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils ſe furent bien frottés les yeux, & bâillé chacun trois ou quatre fois, & alongé les bras en s'étirant, ils ſe mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin, par lequel il ſavoit bien qu'ils ne la trouveroient pas, ſuivant l'ordre que ſon maître lui en avoit donné: auſſi ils roulerent trois jours, au bout deſ-

quels ils s'en retournerent trouver Saldagne, qui n'étoit pas encore guéri de ſa chute, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'étoit ſauvée, mais que l'homme, que monſieur de Verville leur avoit baillé, la ſuivoit à cheval. Saldagne penſa enrager à la réception de cette nouvelle, & bien prit à ſes valets qu'il étoit au lit & attaché par une jambe; car s'il eût été debout, ou s'il eût pu ſe lever, ils n'euſſent pas ſeulement eſſuyé des paroles, comme ils firent, mais il les auroit roués de coups de bâton; car il peſta ſi furieuſement contre eux, leur diſant toutes les injures imaginables, & ſe mit ſi fort en colere, que ſon mal augmenta & la fievre le reprit; en ſorte que quand le chirurgien vint pour le panſer, il appréhenda que la gangrene ne ſe mît à ſa jambe, tant elle étoit enflammée; & même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, auquel il compta cet accident, lequel douta bien de ce qui l'avoit cauſé, & qui alla auſſi-tôt voir Saldagne, pour lui demander la cauſe de ſon altération, ce qu'il ſa-

voit assez : car il avoit été averti par son valet de tout le succès de l'affaire; & l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla sa douleur, en lui disant que c'étoit lui qui avoit tramé cette piece, pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui lui pût jamais arriver ; car, lui dit-il, vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille ; & je vous déclare que si j'ai souffert que ma femme, votre sœur, l'ait logée céans, ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frere & de ses amis. Dites-moi un peu : que seriez-vous devenu si l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt, qui est un crime capital, & que l'on ne pardonne point? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance, & la profession qu'elle fait vous auroit excusé de cette licence : & en cela vous vous flattez ; car, apprenez qu'elle est fille de gentilhomme & de demoiselle, & qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte ; & après tout, quand les moyens de la justice auroient manqué, sachez qu'elle a un frere qui s'en seroit vengé, car c'est un homme qui a du cœur, & vous

l'avez éprouvé en plusieurs rencontres, ce qui vous devroit obliger à avoir de l'estime pour lui, plutôt que de le persécuter comme vous faites. Il est tems de cesser ces vaines poursuites, où vous pourriez à la fin succomber; car vous savez bien que le désespoir fait tout hasarder; il vaut donc mieux pour vous le laisser en paix. Ce discours, qui devoit obliger Saldagne à rentrer en lui-même, ne servit qu'à lui redoubler sa rage, & à lui faire prendre d'étranges résolutions, qu'il dissimula en présence de Verville, & qu'il tâcha depuis à exécuter. Il se dépêcha de guérir; & sitôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval, il prit congé de Verville, & à même tems il prit le chemin du Mans, où il croyoit de trouver la troupe: mais ayant appris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon, il se résolut d'y aller. Il passa par Vivain, où il fit repaître ses gens & trois coupe-jarrets qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq-hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur; c'étoient les marchands de toile, qui, étant allés au marché à Beaumont,

n'étoient apperçus du larcin que leur avoit fait la Rancune, & étoient revenus s'en plaindre à l'hôteſſe, qui, en criant bien fort, leur ſoutenoit qu'elle n'en étoit pas reſponſable, puiſqu'ils ne lui avoient pas baillé leurs balles à garder, mais les avoient fait porter dans leurs chambres; & les marchands répliquoient: cela eſt vrai, mais que diable avez-vous à faire d'y mettre coucher des bateleurs; car ſans doute c'eſt eux qui nous ont volés. Mais, repartit l'hôteſſe, trouvâtes-vous vos balles crevées ou les cordes défaites? Non, diſoient les marchands, & c'eſt ce qui nous étonne; car elles étoient nouées comme ſi nous-mêmes l'euſſions fait: or, allez-vous promener, dit l'hôteſſe. Les marchands vouloient répliquer, quand Saldagne jura qu'il les battroit s'ils menoient plus de bruit. Ces pauvres marchands, voyant tant de gens, & de ſi mauvaiſe mine, furent contraints de faire ſilence, & attendirent leur départ, pour recommencer leur diſpute avec l'hôteſſe. Après que Saldagne, & ſes gens & ſes chevaux eurent repu, il prit la route d'Alençon, où il ar-

riva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penſer aux moyens de ſe venger ſur le Deſtin, de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi ſa proie ; & comme il étoit fort brutal, il ne prit que des réſolutions brutales. Le lendemain il alla à la comédie avec ſes compagnons, qu'il fit paſſer devant, & paya pour quatre : ils n'étoient connus de perſonne, ainſi il leur fut facile de paſſer pour étrangers ; pour lui, il entra le viſage couvert de ſon manteau, & la tête enfoncée dans ſon chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'aſſit & aſſiſta à la comédie, où il s'ennuya autant que les autres y eurent de ſatisfaction ; car tous admirerent l'Etoile, qui repréſenta ce jour-là la Cléopâtre de la pompeuſe tragédie du grand Pompée, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldagne & ſes gens demeurerent dans le jeu de paume, réſolus d'y attaquer le Deſtin. Mais cette troupe avoit ſi fort gagné les bonnes graces de toute la nobleſſe & de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon, que ceux & celles qui la compoſoient, n'alloient point

au théâtre, ni ne s'en retournoient point à leur logis, qu'avec grand cortege. Ce jour-là une jeune dame, veuve, fort galante, qu'on appelloit madame de Villefleur, convia les comédiennes à ſouper, (ce que Saldagne put facilement entendre) : elles s'en excuſerent civilement ; mais voyant qu'elle perſiſtoit de ſi bonne grace à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Enſuite elles ſe retirerent, mais très-bien accompagnées, & notamment de ces gentilshommes qui jouoient à la paume, quand le Deſtin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres ; ce qui rompit le mauvais deſſein de Saldagne, qui n'oſa éclater devant tant d'honnêtes gens, avec leſquels il n'eût pas trouvé ſon compte. Mais il s'aviſa de la plus inſigne méchanceté que l'on puiſſe imaginer, qui fut d'enlever l'Etoile, quand elle ſortiroit de chez madame de Villefleur, & de tuer tous ceux qui voudroient s'y oppoſer à la faveur de la nuit. Les trois comédiennes y allerent ſouper & paſſer la veillée. Or, comme je vous ai déja dit, cette dame étoit jeune & fort galante, ce qui attiroit

à ſa maiſon toute la belle compagnie, qui augmenta ce ſoir-là, à cauſe des comédiennes. Or, Saldagne s'étoit imaginé d'enlever l'Etoile avec autant de facilité que quand il l'avoit ravie, lorſque le valet du Deſtin la conduiſoit, ſuivant la maudite invention de la Rappiniere. Il prit donc un fort cheval, qu'il fit tenir par un de ſes laquais, lequel il poſta à la porte de la maiſon de ladite dame de Villefleur, qui étoit ſituée dans une petite rue proche du palais, croyant qu'il lui ſeroit facile de faire ſortir l'Etoile ſous quelque prétexte, & la monter promptement ſur le cheval, avec l'aide de ſes trois hommes, qui battoient l'eſtrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plairoit. Enfin il ſe repaiſſoit de ces vaines chimeres, & tenoit déja la proie en imagination; mais il arriva qu'un homme d'égliſe (qui n'étoit pas de ceux qui font ſcrupule de tout, & bien ſouvent de rien; car il fréquentoit les honorables compagnies, & aimoit ſi fort la comédie, qu'il faiſoit connoiſſance avec tous les comédiens qui venoient à Alençon, & l'avoit

fait fort étroitement avec ceux de notre illuſtre troupe) alloit veiller ce ſoir-là chez madame de Villefleur: ayant apperçu un laquais (qu'il ne connoiſſoit point non plus que la livrée qu'il portoit) tenant un cheval par la bride; & l'ayant enquis à qui il étoit, & ce qu'il faiſoit là, & ſi ſon maître étoit dans la maiſon; & ayant trouvé beaucoup d'obſcurité en ſes réponſes, il monta à la ſalle où étoit la compagnie, à laquelle il raconta ce qu'il avoit vu, & qu'il avoit ouï marcher des perſonnes à l'entrée de la petite rue. Le Deſtin qui avoit obſervé cet homme qui ſe cachoit le viſage de ſon manteau, & qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldagne, ne douta point que ce ne fût lui; pourtant il n'en avoit rien dit à perſonne: mais il avoit mené tous ſes compagnons chez madame de Villefleur, pour faire eſcorte aux demoiſelles qui y veilloient; mais ayant appris de la bouche de l'eccléſiaſtique ce que vous venez d'ouïr, il fut confirmé dans la croyance que c'étoit Saldagne, qui vouloit haſarder un ſecond enlévement de ſa chere l'Etoile. L'on conſulta ce que l'on

devoit faire, & l'on conclut que l'on attendroit l'événement, & que ſi perſonne ne paroiſſoit devant l'heure de la retraite, l'on ſortiroit avec toute la précaution que l'on peut prendre en pareilles occaſions. Mais l'on ne demeura pas long-tems, qu'un homme inconnu entra, & demanda mademoiſelle de l'Etoile, à laquelle il dit qu'une demoiſelle de ſes amies lui vouloit dire un mot à la rue, & qu'elle la prioit de deſcendre pour un moment. L'on jugea alors que c'étoit par ce moyen que Saldagne vouloit réuſſir en ſon deſſein; ce qui obligea tous ceux de la compagnie à ſe mettre en état de le bien recevoir: l'on ne trouva pas bon qu'aucune des comédiennes deſcendît; mais l'on fit avancer une des femmes de chambre de madame de Villefleur, que Saldagne ſaiſit auſſi-tôt, croyant que ce fût l'Etoile. Mais il fut bien étonné quand il ſe trouva inveſti d'un grand nombre d'hommes armés; car il en étoit paſſé une partie par une porte qui eſt ſur la grande place, & les autres par la porte ordinaire; mais comme il n'avoit du jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir, &

ſans

ſans conſidérer ſi ſes gens étoient joints à lui, il tira un coup de piſtolet, dont un des comédiens fut bleſſé légérement, mais qui fut ſuivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea ſur lui. Ses gens, qui ouïrent le bruit, au lieu de s'approcher pour le ſecourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on emploie pour aſſaſſiner quelqu'un, qui s'enfuient quand ils trouvent de la réſiſtance : autant en firent les compagnons de Saldagne, qui étoit tombé ; car il avoit un coup de piſtolet à la tête, & deux dans le corps. L'on apporta de la lumiere pour le regarder ; mais perſonne ne le connut que les comédiens & comédiennes, qui aſſurerent que c'étoit Saldagne : on le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas ; ce qui fut cauſe que l'on aida à ſon laquais à le mettre de travers ſur ſon cheval. Il le mena à ſon logis, où on lui reconnut encore quelque ſigne de vie, ce qui obligea l'hôte à le faire panſer ; mais ce fut inutilement ; car il mourut le lendemain. Son corps fut porté en ſon pays, où il fut reçu par ſes ſœurs & leurs maris ; elles le pleurerent par contenance,

mais dans leur cœur elles furent très-aises de sa mort. Et j'oserois croire que madame de Saint-Far eût bien voulu que son brutal de mari eût eu un pareil sort ; & il le devoit avoir à cause de la sympathie ; pourtant je ne voudrois pas faire un jugement téméraire. La justice se mit en devoir de faire quelques formalités ; mais n'ayant trouvé personne, & personne ne se plaignant, d'ailleurs ceux qui pouvoient être soupçonnés étant des principaux gentilshommes de la ville, cela demeura dans le silence. Les comédiennes furent conduites à leur logis, où elles apprirent le lendemain la mort de Saldagne, dont elles se réjouirent fort, étant alors en assurance : car par-tout elles n'avoient que des amis, & par-tout ce seul ennemi ; car il les suivoit par-tout.

CHAPITRE VII.

Suite de l'Hiſtoire de la Caverne.

LE Deſtin avec l'Olive allerent le lendemain chez le prêtre que l'on appelloit monſieur le prieur de Saint-Louis, (qui eſt un titre, plutôt honorable que lucratif, d'une petite égliſe qui eſt ſituée dans une île, que fait la riviere de Sarthe entre les deux ponts d'Alençon) pour le remercier de ce que par ſon moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, & qui enſuite les avoit mis dans un parfait repos, puiſqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeſte du miſérable Saldagne, qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez pas vous étonner ſi les comédiens & comédiennes de cette troupe avoient reçu le bienfait d'un prêtre, puiſque vous avez pu voir dans les aventures comiques de cette illuſtre hiſtoire, les bons offices que trois ou quatre curés leur avoient ren-

dus, tant dans le logis où l'on ſe battoit la nuit, & quel ſoin de loger & garder Angélique après qu'elle fût retrouvée, & autres que vous avez pu remarquer, & que vous verrez encore à la ſuite. Ce prieur, qui n'avoit fait que ſimplement connoiſſance avec eux, fit alors une fort étroite amitié, en ſorte qu'ils ſe viſiterent depuis, & mangerent ſouvent enſemble. Or, un jour que monſieur de Saint-Louis étoit dans la chambre des comédiennes, (c'étoit un vendredi que l'on ne repréſentoit pas) le Deſtin & l'Etoile prierent la Caverne d'achever ſon hiſtoire; elle eut un peu de peine à s'y réſoudre: mais enfin elle touſſa trois ou quatre fois, & cracha bien autant, l'on dit qu'elle ſe moucha auſſi & ſe mit en état de parler, quand monſieur de Saint-Louis voulut ſortir, croyant qu'il y eût quelque ſecret myſtere qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu; mais il fut arrêté par tous ceux de la troupe, qui l'aſſurérent qu'ils ſeroient très-aiſes qu'il apprît leurs aventures; & j'oſe croire, dit l'Etoile, (qui avoit l'eſprit fort éclairé) que vous n'êtes pas venu juſqu'à

l'âge où vous êtes ſans en avoir éprouvé quelques-unes ; car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la ſoutane. Ces paroles démonterent un peu le prieur, qui leur avoua franchement que ſes aventures ne rempliroient pas mal une partie de roman, au lieu des hiſtoires fabuleuſes que l'on y met le plus ſouvent. L'Etoile lui repartit, qu'elle jugeoit bien qu'elles étoient dignes d'être ouïes, & l'engagea à les raconter à la premiere requiſition qui lui en ſeroit faite ; ce qu'il promit fort agréablement. Alors la Caverne reprit ſon hiſtoire en cette ſorte : Le lévrier qui nous fit peur interrompit ce que vous allez apprendre. La propoſition que le baron de Sigognac fit faire à ma mere (par le bon curé) de l'épouſer, la rendit auſſi affligée que j'en étois joyeuſe, comme je vous ai déja dit ; & ce qui augmentoit ſon affliction, c'étoit de ne ſavoir par quel moyen ſortir de ſon château : de le faire ſeule, nous n'euſſions pu aller guere loin, qu'il ne nous eût fait ſuivre & reprendre, & enſuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'étoit haſarder à perdre nos nipes, qui étoit le ſeul moyen qui

nous restoit pour subsister ; mais le bonheur nous en fournit un tout-à-fait plausible. Ce baron, qui avoit toujours été un homme farouche & sans humanité, ayant passé de l'excès de l'insensibilité brutale à la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour, qu'il n'avoit jamais ressentie ; ce fut avec tant de violence, qu'il en fut malade, & malade à la mort. Au commencement de sa maladie, ma mere s'entremit de le servir ; mais son mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de son lit : ce qu'elle ayant apperçu, (comme elle étoit femme d'esprit) elle dit à ses domestiques qu'elle & sa fille leur étoient plutôt des sujets d'empêchemens que nécessaires, & partant qu'elle les prioit de leur procurer des montures pour nous porter, & une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y résoudre ; mais le curé survenant, & ayant reconnu que monsieur le baron étoit en rêverie, se mit en devoir d'en chercher : enfin il trouva ce qui nous étoit nécessaire. Le lendemain nous fimes charger notre équipage ; &, après avoir pris congé des domestiques, & principa-

lement de cet obligeant curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Périgord, dont je n'ai pas retenu le nom; mais je sais bien que c'étoit celle où l'on alla querir un chirurgien pour panser ma mere, qui avoit été blessée quand les gens du baron de Sigognac nous prirent pour les Bohémiens. Nous descendîmes dans un logis, où l'on nous prit aussi-tôt pour ce que nous étions; car une chambriere dit assez haut: Courage, l'on fera la comédie, puisque voici l'autre partie de la troupe arrivée; ce qui nous fit connoître qu'il y avoit là déja quelque débris de caravane comique, dont nous fûmes très-aises, parce que nous pourrions faire troupe, & ainsi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point; car le lendemain, après que nous eûmes congédié la charrette & les chevaux, deux comédiens, qui avoient appris notre arrivée, nous vinrent voir, & nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avoit quittés, & que si nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affaires. Ma mere, qui étoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, &

l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles, & l'autre femme qui étoit reſtée les ſeconds, & moi je ferois ce que l'on voudroit ; car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous repréſentâmes environ quinze jours, cette ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage de tems. D'ailleurs ma mere preſſa d'en ſortir, & de nous éloigner de ce pays là, de crainte que ce baron étant guéri, ne nous cherchât & ne nous fît quelque inſulte. Nous fimes environ quarante lieues ſans nous arrêter ; &, à la premiere ville où nous repréſentâmes, le maître de la troupe, que l'on appelloit Bellefleur, parla de mariage à ma mere ; mais elle le remercia, & le conjura en même tems de ne prendre pas la peine d'être ſon galant, parce qu'elle étoit déja avancée en âge, & qu'elle avoit réſolu de ne ſe remarier jamais. Bellefleur ayant appris une ſi ferme réſolution, ne lui parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec ſuccès ; je devins grande, & ma mere ſi valétudinaire, qu'elle ne pouvoit plus repréſenter ; comme j'avois exercé avec la ſatisfaction

des auditeurs & l'approbation de la troupe, je fus ſubrogée en ſa place. Bellefleur qui ne l'avoit pu avoir en mariage, me demanda à elle pour être ſa femme ; mais elle ne lui répondit pas ſelon ſon deſir : car elle eût bien voulu trouver quelque occaſion pour ſe retirer à Marſeille. Mais étant tombée malade à Troyes en Champagne, & appréhendant de me laiſſer ſeule, elle me communiqua le deſſein de Bellefleur. La néceſſité préſente m'obligea de l'accepter ; d'ailleurs, c'étoit un fort honnête homme. Il eſt vrai qu'il eût pu être mon pere : ma mere eut donc la ſatisfaction de me voir mariée, & de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille le peut être ; mais comme le tems guérit tout, nous reprîmes notre exercice, & quelque tems après je devins groſſe. Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angélique, qui m'a tant coûté de larmes, & qui m'en fera bien verſer, ſi je demeure encore quelque tems en ce monde. Comme elle alloit pourſuivre, le Deſtin l'interrompit, lui diſant, qu'elle ne pouvoit eſ-

pérer à l'avenir que toute ſorte de ſatisfac-
tion, puiſqu'un ſeigneur tel qu'étoit Léan-
dre la vouloit pour femme. L'on dit en
commun proverbe que *lupus in fabulâ* : ex-
cuſez ces trois mots de latin aſſez facile
à entendre ; auſſi comme la Caverne alloit
achever ſon hiſtoire, Léandre entra & ſa-
lua tous ceux de la compagnie. Il étoit
vêtu de noir, & ſuivi de trois laquais auſſi
vêtus de noir, ce qui donna aſſez à con-
noître que ſon pere étoit mort. Le prieur
de Saint-Louis ſortit & s'en alla ; & je
finis ici ce chapitre.

CHAPITRE VIII.

Fin de l'Hiſtoire de la Caverne.

APRÈS que Léandre eut fait toutes les cérémonies de ſon arrivée, le Deſtin lui dit qu'il le falloit conſoler de la mort de ſon pere, & le féliciter des grands biens qu'il lui avoit laiſſés. Léandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de ſon pere il y avoit long-tems qu'il l'attendoit avec impatience. Toutefois, leur dit-il, il ne ſeroit pas ſéant que je paruſſe ſur le théâtre ſi-tôt & ſi près de mon pays natal; il faut donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la troupe ſans repréſenter, juſqu'à ce que nous ſoyions éloignés d'ici. Cette propoſition fut approuvée de tous; enſuite de quoi l'Etoile lui dit: Monſieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, & comme il vous plaît que nous vous appellions à préſent; ſur quoi Léandre lui répondit: Le titre de mon pere étoit le baron de Roche-

pierre, lequel je pourrois porter ; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre, nom ſous lequel j'ai été ſi heureux que d'agréer à ma chere Angélique. C'eſt donc ce nom-là que je veux porter juſques à la mort, tant pour cette raiſon, que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la réſolution que je pris à mon départ, & que je communiquai à tous ceux de la troupe. Enſuite de cette déclaration, les embraſſades redoublerent ; beaucoup de ſoupirs furent pouſſés, quelques larmes coulerent des plus beaux yeux, & tous approuverent la réſolution de Léandre, lequel s'étant approché d'Angélique, lui conta mille douceurs auxquelles elle répondit avec tant d'eſprit, que Léandre en fut d'autant plus confirmé en ſa réſolution. Je vous aurois volontiers fait le récit de leur entretien, & de la maniere qu'il ſe paſſa ; mais je ne ſuis pas amoureux comme ils étoient. Léandre leur dit de plus, qu'il avoit donné ordre à toutes ſes affaires, qu'il avoit mis des fermiers dans toutes ſes terres, & qu'il leur avoit fait avancer chacun ſix mois,

mois, ce qui pouvoit monter à ſix mille livres, qu'il avoit emporté afin que la troupe ne manquât de rien. A ce diſcours, grands remercîmens. Alors Ragotin, qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit en ces deux derniers chapitres, s'avança pour dire que puiſque monſieur Léandre ne vouloit pas repréſenter en ce pays, qu'on pouvoit bien lui bailler ſes rôles, & qu'il s'en acquitteroit comme il faut. Mais Roquebrune, qui étoit ſon antipode, dit que cela lui appartenoit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithete fit rire toute la compagnie; enſuite de quoi le Deſtin dit que l'on y aviſeroit, & qu'en attendant, la Caverne pourroit achever ſon hiſtoire, & qu'il ſeroit bon d'envoyer querir le prieur de Saint-Louis, afin qu'il en ouît la fin, comme il avoit fait la ſuite, & afin que plus facilement il nous débitât la ſienne. Mais la Caverne répondit qu'il n'étoit pas néceſſaire, parce qu'en deux mots elle auroit achevé. On lui donna audience, & elle continua ainſi.

Je ſuis demeurée au tems de mon accouchement d'Angélique. Je vous ai dit

auſſi que deux comédiens nous vinrent trouver pour nous perſuader de faire troupe avec eux ; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit l'Olive, & un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reconnûmes notre poëte ; mais me voici au lieu de mes plus ſenſibles malheurs. Un jour que nous allions repréſenter la comédie du Menteur, de l'incomparable monſieur Corneille, dans une ville de Flandre où nous étions alors, un laquais d'une dame, qui avoit charge de garder ſa chaiſe, la quitta pour aller ivrogner, & auſſitôt une autre dame prit la place. Quand celle à qui elle appartenoit vint pour s'y aſſeoir, & la trouva priſe, elle dit civilement à celle qui l'occupoit, que c'étoit là ſa chaiſe, & qu'elle la prioit de la lui laiſſer. L'autre répondit que ſi cette chaiſe étoit ſienne, qu'elle la pourroit prendre ; mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place-là. Les paroles augmenterent, & des paroles l'on en vint aux mains. Les dames ſe tiroient les unes les autres, ce qui auroit été peu ; mais les hommes s'en mêlerent, les parens de chaque parti en

formerent un chacun : l'on crioit, l'on ſe pouſſoit, & nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du théâtre. Mon mari, qui devoit faire le perſonnage de Dorante, avoit ſon épée au côté quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau : il ne marchanda point, il ſauta du théâtre en bas, & ſe jetta dans la mêlée, ayant auſſi l'épée à la main, tâchant d'apaiſer le tumulte, quand quelqu'un de l'une des parties, le prenant ſans doute pour être du contraire au ſien, lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer ; car s'il s'en fût apperçu, il lui eût bien baillé le change ; car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur ; il tomba, & tout le monde s'enfuit. Je me jettai en bas du théâtre & m'approchai de mon mari, que je trouvai ſans vie. Angélique, qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans, ſe joignit à moi, avec tous ceux de la troupe ; notre recours fut à verſer des larmes, mais inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari, après qu'il eut été viſité par la juſtice, qui me demanda ſi je voulois faire partie, à quoi je répondis

que je n'en avois pas le moyen. Nous fortîmes de la ville, & la néceſſité nous contraignit de repréſenter pour gagner notre vie, bien que notre troupe ne fût pas guere bonne, le principal acteur nous manquant. D'ailleurs j'étois ſi affligée, que je n'avois pas le courage d'étudier mes rôles; mais Angélique qui ſe faiſoit grande, ſuppléa à mon défaut. Enfin, nous étions dans une ville de Hollande, où vous nous vîntes trouver, vous, monſieur le Deſtin, mademoiſelle votre ſœur & la Rancune. Vous vous offrîtes de repréſenter avec nous, & nous fûmes ravis de vous recevoir, & d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reſte de mes aventures a été commun entre nous, comme vous ne ſavez que trop, au moins depuis Tours, où notre portier tua un des fuſiliers de l'intendant, juſqu'en cette ville d'Alençon. La Caverne finit ainſi ſon hiſtoire en verſant beaucoup de larmes, ce que fit l'Etoile en l'embraſſant, & la conſolant du mieux qu'elle put de ſes malheurs, qui véritablement n'étoient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avoit ſujet de ſe conſoler, attendu

l'alliance de Léandre. La Caverne ſanglotoit ſi fort qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce chapitre.

CHAPITRE IX.

La Rancune déſabuſe Ragotin ſur le ſujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un carroſſe plein de nobleſſe, & autres aventures de Ragotin.

LA comédie alloit toujours avant, & l'on repréſentoit tous les jours avec grande ſatisfaction de l'auditoire, qui étoit toujours beau & fort nombreux; il n'y arrivoit aucun déſordre, parce que Ragotin tenoit ſon rang derriere la ſcene, lequel n'étoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle, & dont il grondoit ſouvent; mais on lui donnoit eſpérance que quand il ſeroit tems qu'on le feroit repréſenter: il s'en plaignoit preſque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit une grande confiance, quoique ce fût le

plus méfiable de tous les hommes. Mais l'en preſſant une fois extraordinairement, la Rancune lui dit : Monſieur Ragotin, ne vous ennuyez pas encore ; car apprenez qu'il y a grande différence du barreau au théâtre ; ſi l'on n'y eſt bien hardi, l'on s'interrompt facilement ; & puis la déclamation des vers eſt plus difficile que vous ne penſez. Il faut obſerver la ponctuation des périodes, & ne faire pas paroître que ce ſoit de la poéſie, mais les prononcer comme ſi c'étoit de la proſe ; & il ne faut pas les chanter ni s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très-mauvaiſe grace ; & il y faut être bien aſſuré ; & en un mot il les faut animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque tems ; & pour vous accoutumer au théâtre, repréſentez ſous le maſque à la face, vous y pourrez faire le ſecond Zani ; nous avons un habit qui vous ſera fort propre (c'étoit celui d'un petit garçon qui faiſoit quelquefois ce perſonnage-là, & que l'on appeloit Godenot) il en faut parler à monſieur le Deſtin & à mademoiſelle de l'Etoile, ce

qu'ils firent le jour même, & fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce perſonnage-là. Il fut inſtruit par la Rancune (qui comme vous avez vu au premier tome de ce roman, s'enfarinoit à la face) de ce qu'il devoit dire. Le ſujet de celle qu'ils jouerent fut une intrigue amoureuſe que la Rancune démêloit en faveur du Deſtin. Comme il ſe préparoit à exécuter ce négoce, Ragotin parut ſur la ſcene, auquel la Rancune demanda en ces termes : Petit garçon, mon petit Godenot, où vas-tu ſi empreſſé ? puis s'adreſſant à la compagnie (après lui avoir paſſé la main ſous le menton, & trouvé ſa barbe) : Meſſieurs, j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphoſe des fourmis en Pygmées (auxquels les grues font la guerre) étoit une fable ; mais à préſent je change de ſentiment : car ſans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme reſſuſcité, pour lequel l'on a fait (il y a environ ſept ou huit cents ans) une chanſon que je ſuis réſolu de vous dire : écoutez bien.

CHANSON.

Mon pere m'a donné mari.
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit ?
Il n'eſt pas plus grand qu'un fourmi.
Hé ! qu'eſt-ce ? qu'eſt-ce ? qu'eſt-ce ? qu'eſt-ce ?
Qu'eſt-ce que d'un homme,
S'il n'eſt, s'il n'eſt homme ?
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit ?

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin, & faiſoit des poſtures qui faiſoient bien rire la compagnie. L'on n'a pas mis le reſte de la chanſon, comme choſe ſuperflue à notre roman.

Après que la Rancune eut achevé ſa chanſon, il montra Ragotin, & dit, le voici reſſuſcité ; & en diſant cela, il dénoua le cordon avec lequel ſon maſque étoit attaché, de ſorte qu'il parut à viſage découvert, non pas ſans rougir de honte & de colere tout enſemble. Il fit pourtant de néceſſité vertu ; & pour ſe venger, il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant d'avoir terminé tous les vers de ſa chanſon

en *i*, comme *cribli*, *trouvi*, &c. & que c'étoit très-mal parler, qu'il falloit dire trouva ou trouvai. Mais la Rancune lui repartit : C'eſt vous, monſieur, qui êtes un grand ignorant pour un petit homme ; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit : que c'étoit une chanſon ſi vieille, que ſi l'on faiſoit un rôle de toutes les chanſons que l'on a faites en France depuis que l'on y a fait des chanſons, ma chanſon ſeroit en chef. D'ailleurs ne voyez-vous pas que c'eſt l'idiome de cette Province de Normandie, où cette chanſon a été faite ? & qui n'eſt pas ſi mal-à-propos, comme vous vous imaginez. Car, puiſque ſelon ce fameux Savoyard, monſieur de Rogula, qui a réformé la langue Françoiſe, l'on ne ſauroit donner de raiſon pourquoi l'on prononce certains termes, & qu'il n'y a que l'uſage qui les fait approuver, ceux du tems que l'on fit cette chanſon étoient en uſage ; & comme ce qui eſt plus ancien eſt toujours le meilleur, ma chanſon doit paſſer, puiſqu'elle eſt la plus ancienne. Je vous demande, monſieur Ragotin, pourquoi eſt-ce que puiſque l'on dit de

quelqu'un il monta à cheval, il entra en sa maison, que l'on ne dit pas *il descendit & il sorta :* mais il descendit & il sortit ? Il s'ensuit donc que l'on peut dire il entrit, & il montit ; & ainsi que tous les termes semblables. Or, puisqu'il n'y a que l'usage qui leur donne le cours, c'est aussi l'usage qui fait passer ma chanson. Comme Ragotin vouloit repartir, le Destin entra sur la scene, se plaignant de la longueur de son valet la Rancune, & l'ayant trouvé en différend avec Ragotin, il leur demanda le sujet de leur dispute, qu'il ne put jamais apprendre : car ils se mirent à parler tous à la fois, & si haut qu'il s'impatienta, & poussa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même, en telle sorte qu'ils le balloterent long-tems d'un bout du théâtre à l'autre, jusques à ce que Ragotin tomba sur les mains, & marcha ainsi jusqu'aux tentes du théâtre, sous lesquelles il passa. Tous les auditeurs se leverent pour voir cette badinerie, & sortirent de leurs places, protestant aux comédiens que cette saillie valoit mieux que leur farce, qu'aussi-bien ils n'auroient pu

achever ; car les demoiſelles, & les autres ſpectateurs qui regardoient par les ouvertures des tentes du théâtre, rioient ſi fort qu'il leur eût été impoſſible. Nonobſtant cette boutade, Ragotin perſécutoit ſans ceſſe la Rancune de le mettre aux bonnes graces de l'Etoile, & pour ce ſujet il lui donnoit ſouvent des repas, ce qui ne déplaiſoit pas à la Rancune, qui tenoit toujours le bec en l'eau au petit homme : mais comme il étoit frappé d'un même trait, il n'oſoit parler à cette belle, ni pour lui ni pour Ragotin, lequel le preſſa une fois ſi fort, qu'il fut obligé de lui dire : Monſieur Ragotin, cette Etoile eſt ſans doute de la nature de celles du ciel, que les aſtrologues appellent errantes ; car auſſi-tôt que je lui ouvre le diſcours de votre paſſion, elle me laiſſe ſans me répondre. Mais comment me répondroit-elle, puiſqu'elle ne m'écoute pas ? Mais je crois avoir découvert le ſujet qui la rend de ſi difficile abord. Ceci vous ſurprendra ſans doute ; mais il faut être préparé à tout événement. Ce monſieur le Deſtin, qu'elle appelle ſon frere, ne lui eſt rien moins que cela : je les ſurpris il y

à quelques jours se faisant des caresses fort éloignées d'un frere & d'une sœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'étoit plutôt son galant : & je suis le plus trompé du monde, si quand Léandre & Angélique se marieront, ils n'en font pas de même. Sans cela elle seroit bien dégoûtée de mépriser votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de mérite, sans compter la bonne mine. Je vous dis ceci, afin que vous tâchiez à chasser de votre cœur cette passion, puisqu'elle ne peut servir qu'à vous tourmenter comme un damné. Le petit Poëte & Avocat fut si assommé de ce discours ; qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, & en disant sept où huit fois à son ordinaire, serviteur, serviteur, &c. Ensuite Ragotin s'avisa d'aller faire un voyage à Beaumont-le-Vicomte, petite ville distante d'environ cinq lieues d'Alençon, & où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque semaine ; il voulut choisir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit savoir à tous ceux de la troupe, leur disant que c'étoit pour retirer quelque somme d'argent qu'un des marchands

de

de cette ville-là lui devoit, ce que tous trouverent bon. Mais, lui dit la Rancune, comment penſez-vous faire, car votre cheval eſt encloué, il ne pourra pas vous porter? Il n'importe (dit Ragotin) j'en prendrai un de louage, & ſi je n'en puis trouver, j'irai bien à pied, il n'y a pas ſi loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville, qui y vont preſque tous de la ſorte. Il en chercha un par-tout ſans en pouvoir trouver; ce qui l'obligea à demander à un marchand de toiles, voiſin de leur logis, s'il iroit lundi prochain au marché à Beaumont; & ayant appris que c'étoit ſa réſolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le marchand accepta, à condition qu'ils partiroient auſſi-tôt que la lune ſeroit levée, qui étoit environ une heure après minuit, ce qui fut exécuté. Or, un peu devant qu'ils ſe miſſent en chemin, il étoit parti un pauvre cloutier, lequel avoit accoutumé de ſuivre les marchés pour débiter ſes clous, & des fers de cheval, quand il les avoit faits, & qu'il portoit ſur ſon dos dans une beſace. Ce clou-

tier étant en chemin, & n'entendant, ni ne voyant perſonne devant ni derriere lui, jugea qu'il étoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le ſaiſit quand il penſa qu'il lui falloit paſſer tout proche des fourches patibulaires, où il y avoit alors un grand nombre de pendus; ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin, & ſe coucher ſur une petite motte de terre, où étoit une haie, en attendant que quelqu'un paſſât, où il s'endormit. Quelque peu de tems après, le marchand & Ragotin paſſerent; ils alloient au petit pas & ne diſoient mot; car Ragotin rêvoit au diſcours que lui avoit fait la Rancune. Comme ils furent proche du gibet, Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus, à quoi le marchand s'accorda par complaiſance. Ils avancerent juſques au milieu des piliers pour compter, & auſſi-tôt ils apperçurent qu'il en étoit tombé un qui étoit fort ſec. Ragotin, qui avoit toujours des penſées dignes de ſon bel eſprit, dit au marchand qu'il lui aidât à le relever, & qu'il le vouloit appuyer tout droit contre un des piliers, ce qu'ils firent facilement

avec un bâton; car, comme j'ai dit, il étoit roide & fort ſec; & après avoir vu qu'il y en avoit quatorze de pendus, ſans celui qu'ils avoient relevé, ils continuerent leur chemin. Ils n'avoient pas fait vingt pas, quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il falloit appeller ce mort, pour voir s'il voudroit venir avec eux, & ſe mit à crier bien fort: Holà ho, veux-tu venir avec nous? Le cloutier, qui ne dormoit pas ferme, ſe leva auſſi-tôt de ſon poſte, & en ſe levant cria auſſi bien fort: J'y vais, j'y vais, attendez-moi; & ſe mit à les ſuivre. Alors le marchand & Ragotin croyant que ce fût effectivement le pendu, ſe mirent à courir bien fort; & le cloutier ſe mit auſſi à courir en criant toujours plus fort, attendez-moi; & comme il couroit, les fers & les clous qu'il portoit faiſoient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin & du marchand; car ils crurent pour lors que c'étoit véritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'ombre de quelque autre qui traînoit des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de ſpectre qui n'entraîne après

ſoi) ce qui les mit en état de ne plus fuir; un tremblement les ayant ſaiſis en telle ſorte, que leurs jambes ne les pouvant plus ſoutenir, ils furent contraints de ſe coucher par terre où le cloutier les trouva, & qui fit déloger la peur de leur cœur par un bon jour qu'il leur donna, ajoutant qu'ils l'avoient bien fait courir; ils eurent de la peine à ſe raſſurer; mais après avoir reconnu le cloutier, ils ſe leverent & continuerent heureuſement leur chemin juſques à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire, & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui ſortoient de table, auxquels il raconta ſon aventure, qui les penſa faire mourir de rire: les demoiſelles en faiſoient de ſi grands éclats qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue, & qui furent interrompus par l'arrivée d'un caroſſe rempli de nobleſſe campagnarde. C'étoit un gentilhomme qu'on appelloit monſieur de la Freſnaye. Il marioit ſa fille unique, & il venoit prier les comédiens de repréſenter chez lui le jour de ſes noces. Cette fille, qui n'étoit pas des plus ſpirituelles

du monde, leur dit qu'elle desiroit que l'on jouât la Sylvie de Mairet. Les comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne pas rire, & lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une, car ils ne l'avoient plus. La demoiselle répondit qu'elle leur en bailleroit une, ajoutant qu'elle avoit toutes les pastorales, celles de Racan, la belle Pêcheuse, le contraire en Amour, Ploncidon, le Mercier, & un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. Car, disoit-elle, cela est propre à ceux qui comme nous demeurent dans des maisons aux champs; & d'ailleurs les habits ne coûtent guere; il ne se faut point mettre en peine d'en avoir des somptueux, comme quand il faut représenter la mort de Pompée, le Cinna, Héraclius, ou la Rodogune. Et puis les vers des pastorales ne sont pas si empoulés comme ceux des poëtes graves, & ce genre pastoral est plus conforme à la simplicité de nos premiers parens, qui n'étoient habillés que de feuilles de figuier, même après leur péché. Son pere & sa mere écoutoient ce discours avec admiration, s'imaginant que

les plus excellens orateurs du royaume n'auroient su débiter de si riches pensées, ni en termes si relevés. Les comédiens demanderent du tems pour se préparer, & on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné, quand le prieur de Saint-Louis entra. L'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir, car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir, pour s'acquitter de sa promesse, à quoi il ne lui falloit guere de persuasion, puisqu'il venoit pour ce sujet. Les comédiennes s'assirent sur un lit, & les comédiens dans des chaises. L'on ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avoit personne, s'il fût survenu quelqu'un. L'on fit silence, & le prieur débita comme vous allez voir au suivant chapitre, si vous prenez la peine de lire.

CHAPITRE X.

Hiſtoire du Prieur de Saint-Louis, & l'arrivée de monſieur de Verville.

LE commencement de cette hiſtoire ne peut vous être qu'ennuyeux, puiſqu'il eſt généalogique ; mais cet exorde eſt, ce me ſemble, néceſſaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiſer ma condition, puiſque je ſuis dans ma patrie ; peut-être qu'ailleurs j'aurois pu paſſer pour autre que je ne ſuis ; bien que je ne l'aie jamais fait, j'ai toujours été fort ſincere en ce point-là. Je ſuis donc natif de cette ville : les femmes de mes deux grand-peres étoient demoiſelles, & il y avoit du de à leur ſurnom. Mais comme vous ſavez que les fils aînés emportent preſque tout le bien, & qu'il en reſte fort peu pour les autres garçons & pour les filles (ſuivant l'ordre du coutumier de cette Province,) on les loge comme l'on peut, ou en les

mettant en l'ordre eccléſiaſtique ou religieux, ou en les mariant à des perſonnes de moindre condition, pourvu qu'ils ſoient honnêtes gens, & qu'ils aient du bien ſuivant le proverbe qui court en ce pays, plus de profit & moins d'honneur; proverbe qui depuis long-tems a paſſé les limites de cette province, & s'eſt répandu par-tout le Royaume. Auſſi mes grand-meres furent mariées à des marchands, l'un de draps de laine, & l'autre de toiles. Le pere de mon pere avoit quatre fils dont mon pere n'étoit pas l'aîné. Celui de ma mere avoit deux fils & deux filles, dont elle en étoit une. Elle fut mariée au ſecond fils de ce marchand drapier, lequel avoit quitté le commerce pour s'adonner à la chicane, ce qui eſt cauſe que je n'ai pas eu tant de bien que j'euſſe pu avoir. Mon pere avoit beaucoup gagné au commerce, & avoit épouſé en premieres noces une femme fort riche, qui mourut ſans enfans. Il étoit déja fort avancé en âge quand il épouſa ma mere, qui conſentit à ce mariage plutôt par obéiſſance que par inclination; auſſi il y avoit plutôt de l'averſion de ſon côté que de l'a-

mour, ce qui fut ſans doute la cauſe qu'ils demeurerent treize ans mariés, & quaſi hors d'eſpérance d'avoir des enfans ; mais enfin ma mere devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire ſon fruit, ce fut avec une peine extrême, car elle demeura quatre jours au mal de l'enfantement ; à la fin, elle accoucha de moi ſur le ſoir du quatrieme jour. Mon pere qui avoit été occupé pendant ce tems-là à faire condamner un homme à être pendu (parce qu'il avoit tué un ſien frere) & quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joie quand les femmes qu'il avoit laiſſées dans ſa maiſon pour ſecourir ma mere, le féliciterent de la naiſſance de ſon fils. Il les régala du mieux qu'il put, & en enivra quelques-unes auxquelles il fit boire du vin blanc en guiſe de cidre-poiré ; lui-même me l'a raconté pluſieurs fois. Je fus baptiſé deux jours après ma naiſſance : le nom que l'on m'impoſa ne fait rien à mon hiſtoire. J'eus pour parrain un ſeigneur de place fort riche, dont mon pere étoit voiſin, lequel ayant appris de madame ſa femme la groſſeſſe de ma mere, après un

ſi long-tems de mariage, comme j'ai dit, il lui demanda ſon fruit pour le préſenter au baptême, ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mere n'avoit que moi, elle m'éleva avec grand ſoin, & un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition; quand je fus un peu grand, je fis paroître que je ne ſerois pas ſot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étois connu, & principalement de mon parrain, lequel n'avoit qu'une fille unique mariée à un gentilhomme, parent de ma mere. Elle avoit deux fils, un plus âgé d'un an que moi, & l'autre moins âgé d'un an, mais qui étoient auſſi brutaux que je faiſois paroître d'eſprit, ce qui obligeoit mon parrain à m'envoyer querir quand il avoit quelque illuſtre compagnie; car c'étoit un homme ſplendide, & qui traitoit tous les princes & grands ſeigneurs qui paſſoient par cette ville. Il me faiſoit chanter, danſer & caqueter pour les divertir, & j'étois toujours aſſez bien vêtu pour avoir entrée par-tout. J'aurois fait fortune avec lui, ſi la mort ne l'eût ravi trop tôt, à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne reſſentis

point alors cette mort comme j'ai fait depuis. Ma mere me fit étudier & je profitois beaucoup ; mais quand elle apperçut que j'avois de l'inclination à être d'égliſe, elle me retira du college, & me jeta dans le monde, où je penſai me perdre, nonobſtant les vœux qu'elle avoit faits à Dieu de lui conſacrer le fruit qu'elle produiroit, s'il lui accordoit la priere qu'elle lui faiſoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres meres, qui ôtent à leurs enfans le moyen de ſe débaucher ; car elle me bailloit (tous les dimanches & fêtes) de l'argent pour jouer & aller au cabaret. Néanmoins, comme j'avois le naturel bon, je ne faiſois point d'excès, & tout ſe terminoit à me réjouir avec mes voiſins. J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon âgé de quelques années plus que moi, fils d'un officier de la reine, mere du roi Louis XIII, de glorieuſe mémoire, lequel avoit auſſi deux filles. Il faiſoit ſa réſidence dans une maiſon ſituée dans ce beau parc, lequel (comme vous pouvez ſavoir) a été autrefois le lieu des délices des anciens ducs d'Alen-

çon. Cette maiſon lui avoit été donnée avec un grand enclos, par la reine, ſa maîtreſſe, qui jouiſſoit alors en apanage de ce duché. Nous paſſions agréablement le tems dans ce parc, mais comme des enfans, ſans penſer à ce qui arriva depuis. Cet officier de la reine, que l'on appelloit monſieur du Freſne, avoit un frere auſſi officier dans la maiſon du roi, lequel lui demanda ſon fils, ce que du Freſne n'oſa refuſer. Devant que de partir pour la cour, il me vint dire adieu; & j'avoue que ce fut la premiere douleur que je reſſentis en ma vie. Nous pleurâmes bien fort en nous ſéparant; mais je pleurai bien davantage, quand trois mois après ſon départ, ſa mere m'apprit la nouvelle de ſa mort. Je reſſentis cette affliction autant que j'en étois capable: & je m'en allai le pleurer avec ſes ſœurs, qui en étoient ſenſiblement touchées. Mais comme le tems modere tout, quand ce triſte ſouvenir fut un peu paſſé, mademoiſelle du Freſne vint un jour prier ma mere d'agréer que j'allaſſe donner quelques exemples d'écriture à ſa jeune fille, que l'on appelloit

mademoiſelle

mademoiſelle du Lis, pour la diſcerner d'avec ſon aînée, qui portoit le nom de la maiſon, d'autant, lui dit-elle, que l'écrivain qui l'enſeignoit s'en eſt allé; ajoutant qu'il y en avoit beaucoup d'autres, mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville, & que ſa fille n'étoit pas de condition à rouler les écoles. Elle s'excuſa fort de cette liberté; mais elle dit qu'avec les amis l'on en uſe facilement. Elle ajouta que cela pourroit terminer à quelque choſe de plus important, ſous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis ſecrétement entr'elles. Ma mere ne m'eut pas plus tôt propoſé cet emploi, que l'après dînée j'y allai, reſſentant déja quelque ſecrete cauſe qui me faiſoit agir, ſans y faire pourtant guere de réflexion. Mais je n'eus pas demeuré huit jours en la pratique de cet exercice, que la du Lis, qui étoit la plus jolie des deux filles, ſe rendit fort familiere avec moi, & ſouvent par raillerie m'appelloit mon petit maître. Ce fut pour lors que je commençai à reſſentir quelque choſe dans mon cœur, qu'il avoit ignoré juſques alors; & il en fut de même de la du

Lis. Nous étions inſéparables, & nous n'avions point de plus grande ſatisfaction que quand l'on nous laiſſoit ſeuls ; ce qui arrivoit aſſez ſouvent. Ce commerce dura environ ſix mois, ſans que nous nous parlaſſions de ce qui nous poſſédoit ; mais nos yeux en diſoient aſſez. Je voulus un jour eſſayer à faire des vers à ſa louange, pour voir ſi elle les recevroit agréablement ; mais comme je n'en avois point encore compoſé, je ne pus pas y réuſſir. Je commençois à lire les bons romans & les bons poëtes, ayant laiſſé les Meluſines, Robert le diable, les quatre fils Aimon, la belle Maguelonne, Jean de Paris, &c. qui ſont les romans des enfans. Or, en liſant les œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet qui convenoit merveilleuſement bien à mon deſſein. Je le tranſcrivis mot à mot : voici comme il y avoit.

Votre bouche petite & belle
Eſt ſi agréable entretien,
Qui par fois ſon maître m'appelle,
Et l'alliance j'en retiens
Car ce m'eſt honneur & grand bien ;
Mais, quand vous me prîtes pour maître,
Que ne diſiez-vous auſſi-bien
Votre maîtreſſe je veux être.

Je lui donnai ces vers, qu'elle lut avec joie, comme je connus ſur ſon viſage. Après quoi elle les mit dans ſon ſein, d'où ils tomberent un moment après, & ils furent relevés par ſa ſœur aînée, ſans qu'elle s'en apperçût, & dont elle fut avertie par un petit laquais. Elle les lui demanda, & voyant qu'elle faiſoit quelque difficulté de les lui rendre, elle ſe mit furieuſement en colere, & s'en plaignit à ſa mere, qui commanda à ſa fille de les lui bailler, ce qu'elle fit. Ce procédé me donna de bonnes eſpérances, quoique ma condition me rebutât: or, pendant que nous paſſions ainſi agréablement le tems, mon pere & ma mere, qui étoient fort avancés en âge, délibérerent de me marier, & ils m'en firent un jour la propoſition. Ma mere découvrit à mon pere le projet qu'elle avoit fait avec mademoiſelle du Freſne, comme je vous ai dit; mais comme c'étoit un homme fort intéreſſé, il lui répondit que cette fille-là étoit d'une condition trop relevée pour moi, & d'ailleurs qu'elle avoit trop peu de bien, nonobſtant quoi elle voudroit trop trancher de la dame. Comme j'étois fils

unique, & que mon pere étoit trop riche ſelon ſa condition, & ſemblablement un mien oncle qui n'avoit point d'enfant, & duquel il n'y avoit que moi qui en pût être héritier, ſelon la coutume de Normandie, pluſieurs familles me regardoient comme un objet digne de leur alliance, & même l'on me fit porter trois ou quatre enfans au baptême avec des filles des meilleures maiſons de notre voiſinage, qui eſt ordinairement par où l'on commence pour réuſſir aux mariages : mais je n'avois dans la penſée que ma chere du Lis. J'en étois néanmoins ſi perſécuté de tous mes parens, que je pris réſolution de m'en aller à la guerre, quoique je n'euſſe que ſeize ou dix-ſept ans. L'on fit des levées en cette ville pour aller en Danemarck ſous la conduite de monſieur le comte de Montgommeri. Je me fis enrôler ſecrétement avec trois cadets mes voiſins, & nous partîmes de même en fort bon équipage ; mon pere & ma mere en furent fort affligés, & ma mere en penſa mourir de douleur : je ne pus ſavoir alors quel effet ce départ inopiné fit ſur l'eſprit de la du Lis,

car je ne lui en dis rien du tout ; mais je l'ai ſu depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Havre-de-Grace, & voguâmes aſſez heureuſement juſques à ce que nous fuſſions près du Sund ; mais alors il ſe leva la plus furieuſe tempête que l'on ait jamais vue ſur la mer Océane : nos vaiſſeaux furent jettés par la tourmente en divers endroits, & celui de M. de Montgommeri, dans lequel j'étois, vint aborder heureuſement à l'embouchure de la Tamiſe, par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, juſques à Londres, capitale d'Angleterre, où nous ſéjournâmes environ ſix ſemaines, pendant lequel tems j'eus le loiſir de voir une partie des raretés de cette ſuperbe ville, & l'illuſtre cour de ſon roi, qui étoit alors Charles Stuard, premier du nom. M. de Montgommeri s'en retourna dans ſa maiſon de Pontorſon en baſſe Normandie, où je ne voulus pas le ſuivre ; je le ſuppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un vaiſſeau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureuſement ; & de-là je me mis ſur un bateau

qui me remonta jusques à Paris, où je trouvai un mien parent fort proche, qui étoit ciergier du roi. Je le priai que par son moyen je pusse entrer au régiment des Gardes. Il s'y employa, & fut mon répondant; car en ce tems-là il en falloit avoir pour y être reçu, ce que je fus en la compagnie de monsieur de la Rauderie. Mon parent me bailla de quoi me remettre en équipage, car en ce voyage de mer j'avois gâté mes habits, & de l'argent; ce qui me faisoit parler avec une trentaine de cadets de grande maison, qui portoient tous le mousquet aussi-bien que moi. En ce tems-là, les princes & grands seigneurs de France se souleverent contre le roi, & même monseigneur le duc d'Orléans son frere; mais sa majesté, par l'adresse ordinaire du grand cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais dessein; ce qui obligea sa majesté de faire un voyage en Bretagne avec une puissante armée. Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la premiere exécution des rebelles sur la personne du comte de Chalais, qui y eut la tête tranchée; ce qui donna de la

terreur à tous les autres, qui moyennerent leur paix avec le roi, lequel s'en retourna à Paris. Il paſſa par la ville du Mans, où mon pere me vint trouver, tout vieux qu'il étoit; car il avoit été averti par mon couſin, ce ciergier du roi, que j'étois au régiment des Gardes : il me demanda à mon capitaine, lequel lui accorda mon congé. Nous nous en revînmes en cette ville, où mes parens réſolurent que pour m'arrêter, il me falloit lier avec une femme. Celle d'un chirurgien, voiſin d'une mienne couſine germaine, fit venir pendant le carême, ſous prétexte d'ouïr les prédications, la fille d'un lieutenant de bailli, d'un bourg diſtant de trois lieues d'ici : ma couſine me vint querir à notre maiſon pour me la faire voir; mais après une heure de converſation que j'eus avec elle dans la maiſon de madite couſine, où elle étoit venue, elle ſe retira; & alors l'on me dit que c'étoit une maîtreſſe pour moi, à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût aſſez belle & riche; mais toutes les beautés me ſembloient laides en compa-

raiſon de ma chere du Lis, qui ſeule occupoit toutes mes penſées. J'avois un oncle, frere de ma mere, homme de juſtice, & que je craignois beaucoup, lequel s'en vint un ſoir à notre maiſon, & après m'avoir fort bravé ſur le mépris que j'avois témoigné faire de cette fille, me dit qu'il falloit me réſoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de Pâques, & qu'il y avoit des perſonnes qui valoient plus que moi, qui ſe tiendroient bien honorées de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non; mais les fêtes ſuivantes il fallut y aller avec ma couſine cette chirurgienne, & un ſien fils. Nous fûmes agréablement reçus, & l'on nous régala trois jours durant. L'on nous mena auſſi à toutes les métairies de ce lieutenant, dans toutes leſquelles il y avoit feſtin. Nous fûmes auſſi à un gros bourg, diſtant d'une lieue de cette maiſon, voir le curé du lieu, qui étoit frere de la mere de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus, c'eſt-à-dire, pour ce qui me regardoit, auſſi peu amoureux que devant. Il fut pourtant

résolu que dans une quinzaine de jours l'on parleroit à fond de ce mariage : le terme étant expiré, j'y retournai avec trois de mes cousins germains, deux avocats & un procureur en ce présidial ; mais par bonheur l'on ne conclut rien, & l'affaire fut remise aux fêtes de mai prochaines. Mais le proverbe est bien véritable, que l'homme propose, & Dieu dispose ; car ma mere tomba malade quelques jours devant lesdites fêtes, & mon pere quatre jours après : l'une & l'autre maladie terminerent par la mort. Celle de ma mere arriva un mardi, & celle de mon pere le jeudi de la même semaine ; & je fus aussi fort malade : mais je me levai pour aller voir cet oncle sévere, qui étoit aussi fort malade, & qui mourut quinze jours après. A quelque tems de-là, l'on me reparla de cette fille du lieutenant que j'étois allé voir ; mais je n'y voulus pas entendre ; car je n'avois plus de parens qui eussent droit de me commander. D'ailleurs mon cœur étoit toujours dans ce parc où je me promenois ordinairement, mais bien plus souvent en imagination. Un matin que je ne

croyois pas qu'il y eût encore perſonne de levé dans la maiſon du ſieur du Freſne, je paſſai devant, & je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis, qui chantoit ſur un balcon cette vieille chanſon qui a pour repriſe : *Que n'eſt-il auprès de moi, celui que mon cœur aime !* ce qui m'obligea à m'approcher d'elle, & à lui faire une profonde révérence, que j'accompagnai de telles ou ſemblables paroles. Je ſouhaiterois de tout mon cœur, mademoiſelle, que vous euſſiez la ſatisfaction que vous deſirez, & je voudrois y pouvoir contribuer ; ce ſeroit avec la même paſſion que j'ai toujours été votre très-humble ſerviteur. Elle me rendit bien mon ſalut ; mais elle ne me répondit pas, & continuant à chanter, elle changea la repriſe de la chanſon en ces paroles : *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.* Je ne demeurai pas court ; car je m'étois un peu ouvert à la guerre & à la cour ; & quoique le procédé fût capable de me démonter, je lui dis : j'aurai ſujet de le croire, ſi vous me faites ouvrir la porte. A même tems elle appella le petit laquais dont j'ai déja parlé, auquel elle

commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai, & je fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du pere, de la mere & de la sœur aînée, mais encore plus de la du Lis. La mere me demanda pourquoi j'étois si sauvage, & que je ne les visitois pas si souvent que j'avois accoutumé; qu'il ne falloit pas que le deuil de mes parens m'en empêchât, & qu'il falloit se divertir comme auparavant; &, en un mot, que je serois toujours le bien venu dans leur maison. Ma réponse ne fut que pour faire paroître mon peu de mérite, en disant quelque peu de paroles aussi mal rangées que celles que je vous débite. Mais enfin tout se termina à un déjeûner de laitage, qui est en ce pays un grand régal, comme vous savez, & qui n'est pas désagréable, répondit l'Etoile; mais poursuivez. Quand je pris congé pour sortir, la mere me demanda si je ne m'incommoderois point d'accompagner elle & ses filles chez un vieux gentilhomme leur parent, qui demeuroit à deux lieues d'ici; je lui répondis qu'elle me faisoit tort de me le demander, & qu'un commandement absolu m'eût été

plus agréable. Le voyage fut conclu au len-
demain. La mere monta un petit mulet qu
étoit dans la maiſon. La fille aînée mont
le cheval de ſon pere; & je portai en croupe
ſur le mien qui étoit fort, ma chere d
Lis : je vous laiſſe à penſer quel fut notr
entretien le long du chemin ; car pour moi
je ne m'en ſouviens plus. Tout ce que je
vous puis dire, c'eſt que nous nous ſépa-
râmes la du Lis & moi fort amoureux.
Depuis ce tems-là, mes viſites furent fort
fréquentes, ce qui dura tout le long de
l'été & de l'automne ; de vous dire tou
ce qui ſe paſſa, je vous ſerois trop en-
nuyeux. Seulement vous dirai-je que nous
nous dérobions ſouvent de la compagnie,
& nous allions demeurer ſeuls à l'ombrage
de ce bois de haute futaie, & toujours
ſur le bord de la belle petite riviere qui
paſſe au milieu, où nous avions la ſatiſ-
faction d'ouïr le ramage des oiſeaux, qu'ils
accordoient au doux murmure de l'eau,
parmi lequel nous mêlions mille douceurs
que nous nous diſions, & nous nous faiſions
enſuite autant d'innocentes careſſes. Ce fut-
là où nous prîmes réſolution de nous bien

divertir

divertir le carnaval prochain. Un jour que j'étois occupé à faire faire du cidre à un préſſoir du fauxbourg de la Barre, qui eſt tout joignant le parc, la du Lis m'y vint trouver; à ſon abord, je connus qu'elle avoit quelque choſe ſur le cœur, en quoi je ne me trompois pas; car, après qu'elle m'eût un peu raillé ſur l'équipage où j'étois, elle me tira à part, & me dit que le gentilhomme, dont la fille étoit chez M. de Planche-Panette ſon beau-frere, en avoit amené un autre qu'il prétendoit lui faire donner pour mari, & qu'ils étoient à la maiſon, dont elle s'étoit dérobée pour m'en avertir. Ce n'eſt pas, ajouta-t-elle, que je favoriſe jamais ſa recherche, & que je conſente à quoi que ce ſoit; mais j'aimerois mieux que tu trouvaſſes quelque moyen de le renvoyer, que s'il venoit de moi. Je lui dis alors, va-t-en, & fais bonne mine pour ne rien altérer; mais ſache qu'il ne ſera pas ici demain à midi. Elle s'en alla plus joyeuſe, attendant l'événement. Cependant je quittai tout, & abandonnai mon cidre à la diſcrétion des valets, & m'en allai à ma maiſon, où je

pris du linge & un autre habit, & m'en allai chercher mes camarades. Car vous devez ſavoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre maîtreſſe, & tellement unis, que qui en avoit offenſé un, offenſoit tous les autres; & nous étions tous réſolus que ſi quelque étranger venoit pour nous les ravir, de les mettre en état de n'y réuſſir jamais. Je leur propoſai ce que vous venez d'ouïr, & auſſi-tôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant, qui étoit un gentilhomme de la plus petite nobleſſe du bas Maine, & l'obliger à s'en retourner comme il étoit venu. Nous allâmes donc à ſon logis, où il ſoupoit avec l'autre gentilhomme ſon conducteur; nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il ſe pouvoit bien retirer & qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce pays. Alors le conducteur repartit que nous ne ſavions pas leur deſſein, & que quand nous le ſaurions, nous n'y aurions aucun intérêt. Alors je m'avançai; & mettant la main ſur la garde de mon épée, je lui dis: ſi ai bien moi, j'y en ai; & ſi vous ne le quittez,

je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux repartit que la partie n'étoit pas égale, & que ſi j'étois ſeul je ne parlerois pas ainſi. Alors je lui dis : vous êtes deux, & je ſors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades, ſuivez-nous : ils s'en mirent en devoir ; mais l'hôte & un ſien fils les en empêcherent, & leur firent connoître que le meilleur pour eux étoit de ſe retirer, & qu'il ne faiſoit pas bon de ſe frotter avec nous. Ils profiterent de l'avis, & l'on n'en ouït plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à laquelle je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très-contente, & m'en remercia en des termes fort obligeans. L'hiver approchoit, les veillées étoient fort longues, & nous les paſſions à jouer à des petits jeux d'eſprit, ce qui étant ſouvent réiteré ennuya ; ce qui me fit réſoudre à lui donner le bal ; j'en conférai avec elle, & elle s'y accorda. J'en demandai la permiſſion à monſieur du Freſne ſon pere, & il me la donna. Le dimanche ſuivant nous dansâmes, & continuâmes pluſieurs fois ; mais il y avoit une ſi grande foule de

monde, que la du Lis me conseilla de ne faire plus danser, mais de penser à quelque autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une comédie, ce qui fut exécuté. L'Etoile l'interrompit, en lui disant : Puisque vous en êtes à la comédie, dites-moi si cette histoire est encore guere longue? car il se fait tard, & l'heure du souper approche. Ah! dit le Prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. L'on jugea donc qu'il la falloit remettre à une autre fois pour donner du tems aux acteurs d'étudier leurs rôles; & quand ce n'eût pas été pour ces raisons, il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de monsieur de Verville, qui entra dans la chambre facilement; car le portier s'étoit endormi. Sa venue surprit bien fort toute la compagnie. Il fit de grandes caresses à tous les comédiens & comédiennes, & principalement au Destin, qu'il embrassa à diverses reprises, & leur dit le sujet de son voyage, comme vous verrez au chapitre suivant, qui est fort court.

CHAPITRE XI.

Réſolution des mariages du Deſtin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.

LE prieur de Saint-Louis voulut prendre congé ; mais le Deſtin l'arrêta, lui diſant que dans peu de tems il faudroit ſouper, & qu'il tiendroit compagnie à M. de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de ſouper avec eux. L'on demanda à l'hôteſſe ſi elle avoit quelque choſe d'extraordinaire ; elle dit que oui. L'on mit du linge blanc, & l'on ſervit quelque tems après. L'on fit bonne chere, l'on but à la ſanté de pluſieurs perſonnes, & l'on parla beaucoup. Après le deſſert, le Deſtin demanda à Verville le ſujet de ſon voyage en ces quartiers ; & lui répondit que ce n'étoit pas la mort de ſon beau-frere Saldagne, que ſes ſœurs ne plaignoient guere non plus que lui ; mais qu'ayant un affaire d'importance à Rennes en Bretagne,

il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir, dont il fut grandement remercié ; enſuite il fut informé du mauvais deſſein de Saldagne & du ſuccès, & enfin de tout ce que vous avez vu au ſixieme chapitre. Verville plia les épaules, en diſant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de ſoin. Après ſouper Verville fit connoiſſance avec le prieur, duquel tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien, & après avoir un peu veillé, il ſe retira. Alors Verville tira le Deſtin à part, & lui demanda pourquoi Léandre étoit vêtu du noir, & pourquoi tant de laquais vêtus de même ? Il lui en apprit le ſujet, & le deſſein qu'il avoit fait d'épouſer Angélique. Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous ? Il eſt ce me ſemble tems de faire connoître au monde qui vous êtes ; ce qui ne ſe peut que par un mariage ; ajoutant que s'il n'étoit preſſé, qu'il demeureroit pour aſſiſter à l'un & à l'autre. Le Deſtin dit qu'il falloit ſavoir le ſentiment de l'Etoile ; ils l'appellerent & lui propoſerent le mariage, à quoi elle répondit qu'elle ſuivroit toujours le ſenti-

ment de ſes amis. Enfin, il fut conclu que quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes, qui ſeroit dans une quinzaine de jours au plus tard, qu'il repaſſeroit par Alençon, & que l'on exécuteroit la propoſition. Il en fut autant conclu, entre eux & la Caverne, pour Léandre & Angélique. Verville donna le bon ſoir à la compagnie, & ſe retira à ſon logis. Le lendemain il partit pour la Bretagne, & il arriva à Rennes, où il alla voir M. de la Garouffiere, lequel, après les complimens accoutumés, lui dit qu'il y avoit dans la ville une troupe de comédiens, l'un deſquels avoit beaucoup de traits du viſage de la Caverne, ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la comédie, où ayant vu le perſonnage, il fut tout perſuadé que c'étoit ſon parent (je dis de la Caverne.) Après la comédie il l'aborda, & s'enquit de lui d'où il étoit, s'il y avoit long-tems qu'il étoit dans la troupe, & par quels moyens il y étoit venu. Il répondit ſur tous les chefs, en ſorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il étoit frere de la Caverne, qu'il s'étoit

perdu quand ſon pere fut tué en Périgord par le page du baron de Sigognac, ce qu'il avoua franchement, en ajoutant qu'il n'avoit jamais pu ſavoir ce que ſa ſœur étoit devenue. Lors Verville lui apprit qu'elle étoit dans une troupe, de comédiens qui étoit à Alençon, qu'elle avoit eu beaucoup de diſgraces; mais qu'elle avoit ſujet d'en être conſolée, parce qu'elle avoit une très-belle fille, qu'un Seigneur de douze mille livres de rente étoit ſur le point d'épouſer, & qu'il faiſoit la comédie avec eux, & qu'à ſon retour il aſſiſteroit au mariage, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'y trouver pour réjouir ſa ſœur, qui étoit fort en peine de lui, n'en ayant eu aucunes nouvelles depuis ſa fuite. Non-ſeulement le comédien accepta cette offre; mais il ſupplia inſtamment monſieur de Verville de ſouffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ſes affaires que nous lui laiſſerons négocier, & retournerons à Alençon. Le prieur de S. Louis alla le même jour que partit Verville, trouver les comédiens & comédiennes, pour leur dire que monſeigneur

l'évêque de Sées l'avoit envoyé querir pour lui communiquer quelque affaire d'importance, & qu'il étoit bien marri de ne se pouvoir acquitter de sa promesse, mais qu'il n'y avoit rien de perdu. Que pendant qu'il seroit à Sées, ils iroient à la Fresnaye représenter Sylvie aux noces de la fille du Seigneur du lieu, & qu'à leur retour il du sien, il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, & les comédiens se disposerent à partir.

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva au voyage de la Fresnaye. Autre disgrace de Ragotin.

LA veille de la noce, l'on envoya un carosse & des chevaux de selle aux comédiens. Les comédiennes s'y placerent dedans, avec le Destin, Léandre & l'Olive; les autres monterent les chevaux, & Ragotin le sien qu'il avoit encore, pour n'avoir pu le vendre, & qui étoit guéri de son enclouure. Il voulut persuader à

l'Etoile ou à Angélique de se mettre en croupe derriere lui, disant qu'elle seroient plus à leur aise que dans le carosse qui ébranle toutes les personnes; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Fresnaye, il faut passer une partie de la forêt de Pesaine qui est au pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt, que Ragotin, qui alloit devant, cria au cocher d'arrêter, parce, dit-il, qu'il voyoit une troupe d'hommes à cheval. L'on ne trouva pas bon d'arrêter, mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'étoit la Rappiniere avec ses archers. L'Etoile pâlit; mais le Destin, qui s'en apperçut, l'assura, en lui disant qu'il n'oseroit leur faire insulte en la présence de ses archers, & des domestiques de monsieur de la Fresnaye, & si près de sa maison. La Rappiniere connut bien que c'étoit la troupe comique; aussi il s'approcha du carosse avec son effronterie ordinaire, & salua les comédiennes, auxquelles il fit d'assez mauvais complimens: à quoi elles répondirent

avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce lévrier de bourreau, lequel leur dit qu'il cherchoit des brigands qui avoient volé des marchands du côté de Balon, & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie, le cheval d'un de ſes archers, qui étoit fougueux, ſauta ſur le col du cheval de Ragotin, auquel il fit ſi grand'peur qu'il recula, & enfonça dans une touffe d'arbres, dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient ſéches, l'une deſquelles ſe trouva ſous le pourpoint de Ragotin, & qui lui piqua le dos, en ſorte qu'il y demeura pendu; car voulant ſe dégager de parmi ces arbres, il avoit donné des deux talons à ſon cheval qui avoit paſſé, & l'avoit laiſſé ainſi en l'air, criant comme un petit fou qu'il étoit: je ſuis mort, l'on m'a donné un coup d'épée dans les reins. L'on rioit ſi fort de le voir en cette poſture, que l'on ne ſongeoit à rien moins qu'à le ſecourir. L'on crioit bien aux laquais de le dépendre; mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en riant. Cependant ſon cheval gagnoit toujours pays,

ſans ſe laiſſer prendre. Enfin après avoir bien ri, le cocher, qui étoit un grand & fort garçon, deſcendit de deſſus ſon ſiege, & s'approcha de Ragotin, le ſouleva & le dépendit. On le viſita, & on lui fit accroire qu'il étoit fort bleſſé ; mais qu'on ne pouvoit le panſer qu'on ne fût au village, où il y avoit un fort bon chirurgien : en attendant on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le ſoulager. On le plaça dans le caroſſe, dont l'Olive ſortit, tandis que les laquais paſſerent au travers du bois pour gagner le devant du cheval, qui ne vouloit pas ſe laiſſer prendre, & qui fut pourtant pris, & l'Olive monta deſſus. La Rappiniere continua ſon chemin, & la troupe arriva au château, d'où l'on envoya querir le chirurgien, auquel on donna le mot. Il fit ſemblant de ſonder la plaie imaginaire de Ragotin, que l'on avoit fait mettre dans le lit ; il le panſa de même qu'il l'avoit ſondé, après lui avoir dit que ſon coup étoit favorable, & que, deux doigts plus à côté, il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire, & le laiſſa repoſer. Ce petit bout d'homme

avoit

avoit l'imagination ſi frappée de tout ce qu'on lui avoit dit, qu'il crut toujours d'être fort bleſſé. Il ne ſe leva point pour voir le bal qui fut tenu le ſoir après ſouper; car l'on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre noce à Argentan. L'on danſa à la mode du pays, & les comédiens & comédiennes danſerent à la mode de la cour. Le Deſtin & l'Etoile danſerent la ſarabande avec l'admiration de toute la compagnie, qui étoit compoſée de la nobleſſe campagnarde, & des plus gros manans du village. Le lendemain l'on joua la paſtorale que l'épouſée avoit demandée. Ragotin s'y fit porter en chaiſe avec ſon bonnet de nuit; enſuite l'on fit bonne chere, & le lendemain, après avoir bien déjeûné, l'on paya & remercia la troupe. Le caroſſe & les chevaux furent prêts, & l'on tâcha à déſabuſer Ragotin de ſa prétendue bleſſure; mais on ne lui put jamais perſuader le contraire; car il diſoit toujours qu'il ſentoit bien ſon mal. On le mit dans le caroſſe, & toute la troupe arriva heureuſement à Alençon.

Le lendemain on ne repréſenta point ; c
les comédiennes ſe voulurent repoſer. C
pendant le prieur de Saint-Louis étoit
retour de ſon voyage de Sées. Il alla vo
la troupe, & l'Etoile lui dit qu'il ne trou
veroit point d'occaſion plus favorable pou
achever ſon hiſtoire ; il ne s'en fit poin
prier, & il pourſuivit comme vous alle
voir au ſuivant chapitre.

CHAPITRE XIII.

Suite & fin de l'Hiſtoire du Prieur de Saint-Louis.

SI le commencement de cette hiſtoire (où vous n'avez vu que de la joie & des contentemens) vous a été ennuyeux, ce que vous allez ouïr le ſera bien davantage, puiſque vous n'y verrez que des revers de la fortune, des douleurs & des déſeſpoirs, qui ſuivront les plaiſirs & les ſatisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de tems. Pour donc reprendre au même lieu où je finis le récit; après que mes camarades & moi eûmes appris nos rôles, & exercé pluſieurs fois, un jour de dimanche au ſoir nous repréſentâmes notre piece dans la maiſon du ſieur du Freſne, ce qui fit un grand bruit dans le voiſinage: quoique nous euſſions pris tous les ſoins de faire tenir les portes du parc bien fermées, nous fûmes accablés de tant de monde,

qui avoit passé le château, où escaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur : aussi il resta les deux tiers du monde dehors ; pour obliger ces gens-là à se retirer, nous leur fimes promesse que le dimanche suivant, nous la représenterions dans la ville, & dans une plus grande salle. Nous fimes passablement bien pour des apprentis, excepté un de nos acteurs qui faisoit le personnage du secrétaire du roi Darius ; (la mort de ce monarque étoit le sujet de notre piece) car il n'avoit que huit vers à dire, ce qu'il faisoit assez bien entre nous ; mais quand il fallut représenter tout à bon, il le fallut pousser sur la scene par force, & ainsi il fut obligé de parler, mais si mal, que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire. La tragédie étant finie, je commençai le bal avec la du Lis, & qui dura jusques à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice, & sans en rien dire à personne, nous étudiâmes une autre piece. Cependant je ne désistois

point de mes visites ordinaires. Or, un jour que nous étions assis auprès du feu, il arriva un jeune homme auquel l'on y fit prendre place; après un quart-d'heure d'entretien, il sortit de sa poche une boîte, dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief, très-bien fait, qu'il dit être celui de sa maîtresse. Après que toutes les demoiselles l'eurent vu, & dit qu'elle étoit fort belle, je le pris à mon tour; &, en le considérant avec attention, je m'imaginai qu'il ressembloit à la du Lis, & que ce galant-là avoit quelque pensée pour elle. Je ne marchandai point à jetter cette boîte dans le feu, où la petite statue s'y fondit bientôt; car quand il se mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai, & le menaçai de le jetter par la fenêtre. Monsieur du Fresne, qui m'aimoit autant alors comme il m'a haï depuis, jura qu'il lui feroit sauter l'escalier, ce qui obligea ce malheureux à sortir confusément. Je le suivis sans que personne de la compagnie m'en pût empêcher, & je lui dis que s'il avoit quelque chose sur le cœur, que nous avions chacun une épée, & que nous

étions en beau lieu pour ſe ſatisfaire ; mais il n'en eut pas le courage. Or, le dimanche ſuivant nous jouâmes la même tragédie que nous avions déja repréſentée, mais dans la ſalle d'un de nos voiſins, qui étoit aſſez grande, & par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre piece. Je m'aviſai de l'accompagner de quelques entrées de ballet, & je fis choix de ſix de mes camarades qui danſoient le mieux, & je fis le ſeptieme. Le ſujet du ballet étoit des bergers & des bergeres ſoumis à l'Amour ; car à la premiere entrée paroiſſoit un Cupidon, & aux autres des bergers & des bergeres, tous vêtus de blanc, & leurs habits tout parſemés de nœuds de petit ruban bleu, qui étoit la couleur de la du Lis, & que j'ai auſſi toujours portée depuis ; il eſt vrai que j'y ai ajouté depuis la feuille morte, pour les raiſons que je vous dirai à la fin de cette hiſtoire. Ces bergers & bergeres faiſoient deux à deux chacun une entrée ; & quand ils paroiſſoient tous enſemble, ils formoient les lettres du nom de la du Lis, & l'Amour décochoit une fleche à

chaque berger, & jettoit des flammes de feu aux bergeres, & tous, en ſigne de ſoumiſſion, fléchiſſoient le genou. J'avois compoſé quelques vers ſur le ſujet du ballet, que nous récitâmes; mais la longueur du tems me les a fait oublier, & quand je m'en ſouviendrois encore, je n'aurois garde de vous les dire; car je ſuis aſſuré qu'ils ne vous agréeroient pas, à préſent que la poéſie françoiſe eſt au plus haut degré où elle puiſſe monter. Comme nous avions tenu la choſe ſecrete, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers, qui inſenſiblement, & ſans que l'on s'en apperçût, entrerent dans le parc, où nous repréſentâmes à notre aiſe les Amours d'Angélique & de Sacripant, roi de Circaſſie, ſujet tiré de l'Arioſte: enſuite nous danſâmes notre ballet. Je voulus commencer le bal à l'ordinaire; mais monſieur du Freſne ne le voulut pas permettre, diſant que nous étions aſſez fatigués de la comédie & du ballet. Il nous donna congé, & nous nous retirâmes; nous réſolûmes de rendre cette comédie publique, & la re-

préſenter dans la ville : ce que nous fîmes le dimanche gras, dans la ſalle de mon parrain, & en plein jour. La du Lis me dit que ſi je commençois le bal, que ce fût avec une fille de notre voiſinage, qui étoit vêtue de taffetas bleu, tout de même qu'elle ; ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure ſourd dans la compagnie, & il y en eut qui dirent aſſez haut, il ſe trompe, il ſe manque, ce qui excita le rire à la du Lis & à moi ; de quoi la fille s'étant apperçue, me dit : ces gens ont raiſon, car vous avez pris l'une pour l'autre ; je lui répondis ſuccinctement : pardonnez-moi, je ſais fort bien ce que je fais. Le ſoir je me maſquai avec trois de mes camarades, & je portois le flambeau, croyant que par ce moyen je ne ſerois pas connu, & nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maiſon, la du Lis regarda attentivement les trois maſques, & ayant reconnu que je n'y étois pas, elle s'approcha de moi à la porte, où je m'étois arrêté avec le flambeau, & me prenant par la main, me dit ces obligeantes paroles : Déguiſe-toi de toutes les

façons que tu pourras t'imaginer, je te connoîtrai toujours facilement. Après avoir éteint le flambeau, je m'approchai de la table, sur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées, & jettâmes les dés. La du Lis me demanda à qui j'en voulois, & je lui fis signe que c'étoit à elle. Elle me répliqua, qu'est-ce que je voulois qu'elle mît au jeu ? & je lui montrai un nœud de ruban, que l'on appelle à présent galant, & un bracelet de corail qu'elle avoit au bras gauche. Sa mere ne vouloit pas qu'elle le hasardât ; mais elle éclata de rire, en disant qu'elle n'appréhendoit pas de me le laisser. Nous jouâmes, & je gagnai ; & je lui fis un présent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée, & d'autres demoiselles qui y étoient venues passer la veillée ; après quoi nous prîmes congé. Mais comme nous allions sortir, la du Lis s'approcha de moi, & mit la main aux cordons qui tenoient mon masque attaché, qu'elle dénoua promptement, en disant, est-ce ainsi que l'on fait de s'en aller si vîte ? Je fus un peu honteux ; mais pourtant bien aise d'a-

voir un si beau prétexte de l'entretenir. Les autres se démasquerent aussi, & nous passâmes la veillée fort agréablement. Le dernier soir du carnaval, je lui donnai le bal avec la petite bande de violons, la grande étant employée pour la noblesse. Pendant le carême, il fallut faire treve de divertissement pour vaquer à la piété; & je vous puis assurer que nous ne manquions pas un sermon la du Lis & moi. Nous passions les autres heures du jour en visites continuelles, & en promenades, ou à ouïr chanter les filles de la ville sur le derriere du château, où il y a un excellent écho, où elles provoquoient cette nymphe imaginaire à leur répondre. Les fêtes de Pâques approchoient, quand un jour mademoiselle du Fresne la fille me dit en riant: Nous meneras-tu à Saint-Pater? C'est une petite paroisse qui est à un quart de lieue du fauxbourg de Montfort, où l'on va en dévotion le lundi de Pâques après-dîner; c'est-là aussi où l'on voit tous les galans & galantes: je lui répondis qu'il ne tiendroit qu'à elles. Le jour venu, comme je me disposois pour les aller prendre,

au ſortir de ma maiſon, je rencontrai un mien voiſin, jeune homme fort riche, lequel me demanda où j'allois ſi empreſſé; je lui dis que j'allois au parc querir les demoiſelles du Freſne pour les accompaner à Saint-Pater. Alors il me répondit que je pouvois bien rentrer; car il ſavoit de bonne part, que leur mere avoit dit qu'elle ne vouloit pas que ſes filles y allaſſent avec moi. Ce diſcours m'aſſomma ſi fort, que je ne pus lui rien répliquer; mais je rentrai dans ma maiſon, où étant je me mis à penſer d'où pouvoit venir un ſi prompt changement. Après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai autre ſujet que mon peu de mérite & ma condition. Pourtant je ne pus m'empêcher de déclamer contre leur procédé, de m'avoir ſouffert tandis que je les avois diverties par des bals, ballets, comédies & ſérénades: car je leur en donnois ſouvent, en toutes leſquelles choſes j'avois fait de grandes dépenſes, & qu'à préſent l'on me rebutoit. La colere où j'étois me fit réſoudre d'aller à l'aſſemblée avec quelques-uns de mes voiſins; ce que je fis. Cependant l'on m'at-

tendoit au parc ; & quand le tems fut paſſé que je devois m'y rendre, la du Lis & ſa ſœur, avec quelques autres demoiſelles du voiſinage, y allerent. Après avoir fait leur dévotion dans l'égliſe, elles ſe placerent ſur la muraille du cimetiere, au devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je paſſai devant elles, mais d'aſſez loin, & la du Freſne me fit ſigne d'approcher ; & je fis ſemblant de ne le pas voir. Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent, & je feignis de ne l'entendre pas, & paſſai outre, leur diſant : allons faire collation au logis des Quatre-Vents, ce que nous fimes. Je ne fus pas plus tôt retourné chez moi, qu'une femme veuve, qui étoit notre confidente, me vint trouver, & me demanda fort bruſquement quel ſujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoiſelles du Freſne à Saint-Pater ? que la du Lis en étoit outrée de colere au dernier point ; & ajouta que je penſaſſe à réparer cette faute. Je fus fort ſurpris de ce diſcours ; & après lui avoir fait le récit de ce que je vous viens de dire, je l'accompagnai à la porte

du

du parc où elles étoient. Je la laissai faire mes excuses ; car j'étois si troublé, que je n'aurois pu leur dire que de mauvaises raisons. Alors la mere, s'adressant à moi, me dit que je ne devois pas être si crédule, que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre contentement, & que je fusse assuré que je serois toujours le bien venu dans leur maison, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'assura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, sur-tout quand j'avois feint de ne pas voir le signe que sa sœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon, & lui fis de mauvaises excuses, tant j'étois transporté d'amour & de colere. Je me voulois venger de ce jeune homme ; mais elle me commanda de n'en pas parler seulement, ajoutant que je devois être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis. Nous passions le tems le plus doucement qu'on puisse imaginer, & nous éprouvions par de véritables effets, ce que l'on dit que le mouvement des yeux est le langage des amans ; car nous l'avions

si familier, que nous nous faisions entendre tout ce que nous voulions. Un dimanche au soir, au sortir de vêpres, nous nous dîmes avec ce langage muet, qu'il falloit aller après souper nous promener sur la riviere, & n'avoir que telles personnes que nous désignâmes. J'envoyai aussi-tôt retenir un bateau à l'heure dite; je me transportai avec ceux qui devoient être de la promenade, à la porte du parc, où les demoiselles nous attendoient; mais trois jeunes hommes, qui n'étoient pas de notre cabale, s'arrêterent avec elles. Elles firent tout ce qu'elles purent pour s'en défaire; mais eux s'en étant apperçus, ils s'opiniâtrerent à demeurer: ce qui fut cause que quand nous abordâmes la porte du parc, nous passâmes outre sans nous y arrêter, & nous nous contentâmes de leur faire signe de nous suivre, & nous les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous apperçûmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes sur l'eau, & allâmes aborder à un autre lieu proche d'une des portes de la ville, où nous rencontrâmes le sieur du Fresne, lequel me demanda où j'avois

laiſſé ſes filles. Je ne penſai pas bien à ce que je lui devois répondre ; mais lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce ſoir-là. Après nous avoir donné le bon ſoir ; il prit le chemin du parc, à la porte duquel il trouva ſes filles, auxquelles il demanda d'où elles venoient, & avec qui ? La du Lis lui répondit, nous venons de nous promener avec un tel, & me nomma. Alors ſon pere lui accompagna un vous en avez menti d'un ſoufflet, ajoutant que ſi j'euſſe été avec elles, quand même il auroit été plus tard, il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve, dont je vous ai déja parlé, me vint trouver pour me dire ce qui s'étoit paſſé le ſoir précédent, & que la du Lis en étoit fort en colere ; non pas tant du ſoufflet, comme de ce que je ne l'avois pas attendue, parce qu'au bateau, ſon intention étoit de ſe défaire adroitement de ces fâcheux. Je m'excuſai du mieux que je pus, & je paſſai quatre fois ſans l'aller voir. Mais un jour qu'elle & ſa ſœur, & quelques demoiſelles, étoient aſſiſes ſur un banc de boutique,

dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville, par laquelle j'allois sortir pour aller au fauxbourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau ; mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiselles leur demanderent ce que vouloit dire ce procédé, qui paroissoit incivil. La du Lis ne répondit rien ; mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cause, & qu'il la falloit savoir de lui-même ; & pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte au-delà de cette petite rue, par où il ne nous pourroit éviter : ce qu'elles firent. Comme je repassois devant elles, cette bonne sœur se leva de place, & me prit par mon manteau, en me disant : Depuis quand, monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtresse ? & à même tems me fit asseoir auprès d'elle. Mais quand je la voulus caresser, & lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muette, & me rebuta furieusement. Je demeurai-là quelque peu de tems bien entrepris, après quoi je les accompagnai jusques à la porte du parc, d'où je me re-

tirai, réſolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours ſans y aller, & qui me furent autant de ſiecles; mais un matin j'eus une rencontre de mademoiſelle du Freſne la mere, laquelle m'arrêta, & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit plus? Je lui répondis que c'étoit la mauvaiſe humeur de ſa cadette; elle me répliqua qu'elle vouloit faire notre accord, & que je l'allaſſe attendre à la maiſon. J'en mourois d'impatience, & je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc; & comme je montois à la chambre, la du Liſ, qui m'avoit apperçu, en deſcendit ſi bruſquement, que je ne la pus jamais arrêter. J'y entrai & je trouvai ſa ſœur, qui ſe mit à ſourire, à laquelle je dis le procédé de ſa cadette; & elle m'aſſura que tout cela n'étoit que feinte, & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir ſi je paroîtrois, & qu'elle en témoignoit une grande inquiétude, qu'elle étoit ſans doute dans le jardin, où je pouvois aller. Je deſcendis l'eſcalier, & m'approchai de la porte du jardin, que je trouvai fermée par dedans; je la priai

pluſieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa ſœur, qui l'entendoit du haut de l'eſcalier, deſcendit, & me la vint ouvrir; car elle en ſavoit le ſecret. J'entrai, & la du Lis ſe mit à fuir; mais je la pourſuivis ſi bien, que je la pris par une des manches de ſon corps de jupe, & je l'aſſis ſur un ſiege de gazon, où je me mis auſſi. Je lui fis mes excuſes du mieux qu'il me fut poſſible; mais elle me parut toujours plus ſévere. Enfin, après pluſieurs conteſtations, je lui dis que ma paſſion ne ſouffroit point de médiocrité, & qu'elle me porteroit à quelque déſeſpoir, de quoi elle ſe repentiroit après; ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau, & la lui préſentai, la ſuppliant de me la plonger dans le corps, lui diſant qu'il m'étoit impoſſible de vivre privé de l'honneur de ſes bonnes graces; elle ſe leva pour s'enfuir, en me répondant qu'elle n'avoit jamais tué perſonne, & que, quand elle en auroit quelque penſée, elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai, en la ſuppliant de me permettre de l'exécuter moi-même; &

elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine, & me mis en posture pour me jetter dessus ; ce qui la fit pâlir, & à même tems elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée, qu'elle fit tomber à terre, m'assurant que cette action l'avoit beaucoup troublée, & me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui répliquai : je vous obéirai pourvu que vous ne me soyiez plus si cruelle ; ce qu'elle me promit. Ensuite nous nous caressâmes si amoureusement, que j'eusse bien souhaité d'avoir tous les jours une querelle avec elle, pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mere entra dans le jardin, & nous dit qu'elle seroit bien venue plus tôt ; mais qu'elle avoit bien jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

Or, un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le sieur du Fresne, sa femme, la du Lis & moi, qui allions après eux, & qui ne pensions qu'à

nous entretenir, cette bonne mere se tourna vers nous, & nous dit qu'elle plaidoit bien notre cause. Elle le put dire sans que son mari l'entendît, car il étoit fort sourd; nous la remerciâmes plutôt d'action que de parole. Un peu de tems après, monsieur du Fresne me tira à part, & me découvrit le dessein que lui & sa femme avoient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage, devant qu'il partît pour aller en cour servir son quartier, & qu'il ne falloit plus faire de dépense en sérénades ni autrement pour ce sujet. Je ne lui fis que des remercîmens confus; car j'étois si transporté de joie d'un bonheur si inopiné, & qui faisoit le comble de ma félicité, que je ne savois ce que je disois. Il me souvient bien que je lui dis, que je n'eusse pas été si téméraire que de la lui demander, attendu mon peu de mérite & l'inégalité des conditions; à quoi il me répondit, que pour du mérite, il en avoit assez reconnu en moi, & que pour la condition, j'avois de quoi suppléer à ce défaut, sous-entendant du bien. Je ne sais ce que je lui répliquai; mais je sais bien qu'il me

onvia à ſouper ; après quoi il fut conclu que le dimanche ſuivant nous aſſemblerions nos parens pour faire les fiançailles. Il me dit auſſi quelle dot il pouvoit donner à ſa fille ; mais à cela je répondis que je ne lui demandois que ſa perſonne, & que j'avois aſſez de bien pour elle & pour moi. J'étois le plus content homme du monde, & la du Lis auſſi contente ; ce que nous connûmes dans la converſation que nous eûmes ce ſoir-là, & qui fut la plus agréable que l'on puiſſe s'imaginer. Mais ce plaiſir ne dura guere ; car l'avant veille du jour que nous devions fiancer, nous étions la du Lis & moi aſſis ſur l'herbe, quand nous apperçûmes de loin un conſeiller du préſidial, proche parent du ſieur du Freſne, lequel lui venoit rendre viſite. Nous en conçûmes une même penſée elle & moi, & nous nous en affligeâmes, ſans ſavoir au vrai ce que nous appréhendions, ce que l'événement ne nous fit que trop connoître ; car le lendemain, comme j'allois prendre l'heure de l'aſſemblée, je fus furieuſement ſurpris quand je trouvai à la porte de la baſſe-cour la du

Lis qui pleuroit. Je lui dis quelque choſe, & elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant, & je trouvai ſa ſœur au même état. Je lui demandai que vouloient dire tant de pleurs ; & elle me répondit, en redoublant ſes ſanglots, que je ne le ſavois que trop. Je montois à la chambre quand la mere en ſortoit, laquelle paſſa ſans me rien dire ; car les larmes, les ſanglots & les ſoupirs la ſuffoquoient ſi fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement, & dire : ah, pauvre garçon ! Je ne comprenois rien en un ſi prompt changement ; mais mon cœur me préſageoit tous les malheurs que j'ai reſſentis depuis. Je me réſolus d'en apprendre le ſujet, & je montai à la chambre, où je trouvai monſieur du Freſne aſſis dans une chaiſe, lequel me dit fort bruſquement qu'il avoit changé d'avis, & qu'il ne vouloit pas marier ſa cadette devant ſon aînée ; que quand il la marieroit, ce ne ſeroit qu'après le retour de ſon voyage de la cour. Je lui répondis ſur ces deux chefs. Au premier, que ſa fille aînée n'avoit aucune répugnance que ſa ſœur

fût mariée la premiere, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avoit toujours aimé comme un frere; que pour un autre elle s'y seroit opposée: (je vous puis assurer qu'elle m'en avoit fait la protestation plusieurs fois). Et sur le second, que j'attendrois aussi-bien dix ans, que les trois mois qu'il seroit à la cour; mais il me dit tout net que je ne pensasse plus au mariage de sa fille. Ce discours si surprenant, & prononcé du ton que je vous viens de dire, me jetta dans un si horrible désespoir, que je sortis sans lui répliquer, & sans rien dire aux demoiselles, qui ne me purent rien dire aussi. Je m'en allai à ma maison, résolu de me donner la mort; mais comme je tirois mon épée à dessein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi, & empêcha l'exécution de ce mortel dessein, en me disant de la part de la du Lis, que je ne m'affligeasse point, qu'il falloit avoir patience, & qu'en pareilles affaires il arrivoit toujours du trouble; mais que j'avois un grand avantage d'avoir sa mere & sa sœur aînée pour moi, & elle plus que tous, qui

étoit la principale partie. Qu'elles avoient résolu que quand son pere seroit parti, qui seroit dans huit ou dix jours, que je pourrois continuer mes visites, & que le tems étoit un grand opérateur. Ce discours étoit fort obligeant ; mais je n'en pus point être consolé : aussi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puisse imaginer, & qui me jetta enfin dans un si furieux désespoir, que je me résolus de consulter les démons. Quelques jours devant le départ de monsieur du Fresne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un bois taillis de fort grande étendue, dans lequel la croyance du vulgaire est qu'il y habite des mauvais esprits, d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines fées, qui étoient sans doute de fameuses magiciennes ; je m'enfonce dans le bois, appellant & invoquant ces esprits, & les suppliant de me secourir en l'extrême affliction où j'étois : mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oiseaux, qui, par leur ramage, sembloient me témoigner qu'ils étoient touchés de mes malheurs. Je retournai

tournai à ma maiſon, où je me mis au lit, atteint d'une ſi violente frénéſie, que l'on ne croyoit pas que j'en puſſe réchapper; car j'en fus juſques à perdre la parole. La du Lis fut malade en même tems, & de la même maniere que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la ſympathie; car comme nos maladies procédoient d'une même cauſe, elles produiſoient auſſi en nous de ſemblables effets: ce que nous apprenions par le médecin & apothicaire, qui étoient les mêmes qui nous ſervoient; pour les chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plus tôt qu'elle, & je m'en allai, ou, pour mieux dire, je me traînai à ſa maiſon, où je la trouvai dans le lit, (ſon pere étoit parti pour la cour): ſa joie ne fut pas médiocre, comme la ſuite me le fit connoître; car, après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me ſembla qu'elle n'avoit plus de mal, ce qui m'obligea à la preſſer de ſe lever; ce qu'elle fit pour me ſatisfaire. Mais ſi-tôt qu'elle fut hors du lit, elle évanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir preſſée,

car nous eûmes beaucoup de peine à la remettre ; quand elle fut revenue de son évanouissement, nous la remîmes dans le lit, où je la laissai pour lui donner moyen de reposer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma présence. Nous guérîmes entiérement, & nous passâmes agréablement le tems, tout celui que son pere demeura à la cour. Mais quand il fut revenu, il fut averti par quelques ennemis secrets, que j'avois toujours fréquenté dans sa maison, & pratiqué familiérement sa fille, à laquelle il fit de rigoureuses défenses de me voir, & se fâcha fort contre sa femme & sa fille aînée, de ce qu'elles avoient favorisé nos entrevues ; ce que j'appris par notre confidente, ensemble la résolution qu'elles avoient prise de me voir toujours, & par quels moyens. Le premier fut, que je prenois garde quand cet injuste pere venoit à la ville ; car aussi-tôt j'allois dans sa maison, où je demeurois jusques à son retour, que nous connoissions facilement à sa maniere de frapper à la porte, & aussi-tôt je me cachois derriere une piece de tapisserie ; & quand il entroit, un valet

ou une servante, ou quelquefois une de ses filles lui ôtoit son manteau, & je sortois facilement sans qu'il le pût ouïr; car, comme je vous ai déja dit, il étoit fort sourd, & en sortant la du Lis m'accompagnoit toujours jusques à la porte de la basse-cour. Ce moyen fut découvert, & nous eûmes recours au jardin de notre confidente, dans lequel je me rendois par un autre de nos voisins, ce qui dura assez: mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servîmes ensuite des églises, tantôt l'une, tantôt l'autre, ce qui fut encore connu; tellement que nous n'avions plus que le hasard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc; mais il fallut user de grande précaution. Un jour que j'y avois demeuré assez long-tems avec la du Lis, (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs, & avions pris de fortes résolutions de les surmonter) je la voulus accompagner jusques à la porte de la basse-cour, où étant, nous apperçûmes de loin son pere qui venoit de la ville, & tout droit à nous; de fuir il n'y avoit lieu, car

il nous avoit vus. Elle me dit alors de faire quelque invention pour nous excuser ; mais je lui répondis qu'elle avoit l'esprit plus présent & plus subtil que moi, & qu'elle y pensât. Cependant il arriva ; &, comme il commençoit à se fâcher, elle lui dit que j'avois appris qu'il avoit apporté des bagues & autres joailleries, car il employoit ses gages en orfévererie, pour y faire quelque profit, étant aussi avare qu'il étoit sourd, & que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques-unes, pour donner à une fille du Mans à laquelle je me mariois. Il le crut facilement ; nous montâmes, & il me montra ses bagues : j'en choisis deux, un petit diamant & une rose d'opale. Nous fûmes d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expédient me facilita la continuation de mes visites ; mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans il en parla à sa jeune fille, comme se doutant de quelque fourbe ; & elle me conseilla d'y faire un voyage, ce que je fis. Cette ville-là est une des plus agréables du royaume, & où il y a du plus beau

monde, & du mieux civilisé, & où les filles y sont les plus acortes & les plus spirituelles, comme vous savez fort bien; aussi je fis en peu de tems de grandes connoissances. J'étois logé au logis des Chênes verts, où étoit aussi logé un opérateur, qui débitoit ses drogues en public sur le théâtre, en attendant l'issue d'un projet qu'il avoit fait de dresser une troupe de comédiens. Il avoit déja avec lui des personnes de qualité, entr'autres, le fils d'un comte, que je ne nomme pas par discrétion, un jeune avocat du Mans qui avoit déja été en troupe, sans compter un sien frere, & un autre vieux comédien qui s'enfarinoit à la farce; & il attendoit une jeune fille de la ville de Laval, qui lui avoit promis de se dérober de la maison de son pere, & de le venir trouver. Je fis connoissance avec lui; & un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis succinctement le récit de mes malheurs: ensuite de quoi il me persuada de prendre parti dans sa troupe, & que ce seroit le moyen de me faire oublier mes disgraces. J'y consentis volontiers, & si la fille fût venue, j'aurois certainement

ſuivi ; mais les parens en furent avertis, ils prirent garde à elle, ce qui fut la cauſe que le deſſein ne réuſſit pas : ce qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lis ſans ſoupçon, qui fut de mener avec moi cet avocat dont je vous viens de parler, & un autre jeune homme de ma connoiſſance, auxquels je découvris mon deſſein, & qui furent ravis de me ſervir en cette occaſion. Ils parurent en cette ville, ſous le titre, l'un de frere, & l'autre de couſin germain d'une maîtreſſe imaginaire. Je les menai chez le ſieur du Freſne, que j'avois prié de me traiter de parent ; ce qu'il fit. Il ne manqua pas auſſi à leur dire mille biens de moi, les aſſurant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur parente, & enſuite nous donna à ſouper. L'on but à la ſanté de ma maîtreſſe, & la du Lis en fit raiſon. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou ſix jours en cette ville, ils s'en retournerent au Mans ; j'avois toujours libre accès chez le ſieur du Freſne, lequel me diſoit ſans ceſſe que je tardois trop à aller au Mans achever mon

mariage, ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte, & qu'il ne me chaſsât encore une fois honteuſement de ſa maiſon : ce qui me fit prendre la plus cruelle réſolution qu'un homme déſeſpéré puiſſe jamais avoir, qui fut de tuer la du Lis, de peur qu'un autre n'en fût poſſeſſeur. Je m'armai d'un poignard, & l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai inſenſiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc, où il y avoit des brouſſailles. Ce fut là où je lui découvris le cruel deſſein que le déſeſpoir de la poſſéder m'avoit fait concevoir, tirant à même tems le poignard de ma poche. Elle me regarda ſi tendrement, & me dit tant de douceurs, qu'elle acccompagna de proteſtations de conſtance & de belles promeſſes, qu'il lui fut facile de me déſarmer. Elle ſaiſit mon poignard, que je ne pus retenir, & le jetta au travers des brouſſailles, & me dit qu'elle s'en vouloit aller, & qu'elle ne ſe trouveroit plus ſeule avec moi. Elle me vouloit dire que je n'avois pas ſujet d'en uſer ainſi,

quand je l'interrompis, pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente, où je me rendrois, & que là nous prendrions les dernieres réſolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure dite. Je la ſaluai, & nous pleurâmes nos communes miſeres; &, après de longs diſcours, elle me conſeilla d'aller à Paris, me proteſtant qu'elle ne conſentiroit jamais à aucun mariage; & quand je demeurerois dix ans, qu'elle m'attendroit : je lui fis des promeſſes réciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle n'a fait. Comme je voulois prendre congé d'elle, ce qui ne fut pas ſans verſer beaucoup de larmes, elle fut d'avis que ſa mere & ſa ſœur fuſſent de la confidence; cette veuve les alla querir, & je demeurai ſeul avec la du Lis. Ce fut alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs, mieux que nous n'avions jamais fait; & elle en vint juſques à me dire que ſi je la voulois enlever, qu'elle y conſentiroit volontiers, & me ſuivroit par-tout; & que ſi l'on venoit après nous, & que l'on nous attrapât, elle feindroit d'être enceinte: mais mon amour étoit ſi pur, que je ne

voulus jamais mettre ſon honneur en compromis, laiſſant l'événement à la conduite du ſort. Sa mere & ſa ſœur arriverent, & nous leur déclarâmes nos réſolutions, ce qui fit redoubler les pleurs & les embraſſemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Devant que de partir, j'écrivis une lettre à la du Lis, des termes de laquelle je ne me ſaurois ſouvenir : mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre pour leur donner de la compaſſion. Auſſi notre confidente, qui porta la lettre, m'aſſura qu'après la lecture de cette lettre, la mere & les deux filles avoient été ſi affligées de douleur, que la du Lis n'avoit pas eu le courage de me faire réponſe. J'ai ſupprimé beaucoup d'aventures qui nous arriverent pendant le cours de nos amours (pour n'abuſer pas de votre patience :) comme les jalouſies que la du Lis conçut contre moi pour une demoiſelle ſa couſine germaine, qui l'étoit venue voir, & qui demeura trois mois dans la maiſon : la même choſe pour la fille de ce gentilhomme qui avoit amené ce galant

que je fis en aller ; non plus que plusieurs querelles que j'eus à démêler, & des combats en des rencontres de nuit, où je fus blessé par deux fois au bras & à la cuisse. Je finis donc ici la digression pour vous dire que je partis pour Paris, où j'arrivai heureusement, & où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y subsister comme je faisois en cette ville, tant à cause de la cherté des vivres, que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lis, pour laquelle j'avois fait de grandes dépenses, comme vous avez pu apprendre de ce que je vous ai dit ; je me mis en condition en qualité de secrétaire d'un secrétaire de la chambre du roi, lequel avoit épousé la veuve d'un autre secrétaire aussi du roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours, que cette dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire, à laquelle je ne fis point pour lors de réflexion ; mais elle continua si ouvertement, que quelques-uns des domestiques s'en apperçurent, comme vous allez voir. Un jour qu'elle m'avoit donné une commission pour faire dans la ville, elle me dit de prendre la

caroſſe, dans lequel je montai ſeul, & je dis au cocher de me mener par le marais du Temple, tandis que ſon mari alloit par la ville à cheval, ſuivi d'un ſeul laquais; car elle lui avoit perſuadé qu'il feroit mieux ſes affaires de la ſorte, que de traîner un caroſſe qui eſt toujours embarraſſant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que des portes cocheres, & par conſéquent l'on n'y voyoit guere de monde, le cocher arrêta le caroſſe & en deſcendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit: il s'approcha de la portiere, & me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda ſi je n'avois point pris garde au procédé de madame ſur mon ſujet; à quoi je lui répondis que non, & qu'eſt-ce qu'il vouloit dire. Il me répondit alors, que je ne connoiſſois pas ma fortune, & qu'il y avoit beaucoup de perſonnes à Paris qui euſſent bien voulu en avoir une ſemblable. Je ne raiſonnai guere avec lui; mais je lui commandai de remonter ſur ſon ſiége & me conduire à la rue S. Honoré. Je ne laiſſai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit; & quand je fus de retour à la maiſon, j'ob-

ſervai plus exactement les actions de cette dame, dont quelques-unes me confirmerent en la croyance de ce que m'avoit dit le cocher. Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des colleres que j'avois baillés à faire à ſes filles de ſervice, comme elles y travailloient, elle leur demanda pour qui étoient ces colleres; elles répondirent que c'étoit pour moi, & alors elle leur dit qu'elles les achevaſſent, mais que pour la dentelle elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit, j'entrai dans ſa chambre, & elle me dit qu'elle travailloit pour moi, dont je fus ſi confus, que je ne fis que des remerciemens de même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre, qui n'étoit pas éloignée de la ſienne, elle me fit appeller par un laquais; & quand j'en approchai, j'entendis qu'elle crioit furieuſement contre ſa demoiſelle ſuivante & contre ſa femme de chambre. Elle diſoit: ces chiennes, ces vilaines ne ſauroient rien faire adroit; ſortez de ma chambre. Comme elles en ſortoient, j'y entrai, & elle continua à déclamer contre elles, & me dit de fermer la porte & de

lui

lui aider à s'habiller, & auſſi-tôt elle me dit de prendre ſa chemiſe qui étoit ſur la toilette, & de la lui donner, & à même tems elle dépouilla celle qu'elle avoit, & s'expoſa à ma vue toute nue, dont j'eus une ſi grande honte, que je lui dis que je ferois encore plus mal que ſes filles, qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de ſon mari. Je ne doutai donc plus de ſon intention; mais comme j'étois jeune & timide, j'appréhendai quelque ſiniſtre accident; car, quoiqu'elle fût déja avancée en âge, elle avoit pourtant encore de beaux reſtes, ce qui me fit réſoudre à demander mon congé, ce que je fis un ſoir après que l'on eut ſervi le ſouper. Alors, ſans me rien répondre, ſon mari ſe retira à ſa chambre, & elle tourna ſa chaiſe du côté du feu, diſant au maître d'hôtel de remporter la viande. Je deſcendit pour ſouper avec lui: comme nous étions à table, une ſienne niece âgée d'environ douze ans deſcendit, & s'adreſſant à moi, me dit que madame ſa tante l'envoyoit pour ſavoir ſi j'avois bien le courage de ſouper, elle ne ſoupant point?

je ne me ſouviens pas bien de ce que je lui répondis ; mais je ſais bien que la dame ſe mit au lit, & qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain de grand matin elle me fit appeller pour donner ordre d'avoir des médecins : comme j'approchai de ſon lit, elle me donna la main, & me dit ouvertement que j'étois la cauſe de ſon mal, ce qui fit redoubler mon appréhenſion ; en ſorte que le même jour je me mis dans des troupes qu'on faiſoit à Paris pour le duc de Mantoue, & je partis ſans en rien dire à perſonne. Notre capitaine ne vint pas avec nous, laiſſant la conduite de ſa compagnie à ſon lieutenant, qui étoit un franc voleur auſſi-bien que les deux ſergens ; car ils brûloient preſque tous les logemens, & nous faiſoient ſouffrir ; auſſi ils furent pris par le prévôt de Troyes en Champagne, lequel les y fit pendre, excepté l'un des ſergens qui ſe trouva frere d'un des valets de chambre de monſeigneur le duc d'Orléans, lequel le ſauva. Nous demeurâmes ſans chef, & les ſoldats, d'un commun accord, firent élection de ma perſonne pour commander la compagnie

qui étoit composée de quatre-vingts soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité que si j'eusse été le capitaine en chef. Je passai en revue, & tirai la montre, que je distribuai, aussi-bien que les armes que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne. Enfin nous filâmes jusques à Embrun en Dauphiné, où notre capitaine nous vint trouver, dans l'appréhension qu'il n'y avoit pas un soldat à sa compagnie. Mais quand il apprit ce qui s'étoit passé, & que je lui en fis paroître soixante-huit (car j'en avois perdu douze dans la marche) il me caressa fort, & me donna son drapeau & sa table. L'armée qui étoit la plus belle qui fut jamais sortie de France, eut le mauvais succès que vous avez pu savoir, ce qui arriva par la mauvaise intelligence des généraux. Après son débris, je m'arrêtai à Grenoble pour laisser passer la fureur des paysans de Bourgogne & de Champagne, qui tuoient tous les fugitifs, & le massacre en fut si grand, que la peste se mit si furieusement dans ces deux provinces, qu'elle s'épandit par tout le royaume. Après que j'eus demeuré quelque tems à Grenoble,

où je fis de grandes connoissances, je résolus de me retirer dans cette ville, ma patrie. Mais en passant par des lieux écartés du grand chemin, pour la raison que j'ai dit, j'arrivai à un petit bourg appellé Saint-Patrice, où le fils puîné de la dame du lieu, qui étoit veuve, faisoit une compagnie de fantassins, pour le siege de Montauban. Je me mis avec lui, & il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'étoit pas rebutant : après m'avoir demandé d'où j'étois, & que je lui eus dit franchement la vérité, il me pria de prendre le soin de conduire un sien frere, jeune garçon, chevalier de Malthe, auquel il avoit donné son enseigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves en Provence, qui étoit le lieu d'assemblée du régiment ; mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours, que le maître-d'hôtel de ce capitaine le vola & s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi, mais en vain : ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ses coffres, que je ne gardai guere, car il fut député du corps du régiment pour aller trouver le grand cardinal de Riche-

lieu, lequel conduiſoit l'armée pour le ſiége de Montauban, & autres villes rebelles de Guyenne & Languedoc. Il me mena avec lui, & nous trouvâmes ſon éminence dans la ville d'Albi : nous la ſuivîmes juſqu'à cette ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme ; car elle ſe rendit, comme vous avez pu ſavoir. Nous eûmes pendant ce voyage un grand nombre d'aventures que je ne vous dis point, pour ne vous être point ennuyeux, ce que j'ai peut-être déja trop été. Alors l'Etoile lui dit, que ce ſeroit les priver d'un agréable divertiſſement, s'il ne continuoit juſques à la fin. Je pourſuivis donc ainſi : je fis de grandes connoiſſances dans la maiſon de cet illuſtre cardinal, & principalement avec les pages, dont il y en avoit dix-huit de Normandie, & qui me faiſoient de grandes careſſes, auſſi-bien que les autres domeſtiques de ſa maiſon. Quand la ville fut rendue, notre régiment fut licencié, & nous nous en revînmes à Saint-Patrice. La dame du lieu avoit un procès contre ſon fils aîné, & ſe préparoit pour aller le pourſuivre à Gre-

noble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de répugnance, car je voulois me retirer, comme je vous ai dit ; mais je me laissai gagner, dont je ne me repentis pas ; car quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je sollicitai fortement le procès, le roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, y passa pour aller en Italie, & j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands seigneurs de ce pays, & entr'autres le gouverneur de cette ville, lequel connoissoit fort monsieur de Saint-Patrice, auquel il me recommanda ; & après m'avoir offert de l'argent, lui dit qui j'étois, ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avoit pas fait, bien que je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville, qui étoient au régiment des gardes, trois desquels étoient gentilshommes, & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir ; je les traitai du mieux qu'il me fut possible, & à la maison & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeûner d'un logis du fauxbourg de Saint-Laurent, qui est au-delà du pont, nous

nous arrêtâmes dessus pour voir passer des bateaux ; alors un d'eux me dit qu'il s'étonnoit fort que je ne leur demandasse point de nouvelles de la du Lis ; je leur dis que je n'avois osé, de peur de trop apprendre ; ils me repartirent que j'avois bien fait, & que je devois l'oublier, puisqu'elle ne m'avoit pas tenu parole : je pensai mourir à cette nouvelle, mais enfin il fallut tout savoir ; ils m'apprirent donc qu'aussi-tôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie, qu'on l'avoit mariée à un jeune homme qu'ils me nommerent, & qui étoit celui de tous ceux qui y pouvoient prétendre, pour qui j'avois le plus d'aversion. Alors j'éclatai, & dis contre elle tout ce que la colere me suggéra. Je l'appellai tygresse, félonne, perfide, traîtresse ; qu'elle n'eût pas osé se marier me sachant si près, étant bien assurée que je la serois allé poignarder avec son mari jusques dans son lit. Après, je sortis de ma poche une bourse d'argent & de soie bleue à petit point, qu'elle m'avoit donnée, dans laquelle je conservois le bracelet & le ruban que je lui avois gagné : je mis

une pierre dedans & la jetai avec violence dans la riviere, en disant : Ainsi se puisse effacer de ma mémoire, celle à qui ont appartenu ces choses, de même qu'elles s'enfuiront au gré des ondes. Ces messieurs furent étonnés de mon procédé, & me protesterent qu'ils étoient bien marris de me l'avoir dit, mais qu'ils croyoient que je l'eusse su d'ailleurs. Ils ajouterent, pour me consoler, qu'elle avoit été forcée à se marier, & qu'elle avoit bien fait paroître l'aversion qu'elle avoit pour son mari ; car elle n'avoit fait que languir depuis son mariage, & étoit morte quelque tems après. Ce discours redoubla mon déplaisir, & il me donna à même tems quelque espece de consolation. Je pris congé de ces messieurs, & me retirai à la maison, mais si changé, que mademoiselle de Saint-Patrice, fille de cette bonne dame, s'en apperçut. Elle me demanda ce que j'avois, à quoi je ne répondis rien ; mais elle me pressa si fort, que je lui dis succinctement mes aventures, & la nouvelle que je venois d'apprendre : elle fut touchée de ma douleur, comme je le con-

nus par les larmes qu'elle verſa. Elle le fit ſavoir à ſa mere & à ſes freres, qui me témoignerent de participer à mes déplaiſirs ; mais qu'il falloit ſe conſoler, & prendre patience. Le procès de la mere & du fils termina par un accord, & nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penſer à une retraite. La maiſon où j'étois étoit aſſez puiſſante pour me faire trouver de bons partis, & l'on m'en propoſa pluſieurs, mais je ne pus jamais me réſoudre au mariage : je repris le premier deſſein que j'avois eu autrefois de me rendre capucin, & j'en demandai l'habit ; mais il y ſurvint tant d'obſtacles, dont la déduction ne vous ſeroit qu'ennuyeuſe, que je ceſſai cette pourſuite. En ce tems-là le roi commanda l'arriere-ban de la nobleſſe du Dauphiné, pour aller à Caſal. Monſieur de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuſer. Nous partîmes, & nous y arrivâmes ; vous ſavez ce qu'il en réuſſit. Le ſiége fut levé, la ville rendue, & la paix faite par l'entremiſe de Mazarin. Ce fut le premier degré

par où il monta au cardinalat, & à cette prodigieuse fortune qu'il a eue ensuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Patrice, où je persistai toujours à me rendre religieux ; mais la divine providence en disposoit autrement. Un jour, monsieur de Saint-Patrice me dit, voyant ma résolution, qu'il me conseilloit de me faire prêtre séculier ; mais j'appréhendai de n'avoir pas assez de capacité, & il me repartit, qu'il y en avoit de moindre : je m'y résolus, & je pris les ordres sur un patrimoine que madame sa mere me donna, de cent livres de rente, qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma premiere messe dans l'église de la paroisse ; & ladite dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant ; car elle traita splendidement une trentaine de prêtres qui s'y trouverent, & plusieurs gentilshommes du voisinage. J'étois dans une maison trop puissante pour manquer de bénéfices : aussi six mois après j'eus un prieuré assez considérable, avec deux autres petits bénéfices. Quelques années après j'eus un gros

prieuré & une fort bonne cure, car j'avois pris grande peine à étudier, & je m'étois rendu juſqu'au point de monter en chaire avec ſuccès, & devant les beaux auditoires, & en préſence même de prélats. Je ménageai mes revenus, & amaſſai une notable ſomme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette ville où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connoiſſance d'une ſi charmante compagnie, & d'avoir été aſſez heureux de lui rendre quelque petit ſervice. L'Etoile prit la parole, diſant : mais le plus grand que vous ſauriez jamais nous avoir rendu. Elle vouloit continuer, quand Ragotin ſe leva pour dire qu'il vouloit faire une comédie de cette hiſtoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la décoration du théâtre, un beau parc avec ſon grand bois, & une riviere pour le ſujet des amans, des combats, & une premiere meſſe. Tout le monde ſe mit à rire, & Roquebrune, qui le contrarioit toujours, lui dit : Vous n'y entendez rien, vous ne ſauriez mettre cette piece dans les regles, d'autant qu'il faudroit changer la ſcene, & demeurer

trois ou quatre ans deſſus. Alors le prieur leur dit : Meſſieurs, ne diſputez point pour ce ſujet, j'y ai donné ordre il y a long-tems. Vous ſavez que monſieur du Hardi n'a jamais obſervé cette rigide regle des vingt quatre, non plus que quelqu'un de nos poëtes modernes, comme l'auteur de Saint-Euſtache, &c. Et monſieur Corneille ne s'y ſeroit pas attaché, ſans la cenſure que monſieur Scudery voulut faire du Cid ; auſſi tous les honnêtes gens appellent ces manquemens de belles fautes. J'en ai donc compoſé une comédie que j'ai intitulée, *la Fidélité conſervée, après l'Eſpérance perdue ;* & depuis j'ai pris pour deviſe un arbre dépouillé de ſa parure verte, & où il ne reſte que quelques feuilles mortes (qui eſt la raiſon pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue) avec un petit chien barbet au pied, & ces paroles pour ame de la deviſe : *Privé d'eſpoir, je ſuis fidele.* Cette piece roule les théâtres il y a fort long-tems. Le titre en eſt auſſi à propos que vos couleurs & votre deviſe, dit l'Etoile ; car votre maîtreſſe vous a trompé, & vous lui avez toujours gardé la

la fidélité, n'en ayant point voulu épouſer d'autre. La converſation finit par l'arrivée de monſieur de Verville & de monſieur de la Garouffiere. Et je finis auſſi ce chapitre qui, ſans doute, a été bien ennuyeux, tant pour ſa longueur que pour ſon ſujet.

CHAPITRE XIV.

Retour de Verville accompagné de M. de la Garouffiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes, & autres aventures de Ragotin.

TOUS ceux de la troupe furent étonnés de voir monſieur de la Garouffiere : pour Verville, il étoit attendu avec impatience, principalement de ceux & celles qui ſe devoient marier. Ils lui demanderent quelles bonnes affaires il avoit en cette ville ? Et il leur répondit qu'il n'en avoit aucunes ; mais que monſieur de Verville lui ayant communiqué quelque choſe d'importance,

il avoit été ravi de trouver une occaſion ſi favorable pour les revoir encore une fois, & leur offrit la continuation de ſes ſervices. Verville lui fit ſigne qu'il n'en falloit parler qu'en ſecret, & pour lui en rompre les diſcours, il lui préſenta le prieur de Saint-Louis, avec lequel il avoit fait grande amitié, lui diſant que c'étoit un fort galant homme. Alors l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une hiſtoire auſſi agréable que l'on en pût ouïr. Ces deux meſſieurs témoignerent avoir du regret de n'être venus plus tôt pour avoir eu la ſatisfaction de l'entendre. Alors Verville paſſa dans une autre chambre, où le Deſtin le ſuivit; & après y avoir demeuré quelques momens, ils appellerent l'Etoile & Angélique, & enſuite Léandre & la Caverne, que monſieur de la Garouffiere ſuivit. Quand ils furent aſſemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes, il avoit communiqué au ſieur de la Garouffiere le deſſein qu'ils avoient fait de ſe marier, & qu'il devoit repaſſer par Alençon, pour être de la noce, & qu'il avoit témoigné vouloir être de la partie. Il en fut très-

humblement remercié, & on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avoit d'avoir voulu prendre cette peine. Mais à propos, dit monsieur de Verville, il faudroit faire monter cet honnête homme qui est en bas, ce que l'on fit. Quand il fut entré, la Caverne le regarda fixément; & la force du sang fit un si merveilleux effet en elle, qu'elle s'attendrit, & pleura sans en savoir la cause. On lui demanda si elle connoissoit cet homme-là? & elle répondit qu'elle ne croyoit pas l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention, ce qu'elle fit; & pour lors elle trouva sur son visage tant de traits du sien, qu'elle s'écria: Seroit-ce point mon frere? Alors il s'approcha d'elle & l'embrassa, l'assurant que c'etoit lui-même que le malheur avoit éloigné si long-tems de sa présence. Il salua sa niece & tous ceux de la compagnie, & assista à la conférence secrete, où il fut conclu que l'on célébreroit les deux mariages; savoir, du Destin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.

Toute la difficulté consistoit à savoir quel prêtre les épouseroit; alors le prieur

de Saint-Louis (que l'on avoit auſſi appellé à la conférence) leur dit qu'il ſe chargeoit de cela, & qu'il en parleroit aux curés des deux paroiſſes de la ville, & à celui du fauxbourg de Montfort; que s'ils en faiſoient quelque difficulté, il retourneroit à Sées, & qu'il en obtiendroit la permiſſion du ſeigneur évêque; que s'il ne vouloit pas lui accorder, il iroit trouver monſeigneur l'évêque du Mans, de qui il avoit l'honneur d'être connu, d'autant que ſa petite égliſe étoit de ſa juriſdiction, & qu'il ne croyoit pas d'en être refuſé. Il fut donc prié de prendre ce ſoin là. Cependant l'on fit ſecrétement venir un notaire, & l'on paſſa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauſes; car cette particularité n'eſt pas venue à ma connoiſſance, ouï bien qu'ils ſe marierent. Meſſieurs de Verville, de la Garouffiere & de Saint-Louis furent les témoins. Ce dernier alla parler aux curés; mais aucun d'eux ne voulut les épouſer, alléguant beaucoup de raiſons que le prieur ne put ſurmonter, parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable; ce qui le fit réſoudre d'aller

à Sées. Il prit le cheval de Léandre, & un de ſes laquais, & alla trouver le ſeigneur évêque, lequel répugna un peu à lui accorder ſa requête ; mais le prieur lui remontra que ces gens là n'étoient véritablement de nulle paroiſſe : car ils étoient aujourd'hui dans un lieu, & demain dans un autre ; que pourtant l'on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabonds & gens ſans aveu (ce qui étoit la plus forte raiſon ſur laquelle les curés avoient fondé leur refus) car ils avoient bonne permiſſion du roi, & avoient leur ménage, & par conſéquent étoient cenſés ſujets des évêques dans le dioceſe deſquels ils ſe trouvoient lors de leur réſidence en quelque ville ; que ceux pour qui il demandoit la diſpenſe étoient dans celle d'Alençon, où il avoit juriſdiction, tant ſur eux, que ſur les autres habitans ; & que partant il les pouvoit diſpenſer, comme il l'en ſupplioit très-humblement, parce que d'ailleurs ils étoient fort honnêtes gens. L'évêque donna les mains & pouvoir au prieur de les épouſer en quelle égliſe qu'il voudroit : il vouloit appeller ſon ſecrétaire pour faire

la diſpenſe en forme ; mais le prieur lui dit qu'un mot de ſa main ſuffiſoit ; ce que le bon ſeigneur fit auſſi agréablement, qu'il lui donna à ſouper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon, où il trouva les fiancés qui préparoient tout ce qui étoit néceſſaire pour les noces. Les autres comédiens (qui n'avoient point été du ſecret) ne ſavoient que penſer de tant d'appareil, & Ragotin en étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la choſe ainſi ſecrette, n'étoit que ce que vous avez appris du Deſtin ; car pour Léandre & Angélique, cela étoit connu de tous, & auſſi la crainte de ne réuſſir pas à la diſpenſe : mais quand ils en furent aſſurés, l'on rendit la choſe publique, & l'on récita les contrats de mariage devant tous, & l'on prit jour pour épouſer. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, auquel la Rancune dit tout bas : « Ne vous l'avois-je pas » bien dit ? je m'en étois toujours défié. » Le pauvre petit homme entra en la plus profonde mélancolie que l'on puiſſe imaginer, laquelle le précipita dans un furieux déſeſpoir, comme vous apprendrez au der-

nier chapitre de ce roman. Il devint si troublé, que passant devant la grande église de Notre-Dame, un jour de fête que l'on carillonnoit, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire, qui croyent que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, & il se persuada facilement qu'elles disoient : *Ragotin, ce matin, a tant bu de pots de vin, qu'il branle, qu'il branle.* Il entra en une si furieuse colere contre le campanier, qu'il cria tout haut : Tu as menti, je n'ai pas bu aujourd'hui extraordinairement. Je ne me serois pas fâché si tu leur faisois dire : *le mutin de Destin a ravi à Ragotin, l'Etoile, l'Etoile ;* car j'aurois eu la consolation de voir les choses inanimées témoigner avoir du ressentiment de ma douleur ; mais de m'appeller ivrogne ? ah ! tu la payeras : & aussi-tôt il enfonça son chapeau, & entra dans l'église par une des portes où il y a un degré en avis, par lequel il monta à l'orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au clocher, il la suivit jusques au plus haut, où il trouva une porte fort basse, par laquelle il entra, & suivit sous le toit des

chapelles, ſous lequel il faut que ceux qui y paſſent ſe baiſſent ; mais lui y trouve un plancher fort élévé. Il chemina juſques au bout, où il trouva une porte qui va au clocher, où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches ſont pendues, il trouva le campanier qui carillonnoit toujours, & qui ne regardoit point derriere lui. Alors il ſe mit à lui crier des injures, l'appellant inſolent, impertinent, ſot, brutal, marouſle, &c. mais le bruit des cloches l'empêchoit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le mépriſoit, ce qui le fit impatienter, & s'approcher de lui, & à même tems lui bailler un grand coup de poing ſur le dos. Le campanier ſe ſentant frappé, ſe tourna, & voyant Ragotin, lui dit : Eh ! petit eſcargot, que diable t'a mené ici pour me frapper ? Ragotin ſe met en devoir de lui en dire le ſujet, & de lui faire ſes plaintes : mais le campanier, qui n'entendoit point de raillerie, ſans le vouloir écouter, le prit par un bras, & à même tems lui bailla un coup de pied au cul, qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois, juſques ſur le plancher,

d'où l'on ſonne les cloches à branle. Il tomba ſi rudement, la tête la premiere, qu'il donna du viſage contre une des boîtes par où l'on paſſe les cordes, & ſe mit tout en ſang. Il peſta comme un petit démon, & deſcendit promptement; il paſſa au travers de l'égliſe, d'où il alla trouver le lieutenant-criminel, pour ſe plaindre à lui de l'excès que le campanier avoit commis en ſa perſonne. Ce magiſtrat, le voyant ainſi ſanglant, crut facilement ce qu'il diſoit: mais après en avoir appris le ſujet, il ne put s'empêcher de rire, & connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré. Pourtant, pour le contenter, il lui dit qu'il feroit juſtice, & envoya un laquais dire au campanier qu'il le vînt trouver: quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faiſoit injurier cet honnête homme par ſes cloches? à quoi il lui répondit qu'il ne le connoiſſoit point, & qu'il carillonnoit à ſon ordinaire: *Orléans*, *Baugency*, *Notre-Dame de Clery*, *Vendôme*, *Vendôme*: mais qu'ayant été frappé de lui, & injurié, il l'avoit pouſſé, & qu'ayant rencontré le haut de l'eſcalier,

il en étoit tombé. Le lieutenant-crimine
lui dit : Une autre fois, soyez plus avisé
& à Ragotin, soyez plus sage, & ne
croyez pas votre imagination touchant le
son des cloches. Ragotin s'en retourna à
la maison, où il ne se vanta pas de son
accident ; mais les comédiens voyant son
visage écorché en trois ou quatre endroits,
lui en demanderent la raison, ce qu'il ne
voulut pas dire, mais ils l'apprirent par la
voix commune ; car cette disgrace avoit
éclaté, & dont ils rirent bien fort, aussi-
bien que messieurs de Verville & de la
Garouffiere. Le jour des épousailles des
comédiennes étant venu, le prieur de
Saint-Louis leur dit qu'il avoit fait le choix
de son église pour les épouser. Ils y allerent
à petit bruit, & il bénit les mariages,
après avoir fait une très-belle exhortation
aux mariés, lesquels se retirerent à leur
logis, où ils dînerent ; après quoi l'on
demanda à quoi l'on passeroit le tems jus-
qu'au souper. La comédie, les ballets &
les bals leur étoient si ordinaires, que l'on
trouva bon de faire le récit de quelque his-
toire. Verville dit qu'il n'en savoit point.

Si Ragotin n'eût pas été dans ſa noire mélancolie, il ſe fût ſans doute offert à en débiter quelqu'une; mais il étoit muet. L'on dit à la Rancune de raconter celle du poëte Roquebrune, puiſqu'il l'avoit promis quand l'occaſion s'en préſenteroit, & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illuſtre que quand il la vouloit commencer: mais il répondit qu'il avoit quelque choſe dans l'eſprit qui le troubloit, & que quand il l'auroit aſſez libre, qu'il ne vouloit pas rendre ce mauvais office au poëte, de faire ſon éloge, dans lequel il faudroit comprendre ſa maiſon, & qu'il étoit trop de ſes amis pour débiter une juſte ſatyre. Roquebrune penſa troubler la fête; mais le reſpect qu'il eut pour les étrangers qui étoient dans la compagnie, calma tout cet orage; enſuite de quoi monſieur de la Garouſſiere dit qu'il ſavoit beaucoup d'aventures, dont il avoit été témoin oculaire: on le pria d'en faire le récit, ce qu'il fit, comme vous verrez au chapitre ſuivant.

CHAPITRE XV.

Hiſtoire des deux Jalouſes.

LES diviſions qui mirent la maîtreſſe ville du monde au rang des plus malheureuſes, furent une ſemence qui s'épandit par tout l'univers, & en un tems où les hommes ne doivent avoir qu'une ame, comme au berceau de l'égliſe, puiſqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce ſacré corps; mais elles ne laiſſerent pas d'éclore celles des Guelphes & des Gibelins, & quelques années après celles des Capelets & des Monteſches. Ces diviſions, qui ne devoient point ſortir de l'Italie, où elles avoient eu leur origine, ne laiſſerent pas de ſe dilater par tout le monde, & notre France n'en a pas été exempte: & il me ſemble même que c'eſt dans ſon ſein où la pomme de diſcorde a plus fait éclater ſes funeſtes effets; ce qu'elle fait encore à préſent, car il n'y a ville, bourg, ni village où il n'y ait di-

ver-

vers partis, d'où il arrive tous les jours de ſiniſtres accidens. Mon pere qui étoit conſeiller au parlement de Rennes, & qui m'avoit deſtiné pour être, comme je ſuis, ſon ſucceſſeur, me mit au college pour m'en rendre capable : mais comme j'étois dans ma patrie, il s'apperçut que je ne profitois pas, ce qui le fit réſoudre à m'envoyer à la Fleche, où eſt, comme vous ſavez, le plus fameux college que les jéſuites aient dans ce royaume de France : ce fut dans cette petite ville-là où arriva ce que je vous vais apprendre, & au même tems que j'y faiſois mes études.

Il y avoit deux gentilshommes, qui étoient les plus qualifiés de la ville, déja avancés en âge, ſans être pourtant mariés, comme il arrive ſouvent aux perſonnes de condition, ce que l'on dit en proverbe ; entre qui nous veut, & que nous ne voulons pas, nous demeurons ſans nous marier : à la fin, tous deux ſe marierent. L'un qu'on appelloit monſieur de Fonsblanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle étoit de fort petite nobleſſe, mais fort riche. L'autre, qu'on appelloit monſieur du Lac,

épouſa une demoiſelle de la ville de Chartres, qui n'étoit pas riche, mais qui étoit très-belle, & d'une ſi illuſtre maiſon, qu'elle appartenoit à des ducs & pairs, & à des maréchaux de France. Ces deux gentilshommes, qui pouvoient partager la ville, furent toujours de fort bonne intelligence; mais elle ne dura guere après leurs mariages; car leurs deux femmes commencerent à ſe regarder d'un œil jaloux; l'une ſe tenant fiere de ſon extraction, & l'autre de ſes grands biens. Madame de Fonsblanche n'étoit pas belle de viſage, mais elle avoit grand'mine, bonne grace, & étoit fort propre; elle avoit beaucoup d'eſprit, & étoit fort obligeante. Madame du Lac étoit très-belle, comme j'ai dit, mais ſans grace; elle avoit de l'eſprit infiniment, mais ſi mal tourné, que c'étoit une artificieuſe & dangereuſe perſonne. Ces deux dames étoient de l'humeur de la plupart des femmes de ce tems, qui ne croiroient pas être du grand monde, ſi elles n'avoient chacune une douzaine de galans; auſſi elles faiſoient tous leurs efforts, & employoient tous leurs

ſoins pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réuſſiſſoit beaucoup mieux que la Fonsblanche ; car elle tenoit ſous ſon empire toute la jeuneſſe de la ville & du voiſinage, s'entend des perſonnes très-qualifiées, car elle n'en ſouffroit point d'autres : mais cette affectation cauſa de murmures ſourds, qui éclaterent enfin ouvertement en médiſance, ſans que pour cela elle diſcontinuât de ſa maniere d'agir ; au contraire, il ſemble que ce lui fut un ſujet pour prendre plus de ſoins à faire des nouveaux galans. La Fonsblanche n'étoit pas du tout ſi ſoigneuſe d'en avertir, & elle en avoit pourtant quelques-uns, qu'elle retenoit avec adreſſe, entre leſquels étoit un jeune gentilhomme très-bien fait, dont l'eſprit correſpondoit au ſien, & qui étoit un des braves du tems. Celui-là en étoit le plus favori : auſſi ſon aſſiduité cauſa des ſoupçons, & la médiſance éclata hautement. Ce fut-là la ſource de la rupture entre ces deux dames ; car auparavant elles ſe viſitoient civilement : mais, comme j'ai dit, toujours avec une jalouſe envie. La du Lac commença à médire ou-

vertement de la Fonsblanche, fit épier ſes actions, & fit mille pieces artificieuſes pour la perdre de réputation ; notamment ſur le ſujet de ce gentilhomme, que l'on appelloit monſieur du Val-Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fonsblanche, qui ne demeura pas muette ; car elle diſoit par raillerie, que ſi elle avoit des galans, ce n'étoit pas à douzaine comme la du Lac, qui faiſoit toujours de nouvelles impoſtures. L'autre, en ſe défendant, lui bailloit le change, ſi bien qu'elles vivoient comme deux démons : quelques perſonnes charitables eſſayerent à les mettre d'accord, mais ce fut inutilement ; car elles ne les purent jamais obliger à ſe voir. La du Lac, qui ne penſoit à autre choſe qu'à cauſer du déplaiſir à la Fonsblanche, crut que le plus ſenſible qu'elle pourroit lui faire reſſentir, ce ſeroit de lui ôter le plus favori de ſes galans, ce du Val-Rocher. Elle fit dire à monſieur de Fonsblanche, par des gens qui lui étoient affidés, que quand il étoit hors de ſa maiſon, (ce qui arrivoit ſouvent, car il étoit continuellement à la chaſſe, ou en viſite chez des

gentilshommes voiſins de la ville) que du Val-Rocher couchoit avec ſa femme, & que des gens dignes de foi l'avoient vu ſortir de ſon lit, où elle étoit. Monſieur de Fonsblanche, qui n'en avoit jamais eu aucun ſoupçon, fit quelque réflexion à ce diſcours, & enſuite fit connnoître à ſa femme qu'elle l'obligeroit, ſi elle faiſoit ceſſer les viſites de du Val-Rocher. Elle répliqua tant de choſes, & le paya de ſi fortes raiſons, qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laiſſant dans la liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle deſiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle & accorte, qui ſont deux fortes machines pour gagner la forteresſe d'un cœur le mieux muni ; auſſi encore qu'il eût de grands attachemens à la Fonsblanche, la du Lac rompit tous ces liens, & lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui cauſa une ſenſible douleur à la Fonsblanche (ſur-tout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort inſolens) laquelle augmenta par la mort de ſon mari, qui arriva quelques

mois après ; elle en porta le deuil fort austerement : mais la jalousie la surmonta, & fut la plus forte : il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré son mari, qu'elle pratiqua une entrevue secrete avec du Val-Rocher. Je n'ai pas su quel fut leur entretien, mais l'événement le fit assez connoître, car une douzaine de jours après, leur mariage fut publié, quoiqu'ils l'eussent contracté fort secrétement ; & ainsi dans moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut en l'espace de ce tems-là, & l'autre vivant. Voilà ce me semble le plus violent effet de jalousie qu'on puisse imaginer ; car elle oublia la bienséance du veuvage, & ne se soucia pas de tous les insolens discours que du Val-Rocher avoit fait d'elle à la persuasion de la du Lac ; ce qui justifie assez ce que l'on dit, qu'une femme hasarde tout quand il s'agit de se venger : mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac pensa enrager quand elle apprit cette nouvelle ; mais elle dissimula son ressentiment tant qu'elle put, & qu'elle fut pourtant sur le point de faire éclater,

ayant fait deſſein de le faire aſſaſſiner en un voyage qu'il devoit faire en Bretagne, dont il fut averti par des perſonnes à qui elle s'en étoit découverte, ce qui l'obligea à ſe bien précautionner : d'ailleurs elle conſidéra que ce ſeroit mettre ſes plus chers amis en grand haſard, ce qui la fit penſer à un moyen le plus étrange que la jalouſie puiſſe ſuſciter, qui fut de brouiller ſon mari avec du Val-Rocher, par ſes pernicieux artifices : auſſi ils ſe querellerent furieuſement pluſieurs fois, & en furent juſqu'au point de ſe battre en duel, à quoi la du Lac pouſſa ſon mari, (qui n'étoit pas des plus adroits du monde), jugeant bien qu'il ne dureroit guere à du Val-Rocher, lequel, comme j'ai dit, étoit un des braves du tems, ſe figurant qu'après la mort de ſon mari, elle le pourroit encore ôter à la Fonsblanche, de laquelle elle ſe pourroit facilement défaire, ou par poiſon, ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner : mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projetté; car du Val-Rocher, ſe fiant à ſon adreſſe, mépriſa du Lac, (qui au commencement ſe

tenoit sur la défensive), ne croyant pas qu'il osât lui porter, & ainsi il se négligeoit, en sorte que du Lac, le voyant un peu hors de garde, lui porta si justement, qu'il lui mit son épée au travers du corps, & le laissa sans vie, & s'en alla à sa maison, où il trouva sa femme, à laquelle il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée, & marrie tout ensemble de cet événement si inopiné. Il s'enfuit secrétement, & s'en alla dans la maison d'un des parens de sa femme, lesquels, comme j'ai dit, étoient des grands & puissans seigneurs, qui travaillerent à obtenir sa grace du roi. La Fonsblanche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de son mari, & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuser à verser d'inutiles larmes; mais qu'il falloit le faire enterrer secrétement pour éviter que la justice n'y mît pas la main : ce qui fut fait, & ainsi elle fut veuve en moins de six semaines. Cependant du Lac eut sa grace, qui fut entérinée au parlement de Paris, nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort, qui vouloit faire passer l'action pour un assassinat; ce qui la fit ré-

soudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard ; & passant une fois pardevant du Lac, qui se promenoit à la place avec quelques-uns de ses amis, elle l'attaqua si furieusement & si inopinément, qu'elle lui ôta le moyen de se mettre en défense, & lui donna à même tems deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit poursuivre & mettre en prison : on lui fit son procès, & la plupart des juges opinerent à la mort, à quoi elle fut condamnée ; mais l'exécution en fut retardée, car elle déclara qu'elle étoit grosse ; & ce qui est à remarquer, c'est qu'elle ne savoit duquel de ses deux maris. Elle demeura donc prisonniere : mais comme c'étoit une personne fort délicate, l'air renfermé & puant de la conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y souffre, lui causerent une maladie & sa délivrance avant le terme, & ensuite sa mort ; néanmoins le fruit eut baptême, & après avoir vécu quelques heures, il mourut aussi. La du Lac fut touchée de Dieu ;

elle rentra en soi-même, fit résolution sur tant de sinistres accidens dont elle étoit cause; mit ordre aux affaires de sa maison, & entra dans un monastere de religieuses réformées de l'ordre de Saint Benoît, au lieu d'Almenesche, au diocese de Séez. Elle voulut s'éloigner de sa patrie pour vivre avec plus de quiétude, & faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avoit causés. Elle est encore dans ce monastere, où elle vit dans une grande austérité, si elle n'est morte depuis quelques mois. Les comédiens & comédiennes écoutoient encore, quoique monsieur de la Garouffiere ne dît plus mot, quand Roquebrune s'avança pour dire à son ordinaire, que c'étoit-là un beau sujet pour un poëme grave, & qu'il en vouloit composer une excellente tragédie, qu'il mettroit facilement dans les regles d'un poëme dramatique. L'on ne répondit pas à sa proposition: mais tous admirerent le caprice des femmes, quand elles sont frappées de jalousie, & comme elles se portent aux dernieres extrémités. Ensuite de quoi l'on disputa si c'étoit une passion: mais les savans

conclurent que c'étoit la deſtruction de la plus belle de toutes les paſſions, qui eſt l'amour. Il y avoit encore beaucoup de tems juſqu'au ſouper, & tous trouverent bon d'aller faire une promenade dans le parc, où étant, ils s'aſſirent ſur l'herbe. Lors le Deſtin dit qu'il n'y avoit rien de plus agréable que le récit des hiſtoires. Léandre (qui n'avoit point entré dans la belle converſation depuis qu'il étoit dans la troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole diſant, que puiſque l'on avoit fini par le caprice des femmes, ſi la compagnie agréoit qu'il fît le récit de ceux d'une fille, qui ne demeuroit pas loin d'une de ſes maiſons. Il en fut prié de tous; & après avoir touſſé cinq ou ſix fois, il débita comme vous allez voir.

CHAPITRE XVI.

Hiſtoire de la capricieuſe Amante.

IL y avoit dans une petite ville de Bretagne, qu'on appelle Vitray, un vieux gentilhomme, lequel avoit long-tems demeuré marié avec une très-vertueuſe demoiſelle, ſans avoir des enfans. Entre pluſieurs domeſtiques qui le ſervoient, étoient un maître d'hôtel & une gouvernante, par les mains deſquels paſſoit tout le revenu de la maiſon. Ces deux perſonnages, qui faiſoient comme font la plupart des valets & ſervantes (c'eſt-à-dire l'amour) ſe promirent mariage, & tirerent ſi bien chacun de ſon côté, que le bon vieux gentilhomme & ſa femme moururent fort incommodés, & les deux domeſtiques vécurent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une ſi mauvaiſe affaire à ce maître-d'hôtel, qu'il fut obligé de s'enfuir, & pour être en aſſurance, d'entrer dans une compagnie de cavalerie,

&

& de laiſſer ſa femme ſeule & ſans enfans, laquelle ayant attendu environ deux ans, ſans avoir aucunes de ſes nouvelles, elle fit courir le bruit de ſa mort, & en porta le deuil. Quand il fut un peu paſſé, elle fut recherchée en mariage de pluſieurs perſonnes, entre leſquelles ſe préſenta un riche marchand, lequel l'épouſa; & au bout de l'année elle accoucha d'une fille, laquelle pouvoit avoir quatre ans, quand le premier mari de ſa mere arriva à la maiſon. De vous dire quels furent les plus étonnés des deux maris, ou de la femme, c'eſt ce que l'on ne peut ſavoir: mais comme la mauvaiſe affaire du premier ſubſiſtoit toujours, ce qui l'obligeoit à ſe tenir caché, & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il ſe contenta de quelque ſomme d'argent qu'on lui donna, & céda librement ſa femme au ſecond mari, ſans lui donner aucun trouble. Il eſt vrai qu'il venoit de tems en tems, & toujours fort ſecrétement, querir de quoi ſubſiſter, ce qu'on ne lui refuſoit point. Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite) ſe faiſoit grande, & avoit plus de bonne

grace que de beauté, & de l'eſprit aſſez pour une perſonne de ſa condition. Mais comme vous ſavez que le bien eſt depuis long-tems ce que l'on conſidere le plus en fait de mariage, elle ne manquoit pas de galans, entre leſquels étoit le fils d'un riche marchand, qui ne vivoit pas comme tel, mais en demi-gentilhomme; car il fréquentoit les plus honorables compagnies, où il ne manquoit pas de trouver ſa Marguerite, qui y étoit reçue à cauſe de ſa richeſſe. Ce jeune homme (que l'on appelloit le ſieur de Saint-Germain) avoit bonne mine, & tant de cœur, qu'il étoit ſouvent employé en des duels, qui en ce tems-là étoient fort fréquens. Il danſoit de fort bonne grace, & jouoit dans les grandes compagnies, & étoit toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ſes ſervices, & à lui témoigner ſa paſſion, & le deſir qu'il avoit de la rechercher en mariage, à quoi elle ne répugna point, & même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de ſon pere & de ſa mere, qui favoriſoient

ſa recherche de tout leur pouvoir ; mais au tems qu'il ſe diſpoſoit pour la leur demander en mariage, il ne le voulut pas faire ſans ſon conſentement, croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obſtacle ; mais il fut fort étonné quand elle le rebuta ſi furieuſement de parole & d'action, qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laiſſa paſſer quelques jours ſans la voir, croyant de pouvoir étouffer cette paſſion ; mais elle avoit pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maiſon, qu'elle en ſortit, & alla ſe mettre en une compagnie de filles du voiſinage, où il la ſuivit, après avoir fait ſes plaintes au pere & à la mere, du mauvais traitement que lui faiſoit leur fille, ſans lui en avoir donné aucun ſujet, de quoi ils témoignerent être marris, & lui promirent de la rendre plus ſociable : mais comme elle étoit fille unique, ils n'oſerent lui contredire, ni la preſſer ſur cette matiere-là, ſe contentans de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur, après avoir témoigné de l'ai-

mer : à tout cela elle ne leur répondoit rien, & continuoit dans sa mauvaise humeur; car quand il vouloit approcher d'elle, elle changeoit de place, & il la suivoit, mais elle le fuyoit toujours ; en sorte qu'un jour il fut obligé pour l'arrêter, de la prendre par la manche de son corps de juppe, dont elle cria, lui disant qu'il avoit froissé ses bouts de manche, & que s'il y retournoit, qu'elle lui donneroit un soufflet, & qu'il feroit beaucoup mieux de la laisser. Enfin, plus il s'empressoit pour l'accoster, plus elle faisoit de diligence pour le fuir ; & quand on alloit à la promenade, elle aimoit mieux aller seule que de lui donner la main. Si elle étoit dans un bal, & qu'il la voulût prendre pour la faire danser, elle lui faisoit affront, disant qu'elle se trouvoit mal, & à même tems elle dansoit avec un autre. Elle en vint jusques à lui susciter des querelles ; & elle fut cause que par quatre fois il se porta sur le pré, d'où il sortit toujours glorieusement ; ce qui la faisoit enrager, au moins en apparence. Tous ces mauvais traitemens n'étoient que jeter de l'huile sur la braise;

car il en étoit toujours plus transporté, & ne relâchoit point du tout de ses visites. Un jour il crut que sa persévérance l'avoit un peu adoucie ; car elle se laissa approcher de lui, & écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son injuste procédé, en telles ou semblables paroles : Pourquoi fuyez-vous celui qui ne sauroit vivre sans vous ? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous, au moins considérez l'excès de mon amour, & la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi, qui ne respire qu'à vous faire paroître à quel point je suis à vous : eh bien, lui répondit-elle, vous ne me le sauriez mieux persuader qu'en vous éloignant de moi ; & parce que vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette ville, s'il est vrai, comme vous dites, que j'aie quelque pouvoir sur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on leve : quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos desirs. Ce peu d'espérance que je vous donne vous y doit obliger, sinon perdez-la tout-à-fait. Alors

elle tira une bague de ſon doigt, la lui préſenta, en lui diſant, gardez cette bague qui vous fera ſouvenir de moi, & je vous défends de me venir dire adieu; en un mot ne me voyez plus. Elle ſouffrit qu'il la ſaluât d'un baiſer, & le laiſſa, paſſant dans une autre chambre dont elle ferma la porte. Ce miſérable amant prit congé du pere & de la mere, qui ne purent contenir leurs larmes, & qui l'aſſurerent de lui être toujours favorables pour ce qu'il ſouhaitoit. Le lendemain il ſe mit dans une compagnie de cavalerie, qu'on levoit pour le ſiege de la Rochelle. Comme elle lui avoit défendu de la plus voir, il n'oſa pas l'entreprendre : mais la nuit devant le jour de ſon départ, il lui donna des ſérénades, à la fin deſquelles il chanta cette complainte, qu'il accorda aux triſtes & doux accens de ſon luth, en cette ſorte.

Iris, maîtreſſe inexorable,
Sans amour, & ſans amitié,
Hélas ! n'aurois-tu point pitié
D'un ſi fidele Amant que tu rends miſérable ?
Seras-tu toujours inflexible ?
Ton cœur ſera-t-il de rocher ?
Ne le pourrai-je point toucher ?
Ne ſera-t-il jamais à mon amour ſenſible ?

Je t'obéis, fille cruelle !
Je te dis le dernier adieu ;
Jamais dedans ce triſte lieu
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidele :
Lorſque mon corps ſera ſans ame,
Quelque mien ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en ſortira
Pour t'en faire un préſent, où tu verras ma flamme.

Cette capricieuſe fille s'étoit levée, & avoit ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laiſſé que la vitre, au travers de laquelle elle ſe fit ouïr, faiſant un ſi grand éclat de rire, que cela acheva de déſeſpérer le pauvre Saint-Germain, lequel voulut dire quelque choſe ; mais elle referma le volet, en diſant tout haut, tenez votre promeſſe pour votre profit, ce qui l'obligea à ſe retirer. Il partit quelques jours après avec la compagnie qui ſe rendit au camp de la Rochelle, là où comme vous avez pu ſavoir, le ſiege fut fort opiniâtré, le roi à l'attaquer, & les aſſiégés à ſe défendre : mais enfin il fallut ſe rendre à la diſcrétion d'un monarque, auquel les vents & les élémens rendoient obéiſſance. Après que la ville fut rendue, on licencia plu-

ſieurs troupes, du nombre deſquelles fut la compagnie où étoit Saint-Germain, lequel s'en retourna à Vitray, où il ne fut pas plutôt, qu'il alla voir ſa rigoureuſe Marguerite, laquelle ſouffrit d'en être ſaluée: mais ce ne fut que pour lui dire que ſon retour étoit bien prompt, & qu'elle n'étoit pas encore diſpoſée à le ſouffrir, & qu'elle le prioit de ne la point voir. Il lui répondit ces triſtes paroles: Il faut avouer que vous êtes une dangereuſe perſonne, & que vous ne deſirez que la mort du plus fidele amant qui ſoit au monde; car vous m'avez par quatre fois procuré des moyens d'éprouver ſa rigueur, quoique glorieuſement, mais qui eût pourtant été pour moi très-funeſte. Je la ſuis allé chercher là où des plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, ſans que je l'aie jamais pu rencontrer: mais puiſque vous la deſirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux, qu'à la fin elle ſera obligée de me ſatisfaire pour vous contenter: mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir cauſée; car elle ſera d'un genre ſi étrange, que vous

en ſerez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui ſoit dans l'Univers. Il ſe leva & la vouloit laiſſer, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne ſouhaitoit du tout point ſa mort, & que ſi elle lui avoit procuré des combats, ce n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de ſa valeur, & afin qu'il fût plus digne de la poſſéder : mais qu'elle n'étoit pas encore en état de ſouffrir ſa recherche, que peut-être le tems la pourroit adoucir, & elle le laiſſa ſans lui en dire davantage. Ce peu d'eſpérance l'obligea à uſer d'un moyen qui penſa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalouſie. Il raiſonnoit en lui-même, que puiſqu'elle avoit encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit le ſujet. Il avoit un camarade qui avoit une maîtreſſe, dont il étoit autant chéri que lui étoit maltraité de la ſienne. Il le pria de ſouffrir qu'il accoſtât cette bonne maîtreſſe, & que lui pratiquât la ſienne, pour voir quelle mine elle tiendroit. Son camarade ne voulut pas lui accorder, ſans en avoir averti ſa maîtreſſe,

laquelle y consentit. La premiere conversation qu'ils eurent ensemble, (car ces deux filles n'étoient guere l'une sans l'autre), ces deux amans firent échange, car Saint-Germain approcha de la maîtresse de son camarade, lequel accosta cette fiere Marguerite, laquelle le souffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement étoit concerté, de quoi elle entra en de si furieux transports, qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil.

Elle fut outrée à tel point, qu'elle laissa la compagnie en versant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante maîtresse alla auprès d'elle, & lui remontra le tort qu'elle avoit d'en user de la sorte; qu'elle ne pouvoit espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête homme, & si passionné pour elle, & que sa politique étoit tout-à-fait extraordinaire & inusitée entre deux amans; qu'elle pouvoit bien voir de quelle maniere elle en usoit avec le sien, qu'elle appréhendoit si fort de le désobliger, qu'elle ne lui avoit ja-

mais donné aucun ſujet de ſe rebuter. Tout cela ne fit aucun effet ſur l'eſprit de cette bizarre Marguerite ; ce qui jeta le malheureux Saint-Germain dans un ſi furieux déſeſpoir, qu'il ne chercha depuis que des occaſions de faire paroître à cette cruelle la violence de ſon amour par quelque ſiniſtre mort, comme il la penſa trouver ; car un ſoir que lui & ſept de ſes camarades ſortoient d'un cabaret, ayant tous l'épée au côté, ils firent rencontre de quatre gentilshommes, dont il y en avoit un qui étoit capitaine de cavalerie, leſquels leur voulurent diſputer le haut du pavé dans une rue étroite où ils paſſoient ; mais ils furent contraints de céder, en diſant que le nombre ſeroit bientôt égal, & du même pas allerent prendre quatre ou cinq autres gentilshommes, leſquels ſe mirent à chercher ceux qui les avoient fait quitter le haut du pavé, & qu'ils rencontrerent dans la grande rue : comme Saint-Germain s'étoit le plus avancé dans la diſpute, il avoit été remarqué par ce capitaine, à ſon chapeau bordé d'argent qui brilloit dans l'obſcurité ; auſſi dès qu'il

l'eut remarqué, il s'adreſſa à lui en lui donnant un coup de coutelas ſur la tête, qui lui coupa ſon chapeau & une partie du crâne. Ils crurent qu'il étoit mort, & qu'ils étoient aſſez vengés, ce qui les fit retirer, & les compagnons de Saint-Germain ſongerent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il étoit ſans pouls & ſans mouvement, ce qui les obligea à l'emporter à ſa maiſon, où il fut viſité par les chirurgiens qui lui trouverent encore de vie; ils le panſerent, remirent le crâne, & mirent le premier appareil. La premiere diſpute avoit cauſé de la rumeur dans le voiſinage: mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voiſins ſe leverent, & chacun en parloit diverſement, mais tous concluoient que Saint-Germain étoit mort. Le bruit en alla juſques à la maiſon de cette cruelle Marguerite, laquelle ſe leva auſſi-tôt du lit, & s'en alla en déshabillé chez ſon galant, qu'elle trouva en l'état où je viens de vous le repréſenter. Quand elle vit la mort peinte ſur ſon viſage, elle tomba évanouie, en telle ſorte que l'on eut peine à la faire revenir.

venir. Quand elle fut remiſe, tous ceux du voiſinage l'accuſerent de ce déſaſtre, & lui repréſenterent que ſi elle l'eût ſouffert auprès d'elle, elle auroit évité cet accident. Alors elle ſe mit à arracher ſes cheveux, & à faire des actions d'une perſonne touchée de douleur. Enſuite elle le ſervit avec une telle aſſiduité tout le tems qu'il fut hors de connoiſſance, qu'elle ne ſe dépouilla ni coucha pendant ce tems-là, & ne permit pas à ſes propres ſœurs de lui rendre aucun ſervice. Quand il commença à connoître, l'on jugea que ſa préſence lui ſeroit plus préjudiciable qu'utile, pour les raiſons que vous pouvez entendre. Enfin il guérit, & quand il fut en parfaite convaleſcence, on le maria avec ſa Marguerite, au grand contentement des parens, & beaucoup plus des mariés. Après que Léandre eut fini ſon hiſtoire, ils retournerent à la ville, où étant ils ſouperent; & après avoir un peu veillé, l'on coucha les épouſés. Ces mariages avoient été faits à petit bruit, ce qui fut cauſe qu'elles n'eurent point de viſites ce jour-là, ni le lendemain; mais deux jours après ils en

furent tellement accablés, qu'ils avoient peine à trouver quelques momens de relâche pour étudier leurs rôles ; car tout le beau monde les vint féliciter, & durant huit jours ils reçurent des visites. Après la fête passée ils continuerent leur exercice avec plus de quiétude, excepté Ragotin, lequel se précipita dans l'abîme du désespoir, comme vous allez voir dans ce dernier chapitre.

CHAPITRE XVII.

Déſeſpoir de Ragotin, & fin du Roman Comique.

LA Rancune ſe voyant hors d'eſpérance de réuſſir en l'amour qu'il portoit à l'Etoile, auſſi-bien que Ragotin, ſe leva de bonne heure, & alla trouver le petit homme qu'il trouva auſſi levé, & qui écrivoit, lequel lui dit qu'il faiſoit ſa propre épitaphe. Hé quoi! dit la Rancune, l'on n'en fait que pour les morts, & vous êtes encore en vie! & ce que je trouve le plus étrange, c'eſt que vous-même la faites! Oui, dit Ragotin, & je vous la veux faire voir. Il ouvrit le papier qu'il avoit plié, & lui fit lire ces vers.

Cy gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile,
Que lui enleva le Deſtin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, où il ſera
Autant de tems qu'il durera.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui par la fin de ſa vie.

Voilà qui eſt magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la ſatisfaction de la voir deſſus votre ſépulture; car l'on dit que les morts ne voient ni n'entendent rien. Ah! dit Ragotin, que vous êtes en partie cauſe de mon déſaſtre! car vous me donniez toujours de grandes eſpérances de fléchir cette belle, & vous ſaviez bien tout le ſecret. Alors la Rancune lui jura ſérieuſement qu'il n'en ſavoit rien poſitivement, mais qu'il s'en doutoit, comme il lui avoit dit, quand il lui conſeilloit d'étouffer cette paſſion, lui remontrant que c'étoit la plus fiere fille du monde, & il ſemble (ajouta-t-il) que la profeſſion qu'elle fait, doive licencier les femmes & les filles de cet orgueil, qui eſt ordinaire à celles d'autre condition; mais il faut avouer qu'en toutes les caravanes de comédiens l'on n'en trouvera point une ſi retenue, & qui ait tant de vertu, & elle a mis Angélique à ce pli là; car de ſon naturel elle a une autre pente, & ſon enjouement le témoigne aſſez. Mais enfin il faut que je vous découvre une choſe que je vous ai tenue cachée juſqu'à préſent; c'eſt que

j'étois auſſi amoureux d'elle que vous, & je ne ſais qui ſeroit l'homme, qui après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, s'en ſeroit pu empêcher : mais comme je me vois hors d'eſpérance auſſi-bien que vous, je ſuis réſolu de quitter la troupe, d'autant qu'on y a reçu le frere de la Caverne. C'eſt un homme qui ne ſauroit faire d'autres perſonnages que ceux que je repréſente, & ainſi l'on me congédiera ſans doute, mais je ne veux pas attendre cela : je les veux prévenir & m'en aller à Rennes trouver la troupe qui y eſt, où je ſerai aſſurément reçu, puiſqu'il y manque un acteur. Alors Ragotin lui dit, puiſque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à l'Etoile; mais la Rancune jura comme un démon, qu'il étoit homme d'honneur, & qu'il n'avoit pas laiſſé de lui en faire des ouvertures, mais comme il lui avoit déja dit, elle n'avoit jamais voulu écouter. Hé bien, dit Ragotin, vous avez réſolu de quitter la troupe, & moi auſſi ; mais je veux bien faire un plus grand abandonnement, car je veux quitter tout-à-fait le

monde. La Rancune ne fit point de réflexion sur son épitaphe qu'il lui avoit baillée; il crut seulement qu'il avoit fait résolution d'entrer dans un couvent, ce qui fut cause qu'il ne prit pas garde à lui, ni n'en avertir personne, que le poëte auquel il en bailla une copie. Quand Ragotin fut seul, il songea au moyen qu'il pourroit tenir pour sortir du monde. Il prit un pistolet qu'il chargea, & y mit deux balles pour s'en donner dans la tête; mais il jugea que cela feroit trop de bruit. Ensuite il mit la pointe de son épée contre sa poitrine, dont la piquure lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il descendit à l'écurie, cependant que les valets déjeûnoient. Il prit des cordes qui étoient attachées au bât d'un cheval de voiture, & en accommoda une au ratelier & la mit autour de son col; mais quand il voulut se laisser aller, il n'en eut pas le courage, & attendit que quelqu'un entrât. Il arriva un cavalier étranger, & alors il se laissa aller tenant toujours un pied sur le bord de la crêche; pourtant s'il y fut demeuré longtems, il se seroit enfin étranglé. Le valet

de table qui étoit descendu pour prendre le cheval du cavalier, voyant Ragotin ainsi pendu, le crut mort, & cria si fort, que tous ceux du logis descendirent. On lui ôta la corde du col & on le fit revenir, ce qui fut assez facile. On lui demanda quel sujet il avoit de prendre une si étrange résolution? mais il ne le voulut pas dire. Alors la Rancune tira à part mademoiselle de l'Etoile (que je pourrois appeller mademoiselle du Destin; mais étant si près de la fin de ce roman, je ne suis point d'avis de lui changer de nom) à laquelle il découvrit tout le mystere, de quoi elle fut fort étonnée; mais elle le fut bien davantage quand ce méchant homme fut assez téméraire pour lui dire qu'il étoit aux mêmes termes, mais qu'il ne prenoit pas une si sanglante résolution, se contentant de demander son congé. A tout cela, elle ne répondit pas une parole & le laissa: quelque peu de tems après, Ragotin déclara à la troupe le dessein qu'il avoit d'accompagner le lendemain monsieur de Verville, & de se retirer au Mans. Cette circonstance fit que tous y consentirent, ce

qu'ils n'eussent pas fait s'il eût voulu s'en aller seul, attendu ce qui étoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin; après que monsieur de Verville eut fait mille protestations de continuation d'amitié aux comédiens & comédiennes, & principalement au Destin qu'il embrassa, lui témoignant la joie qu'il avoit de voir l'accomplissement de ses desirs. Ragotin fit un grand discours en forme de compliment, mais si confus, que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda si les chevaux avoient bu? Le valet d'étable répondit qu'il étoit trop matin, & qu'ils les pourroient faire boire en passant la riviere. Ils monterent à cheval après avoir pris congé de monsieur de la Garouffiere, lequel s'étoit aussi disposé à partir, & qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés, de la peine qu'il s'étoit donnée de venir de si loin pour honorer leurs noces de sa présence. Après cent protestations de services réciproques, il monta à cheval, & la Rancune le suivit, lequel, nonobstant son insensibilité, ne put pas empêcher le cours de ses larmes,

qui attirerent celles du Deſtin, ſe reſſouvenant (nonobſtant le naturel farouche de la Rancune) des ſervices qu'il lui avoit rendus, & principalement à Paris ſur le Pont-Neuf, lorſqu'il y fut attaqué & volé par la Rappiniere. Quand Verville & Ragotin eurent paſſé les ponts, ils deſcendirent à la riviere pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avoit une rive taillée, où ſon cheval broncha ſi rudement, que le petit bout d'homme perdit les étriers & ſauta par-deſſus la tête du cheval, dans la riviere qui étoit fort profonde en cet endroit-là. Il ne ſavoit pas nager, & quand il l'auroit ſu, l'embarras de ſa carabine, de ſon épée & de ſon manteau, l'auroient fait demeurer au fond comme il fit. Un des valets de Verville étoit allé prendre le cheval de Ragotin, qui étoit ſorti de l'eau, & un autre ſe dépouilla promptement, & ſe jetta dans la riviere au lieu où il étoit tombé, mais il le trouva mort. L'on appella du monde, & on le ſortit. Cependant Verville envoya avertir les comé-

diens de ce malheur, & à même tems son cheval. Tous y accoururent, & après avoir plaint son sort, ils le firent enterrer dans le cimetiere d'une chapelle de sainte Catherine, qui n'est guere éloignée de la riviere. Cet événement funeste vérifie bien le proverbe commun, qui à pendre n'a noyer. Ragotin n'avoit pas le premier, puisqu'il ne put s'étrangler : mais il avoit le second, puisqu'il fut effectivement noyé. Ainsi finit ce petit bout d'avocat comique, dont les aventures, disgraces, accidens & la funeste mort seront dans la mémoire des habitans du Mans, d'Alençon, aussi-bien que les faits héroïques de ceux qui composoient cette illustre troupe. Requebrune voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il falloit changer deux vers à son épitaphe, dont la Rancune lui avoit baillé une copie, comme je vous ai déja dit, & qu'il falloit la mettre comme il s'ensuit.

Cy gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile,
Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile.

En l'autre monde, ſans bateau,
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui, par la fin de ſa vie.

Les comédiens & comédiennes s'en retournerent à leur logis, & continuerent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

SUITE

SUITE
DU ROMAN
COMIQUE.

SUITE
DU ROMAN
COMIQUE.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

SUITE DU ROMAN COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'on n'aura point de plaiſir à lire, ſi on n'a lu les Volumes précédens.

LA troupe comique, & l'opérateur & ſa femme avoient dîné de fort bon appétit, aux dépens de l'avocat Manceau, qui s'étoit endormi ſur ſa chaiſe, & ils ſe préparoient tous à ſortir, lorſque le bélier ayant interrompu le ſommeil de Ragotin de la maniere que vous l'avez vu, fit rire toute la compagnie; ce qui obligea le petit homme, qui de ſon naturel étoit fort colere, à ſortir de la chambre en grondant contre tout le monde; il ſeroit même ſorti de l'hôtellerie, ſi l'hôte ne l'eût arrêté pour compter:

il lui présenta d'abord un mémoire que sa femme & lui avoient fait avec beaucoup de soin (car on ne faisoit pas tous les jours chez eux des écots de cette force) & il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il falloit payer le repas qu'il venoit de donner à l'ingrate compagnie, qui s'étoit moquée de lui. Après quelques contestations, il prit enfin le mémoire & ayant jetté les yeux dessus, il fut si effrayé de trouver tout du premier article dix-huit livres pour le vin, qu'il s'écria plusieurs fois, comment dix-huit livres pour le vin, & il n'y en a pas un de nous qui soit ivre ! Il fut long-tems à faire des exclamations, disant qu'il se moquoit de lui, & qu'il n'étoit pas possible qu'on eût bu tant de vin. On appella les deux servantes de l'hôtellerie ; & après que l'hôte les eut exactement interrogées, il trouva qu'il avoit oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando-Ferdinandi & la Rancune avoient bue à la cuisine pour le goûter, & il remercia Ragotin de l'en avoir fait ressouvenir : ce remercîment qu'il lui fit d'un ton moqueur, irrita le petit homme plus qu'on ne sauroit

l'imaginer ; il ſe fâcha contre l'hôte, il lui reprocha que ſa meſure étoit trop petite, que ſon vin étoit trop cher, & enfin qu'il n'étoit pas bon : dire à un hôte que ſon vin n'eſt pas bon, & reprocher à un auteur que ſon livre ne vaut rien, eſt à peu près la même choſe. L'hôte ne pouvant ſupporter une injure ſi ſenſible, s'emporta à ſon tour contre le petit homme, & fit l'éloge de ſon vin, en jurant que ceux qui ne le trouvoit pas bon ne s'y connoiſſoient pas, & que deux gentilshommes de Bretagne qui revenoient de Paris avec le meſſager de Laval, l'avoient quitté au Mans, & y étoient demeurés cinq jours, exprès pour boire de ſon vin. Ragotin qui ne faiſoit pas grand cas de ces raiſons, répliqua que les Bretons étoient de plaiſans ivrognes pour ſe connoître en vin. L'hôte, qui étoit de Vannes, offenſé d'une injure ſi outrageante à ſa nation, traita Ragotin de petit magot. Il n'eut pas ſi-tôt lâché la parole, qu'il reçut un ſoufflet ; ſa femme qui étoit préſente, ſe prit aux cheveux du téméraire Ragotin ; les ſervantes ſe jetterent ſur lui, & l'hôte courut à une vieille

hallebarde qui étoit ſur ſa cheminée ; mais la pouſſiere qui étoit deſſus, & qui lui tomba ſur les yeux, l'aveugla tellement, qu'il demeura hors de combat. Il ne laiſſa pas d'animer toujours ſa femme & ſes ſervantes contre Ragotin, jurant que ce n'étoit pas de la maniere qu'il falloit payer un honnête homme après qu'on avoit mangé ſon bien. Ragotin cependant s'aidoit de ſes pieds & de ſes mains pour ſe délivrer de trois furies ; mais comme il étoit ſaiſi par les cheveux, je crois qu'il auroit ſuccombé, s'il ne ſe fût aviſé de s'aider de ſes dents, & de mordre un des tetons, ou pour parler plus juſte, une des tetaſſes de l'hôteſſe, qui fit un ſi grand cri, que les comédiens & l'opérateur y accoururent : ils trouverent le petit homme que trois grandes femmes avoient peine à retenir, & ne ſachant pas ce qui donnoit occaſion à ce déſordre, ils ſéparerent les combattans (ce ne fut pas ſans eſſuyer bien des égratignures & des coups de pied) : ils n'eurent pas moins de peine à obliger les femmes à ſe taire, qu'à apaiſer l'irrité petit homme. L'hôte leur dit que la colere de Ragotin venoit

de ce qu'il falloit payer : ouï, & je ne payerai point, répliqua le petit homme en grinçant les dents. Le destin voyant que le paiement faisoit la querelle, tira de l'argent de sa poche & voulut payer. Ragotin s'en offensa, & lui dit qu'il ne devoit pas l'insulter de la sorte, qu'on n'en usoit pas ainsi parmi les gens d'honneur, & qu'enfin il ne l'avoit pas prié à dîner pour le faire payer ; leurs contestations durerent encore quelque tems : le petit homme ne voulant point payer, ni souffrir que les autres payassent, jusqu'à ce que les comédiennes étant descendues, Ragotin craignant de paroître trop intéressé en présence de mademoiselle de l'Etoile, paya, & ils sortirent.

CHAPITRE II.

L'Opérateur persuade à Ragotin qu'il a des secrets merveilleux.

LE Destin, Léandre & la Rancune accompagnerent les dames, & Ragotin s'amusa à raisonner avec l'opérateur sur la vertu d'une emplâtre qu'il lui offrit de lui mettre sur les meurtrissures que les coups de cornes du bélier lui avoient faites; & l'ayant mené dans sa maison sur ce prétexte, Ragotin prévenu que Ferdinanando étoit un fameux magicien, oublia & sa douleur & sa colere pour le prier de ne différer plus à le faire aimer de mademoiselle de l'Etoile, puisque la Rancune l'avoit assuré que cela lui seroit facile toutes les fois qu'il voudroit se servir de son art. L'opérateur qui avoit l'ame attendrie par le bon repas que Ragotin venoit de lui donner, lui promit plus qu'il ne lui demandoit; il lui tint ensuite tous les discours qu'un charlatan fort expérimenté peut

tenir à un ſot qu'il voit prévenu de l'excellence de ſon art ; & pour lui mieux impoſer, il exigea de lui par pluſieurs ſermens, qu'il ne déclareroit jamais les horribles ſecrets qu'il alloit lui révéler, ne voulant pas, diſoit-il, que le public eût connoiſſance de ſon ſavoir, de peur qu'il ne fût accablé de mille curieux importuns, qui viendroient de toutes parts implorer ſon ſecours, ce qui lui attireroit ſans doute de méchantes affaires. Le crédule petit homme écoutoit cependant avec une grande attention les raiſonnemens de ce grand fourbe, qui s'appercevant de ſa crédulité, lui apprit que ſa réputation étoit ſi grande, & ſon ſavoir ſi connu par toute l'Italie, que les plus grands princes recherchoient ſon amitié, étant aſſurés de réuſſir par ſon ſecours dans les entrepriſes les plus difficiles. Il lui perſuada que paſſant un jour à Luques, dans le tems qu'on faiſoit l'élection des magiſtrats ou gouverneurs de la république, il avoit par ſon art fait tomber le choix ſur un des moindres citoyens, qui lui avoit donné une groſſe ſomme d'argent : il ajouta encore qu'un

bayle ou résident de Venise auroit été empalé à Constantinople, lorsqu'il fut surpris avec la sultane Mamelec, si par bonheur il n'eût eu sur lui d'un baume qu'il lui avoit donné pour se rendre invisible, en s'en frottant les extrémités, & dont il s'étoit servi fort à propos pour se dérober à la vigilance des eunuques, & à la cruauté des Janissaires. Il n'en falloit pas tant pour persuader Ragotin, qui croyoit déja devenir le premier magistrat du pays du Maine, par le secours d'un homme qui faisoit tant de merveilles : mais comme son amour le pressoit plus que son ambition, il pria de nouveau le seigneur Ferdinando de lui procurer les bonnes graces de mademoiselle de l'Etoile, puisque cela lui étoit si facile. Je vous avoue que cela m'est fort aisé, reprit l'opérateur ; mais encore une fois, renouvellez les sermens que vous m'avez faits de me garder le secret ; car afin que vous le sachiez, une pareille complaisance est cause que je suis réduit à passer ma vie dans la condition obscure où vous me voyez : vous n'en serez pas plus surpris, continua-t-il, quand

vous

vous ſerez informé qu'un grand prince d'Italie aimoit paſſionnément la fille d'un noble Vénitien : les difficultés qu'il trouva à la rendre ſenſible à ſa paſſion, l'obligerent à s'adreſſer à moi ; l'amitié que j'ai pour ma patrie m'empêcha de lui donner mes ſecours pour ſéduire une fille de condition, juſqu'à ce que le prince tranſporté d'amour me promît de l'épouſer. Après cet engagement, je ne différai ſon bonheur qu'autant de tems qu'il en falloit pour prendre les meſures néceſſaires pour faire ce mariage dans les formes. Néanmoins comme les états du pere de ce prince étoient un peu éloignés, & que je vis qu'il en agiſſoit de bonne foi, je me laiſſai aller à ces fauſſes apparences de ſincérité, & je le mis en poſſeſſion de cette belle Vénitienne, ſans attendre la réponſe de ſon pere. Après que le prince eut ſatisfait ſon amour, il ne voulut plus entendre parler de mariage ; & les parens de la fille ayant ſu que je m'en étois mêlé, tournerent leur reſſentiment contre moi, & obtinrent un ordre du ſénat pour me faire arrêter : je me dérobai à leurs pourſuites, & me

retirai à Milan : mais ayant appris que le sénat avoit envoyé des ordres aux résidens que la république tient auprès de plusieurs princes d'Italie, de demander permission de m'arrêter, je fus obligé de passer en France ; & ne sachant pas encore si je pourrai être en sûreté, je demeure dans les provinces éloignées de la cour, où je tâche à me cacher à ma propre réputation, & à déguiser mon savoir sous le nom & les drogues d'un opérateur de campagne : ainsi, monsieur, ne soyez pas étonné si je prends tant de précautions avec vous. Ragotin qui avoit déja de la vénération pour ce rare personnage, l'assura qu'il pouvoit être en repos pour tout ce qui le regardoit, le priant instamment de se servir de lui, de son bien, & de tout ce qui étoit en son pouvoir. Cette conversation fut suivie de plusieurs complimens réciproques, tant bons que mauvais. L'opérateur, qui étoit fort embarrassé de se defaire de l'importun Ragotin, pour aller consulter son oracle la Rancune, s'avisa de lui dire : Retirez-vous, Monsieur, je vas travailler à votre affaire, & demain il fera jour.

CHAPITRE III.

Ragotin fait préſent d'un mulet à l'Opérateur.

RAGOTIN ſe trouva ſi ſatisfait de toutes les choſes qu'il venoit d'apprendre du ruſé Normand, qu'il ne ſongea plus qu'à ménager l'amitié de ce grand homme, perſuadé qu'il ne trouveroit rien de difficile par ſon moyen : il avoit de l'impatience de revoir la Rancune, pour le remercier de lui avoir procuré la familiarité de ce fameux étranger, lorſqu'il l'apperçut ſe promenant avec un bourgeois, ſous les halles du Mans : il courut à lui auſſi-tôt qu'il le vit paroître, & l'embraſſa à deux ou trois repriſes ſans lui parler. La Rancune, qui de ſon naturel n'étoit pas complaiſant, & qui commençoit à être rebuté de ſe baiſſer pour recevoir un ſi grand nombre de fatigantes embraſſades du petit homme, le pria de lui dire d'où lui venoit cette exceſſive joie ? Ah ! l'admirable homme qu'eſt

le seigneur Ferdinando Ferdinandi, s'écria Ragotin ! il m'a appris des choses, continua-t-il, que je ne voudrois pas ignorer pour la moitié de mon bien ; je lui ai promis le secret, & je lui tiendrai parole. Comment ! un homme qui fait son ami chef d'une République, & qui a le secret de se rendre invisible quand il veut ; car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela est trop ordinaire ; cependant c'est ce qui a failli à le perdre : croiriez-vous bien qu'un prince lui a manqué de parole ? La Rancune qui aimoit mieux donner audience dans un cabaret que sous la halle, avertit Ragotin de ne pas parler si haut, & sur ce prétexte le fit entrer dans un cabaret qui n'étoit pas loin de là. Ils demanderent uue chambre pour être en particulier : une servante leur en ouvrit une, & fut suivie, un moment après, d'un garçon qui apportoit du vin : nous ne voulions pas boire, dit la Rancune ; & voyant qu'il reportoit son vin, sans que Ragotin, qui étoit occupé des merveilles de l'opérateur, s'y opposât, il cria au garçon : laisse, laisse-là ce vin,

j'aime mieux le payer ; auſſi-bien vous avez beaucoup parlé, continua-t-il, & j'ai ouï dire à un vieux comédien, qui avoit étudié en médecine, que rien au monde ne deſſéchoit tant les poumons que de parler long-tems ſans boire; je me ſouviens même encore que j'avois été ſi perſuadé de ſes raiſons, que nous avions obligé tous les acteurs de la troupe à apprendre plus exactement leurs rôles, afin de faire tenir un homme derriere le théâtre avec un pot de vin à la place du ſouffleur. La Rancune n'étoit pas ſi occupé de ce qu'il diſoit, qu'il ne verſât du vin dans les deux verres, dont il en préſenta un à Ragotin, qui ne put ſe défendre de boire, après le docte raiſonnement qu'il venoit d'entendre ; ils parlerent enſuite de leur ami commun, & de ſes admirables ſecrets. La Rancune, voulant profiter de la diſpoſition favorable de Ragotin, lui conſeilla de faire un préſent au fameux Ferdinando, pour l'engager davantage dans ſes intérêts. Ragotin ne s'en éloigna pas, & il ne fut plus queſtion que du choix du préſent. La Rancune qui avoit été prié par l'opérateur de lui

chercher un mulet pour porter ſon bagage, ſe ſouvenant que Ragotin en avoit un, lui perſuada, avant que la converſation finît, de le lui envoyer; & lui ayant dit, pour le mieux tromper, qu'il n'étoit pas aſſuré ſi Ferdinando voudroit le prendre; le petit homme, ſe flattant peut-être qu'il n'en voudroit pas, promit d'envoyer ce mulet, & pria même la Rancune de ſe trouver chez l'opérateur, pour lui faire valoir ſon préſent. Ils ſe ſéparerent; & la Rancune étant allé chez Ferdinando, convint avec lui qu'il lui donneroit la moitié de la valeur du mulet: ils conſulterent enſuite ce qu'ils avoient à faire pour continuer à duper le petit homme. La Rancune ſe chargea de parler à l'Etoile, afin qu'elle leur aidât à le tromper, & l'opérateur, qui étoit un maître fourbe, l'aſſura qu'il pouvoit ſe repoſer ſur lui de tout le reſte. Ils commençoient à s'impatienter de ce que le mulet ne venoit point, lorſqu'il arriva un homme, qui à ſon habit paroiſſoit valet d'un meûnier, qui marmota quelques paroles à l'opérateur, de la part de Ragotin: mais il s'en acquitta ſi mal,

que je n'ai pu ſavoir ce qu'il lui dit. La Rancune ſervit d'interprete à l'ambaſſadeur du petit homme, & fit entendre à Ferdinando, que monſieur Ragotin lui faiſoit préſent de ce mulet. Le valet, que Ragotin avoit inſtruit du mérite extraordinaire de ce grand homme, peut-être pour le faire conſentir avec moins de peine au don du mulet, étoit ſi appliqué à conſidérer un magicien en la perſonne de l'opérateur, qu'il répondoit ouï, indifféremment à tout ce que la Rancune diſoit pour lui; & l'opérateur, jugeant qu'il attendoit qu'on lui donnât quelque choſe pour boire, ouvrit une caſſette, & donna une boîte de ſon baume, avec des poudres enveloppées dans des papiers différens, l'aſſurant d'un ton grave, qu'il pouvoit, à l'avenir, être en repos de ſa ſanté, ſans craindre ni peſte, ni fievre, ni colique, ni gale, &c. car il fut une demi-heure à lui nommer les maux que ſon remede guériſſoit. Le valet ſe retira fort ſatisfait; mais la Rancune voulut toucher comptant

ſa part du prix du mulet ; l'opérateur en fit quelques difficultés : il étoit déja nuit, & leurs conteſtations auroient peut-être duré long-tems, ſi elles n'euſſent été interrompues, parce que vous verrez dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Le Singe en cornette.

VOUS avez vu dans les précédens chapitres, que le poëte Roquebrune étoit amoureux de l'opératrice Inezilla. La paſſion extrême qu'elle avoit de ſe perfectionner dans notre langue, l'obligea à ſouffrir toutes les impertinences de ce poëte qui l'importunoit également de ſon ſavoir, de ſon amour & de ſa qualité, (matieres très-fatigantes pour une perſonne qui n'y prend point d'intérêt). La déliée Eſpagnole qui avoit beaucoup d'eſprit, & aſſez d'expérience pour connoître ce qui étoit bon ou mauvais, donnoit toujours des eſpérances au préſomptueux Gaſcon, pendant qu'elle jugea qu'il lui étoit néceſſaire pour apprendre le françois; mais lorſque par ſa grande application, ou par le commerce des comédiennes, elle eut fait aſſez de progrès dans notre langue pour pouvoir ſe paſſer d'un maître ſi in-

commode, soit qu'elle eût naturellement de l'aversion pour lui, ou que Roquebrune, prévenu de son propre mérite, ne lui donnât jamais d'autres marques de sa passion, que des discours, ce qui ne suffit pas pour gagner le cœur des personnes de cette profession, elle ne songea qu'à se défaire de cet amant importun; elle l'avoit inutilement prié plusieurs fois de ne revenir plus dans sa maison, feignant, pour l'y obliger, que son mari en étoit jaloux. Cette défense ne rebuta point Roquebrune; & comme les gens du voisinage de la Garonne tirent vanité de tout, ce Gascon fut ravi d'avoir donné de la jalousie à un homme aussi extraordinaire que Ferdinando-Ferdinandi: il continuoit toujours à voir Inezilla malgré qu'elle en eût; lorsque de concert avec son mari, elle s'avisa de lui faire un tour de son métier pour se délivrer de ses fatigantes assiduités; elle fit donc semblant de s'attendrir aux marques qu'il lui donnoit de sa passion, & le poëte, prenant avantage de ce radoucissement, lui reprocha les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits, la menaçant d'être

cruel à ſon tour ; la fine Eſpagnole, piquée de ſa préſomption, lui avoua avec une confuſion étudiée, que ſon devoir l'avoit long-tems défendue contre ſon amour, qu'elle ne l'avoit prié de ne la plus voir, que parce qu'elle ſe défioit qu'elle ne pourroit pas réſiſter long-tems à un homme qui avoit de ſi grandes qualités ; mais qu'enfin ſon mérite & ſa perſévérance l'avoient entiérement gagnée ; elle ne manqua pas de couvrir ſon viſage de ſon éventail, comme ſi elle eût voulu cacher le déſordre où un aveu ſi libre l'avoit miſe. Le poëte, charmé des douces paroles d'Inezilla, ne pouvant retenir l'enthouſiaſme de ſa poéſie, fit un impromptu à la louange de ſa maîtreſſe ; & après l'avoir aſſurée qu'il l'aimoit de tout ſon cœur, & qu'il ne lui avoit donné cette petite alarme, que pour la punir de ſa longue réſiſtance, il la pria de lui dire en quel lieu, & à quelle heure il pourroit la voir tête à tête, témoignant une grande impatience de lui donner des marques eſſentielles de ſon amour. Inezilla feignant par un air embarraſſé qu'elle affectoit, & par quelque ſou-

pir lâché à propos (ce que les Eſpagnoles, n'en déplaiſe à nos dames, entendent mieux que les femmes des autres nations) qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de lui rien refuſer, lui dit de venir dans ſa chambre à l'entrée de la nuit, qui étoit l'heure que ſon mari iroit ſouper chez un apothicaire du Mans qui l'en avoit prié ; elle l'aſſura même qu'elle ſe mettroit dans ſon lit, ſur le prétexte d'une migraine, & qu'elle l'attendroit avec impatience. Le poëte, tranſporté d'amour & de joie, lui baiſa les mains ; il lui voulut encore baiſer la bouche, mais l'Eſpagnole s'en défendit, l'aſſurant qu'on ne prenoit ces libertés avec les femmes de ſon pays, qu'après qu'on en avoit eu d'autres ; il fallut ſe retirer, & ſe contenter des eſpérances qu'elle lui donnoit. On a déja vu qu'une ſervante More, deux valets & un ſinge compoſoient tout l'équipage de notre opérateur ; il eſt à propos de s'en ſouvenir, parce que ce ſinge, plus malin & plus adroit que celui même qui donna occaſion au proverbe, eſt un des héros plus conſidérables du préſent chapitre. Ce ſinge que l'opérateur avoit

dreſſé

dreſſé avec beaucoup de ſoin, faiſoit toutes les poſtures qu'on vouloit ; ſon adreſſe n'empêchoit pas que la canaille qui s'aſſembloit autour de lui, ne l'eût rendu le plus malicieux ſinge qui fût paſſé jamais en Europe ; il mordoit ceux qu'il ne connoiſſoit point, & il n'avoit du reſpect que pour les gens de la maiſon. Inezilla lui ayant bien donné à manger le ſoir qu'elle attendoit Roquebrune, le coiffa avec une cornette de point d'Eſpagne, qui lui avançoit ſur le front, & qui lui cachoit preſque le viſage ; elle lui mit enſuite une chemiſe, & le coucha dans ſon lit entre deux draps. Il étoit accoutumé à faire tant de différentes poſtures, qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là, qu'il trouva plus commode, après un bon repas, que celles qu'on l'obligeoit à faire tous les jours ſur le théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant comparu à l'aſſignation, la ſervante More qui avoit l'ordre de ſa maîtreſſe, alla au-devant de lui & l'éclaira juſques dans le lit où le ſinge en cornette dormoit tranquillement. Le poëte ayant apperçu cette coiffure ſi propre, jugea que ſa

maîtreſſe s'étoit préparée à le recevoir, & ayant bien doucement ôté ſa perruque, ſes ſouliers, ſes manchettes & ſon rabat, la ſervante, qui ne pouvoit plus s'empêcher de rire, emporta la lumiere, & le poëte ſe jetta ſur le lit, prévenu qu'il étoit avec ſa chere Inezilla. Il voulut auſſi-tôt lui porter la main ſur le viſage; le ſinge s'étant éveillé, ſe mit à gronder. Roquebrune ſe ſouvenant qu'Inezilla lui avoit dit que les dames Eſpagnoles ne ſouffroient point qu'on leur baiſât le viſage, qu'après avoir eu d'autres familiarités avec elles, s'imagina qu'elle ne le trouvoit pas bon, & ſe mit en devoir de prendre d'autres libertés. Le ſinge en gronda plus fort que la premiere fois; alors le poëte ſe plaignit de ſes rigueurs, & après lui avoir exagéré la violence de ſa paſſion, il récita des vers qu'il ſavoit par cœur, & il voulut lui perſuader qu'il les avoit faits ſur le champ. Le ſinge, plus malin que tous les autres, comme je vous l'ai déja dépeint, qui reconnut que cette voix n'étoit pas du logis, mordit rudement Roquebrune à l'oreille, qu'il trouva découverte,

parce qu'il avoit ôté sa perruque de peur de la gâter : cette sanglante caresse le surprit ; mais, bien loin de le désabuser, il crut qu'Inezilla se moquoit de lui, ce qui le mit si fort en colere, qu'il se résolut de n'en avoir pas le démenti, & l'ayant embrassé avec violence, le singe, se sentant pressé, lui donna quelques coups de dents, que Roquebrune ne sentit pas d'abord, parce que la cornette l'empêchoit ; mais la coiffure s'étant défaite, le singe se débarrassa bientôt de sa chemise, & ayant sauté sur le pauvre poëte, il commença le plus sanglant combat que le nourrisson du Parnasse eût jamais essuyé : ses cris attirerent l'opérateur & la Rancune, qui contestoient encore sur le partage du mulet de Ragotin. Lisez le chapitre suivant, vous verrez ce qui en arriva.

CHAPITRE V.

Comment le Poëte fut délivré de la fureur du ſinge.

L'OPÉRATEUR & la Rancune étant accourus dans la chambre qui ſervoit de champ de bataille à nos deux combattans, trouverent le poëte qui ne faiſoit plus de réſiſtance, & qui crioit de toute ſa force, demandant de l'eau-bénite, prévenu, comme il l'a dit depuis, qu'Inezilla étoit une ſorciere, & que Belzébuth ſon galant, jaloux de l'aſſignation qu'elle avoit donnée à un autre qu'à lui, le maltraitoit de la ſorte. L'opérateur parla au ſinge d'un ton de maître; mais le magot étoit trop en colere pour lui obéir, ce qui obligea Ferdinando à prendre un fouet dont il le châtioit quelquefois, & à lui en ſangler pluſieurs coups; le ſinge étoit ſi animé, qu'il ne quitta pas priſe au premier ni au ſecond coup de fouet. L'opérateur redoubla plus fort qu'auparavant; mais il

ne le put faire avec tant d'adreſſe, que le pauvre poëte n'en reçût quelques coups au travers des oreilles. Le ſinge, ſe voyant preſſé, lâcha ſon ennemi, & en deux gambades ſauta ſur une fenêtre, & de la fenêtre au grenier : cette agilité contribua beaucoup à confirmer Roquebrune dans la penſée qu'il avoit déja, qu'il venoit de combattre contre un diable, ou pour mieux dire, qu'il venoit d'être battu par un diable ; car dès le commencement du combat, la peur l'avoit rendu perclus de tous ſes membres ; ſon viſage égratigné, ſa tête ſanglante, & ſes habits déchirés, défiguroient tellement le malheureux poëte, que la Rancune ne l'auroit point connu, ſi l'opérateur, qui étoit d'intelligence avec ſa femme, ne l'eût nommé par ſon nom : alors la Rancune cachant la maligne joie que ce tragique ſpectacle lui donnoit : Ah ! cher ami ! s'écria-t-il, eſt-ce bien vous, ou le démon qui vous a mis en cet état ? n'auroit-il point donné votre forme à un autre ? C'eſt moi-même, répondit le poëte d'une voix dolente. La Rancune, ne pouvant ſe déguiſer plus long-tems, en

éclata de rire, & ceux qui l'ont connu, assurent que c'est la seule fois qu'il ait ri de sa vie. Le pauvre poëte étoit si troublé, qu'il ne s'en apperçut point, & continuoit à parler du même ton, lorsque l'opérateur l'interrompit, pour lui dire qu'il avoit bien été averti que l'adresse de son singe lui faisoit des envieux; mais qu'il n'auroit jamais pu s'imaginer qu'un homme qui se disoit son ami, eût voulu le lui dérober. Le poëte lui fit des sermens exécrables qu'il n'avoit jamais eu cette pensée, & il disoit vrai; mais l'opérateur feignant de ne le point croire, ne lui donnoit pas le tems de parler, exagérant les bonnes qualités de son singe, & la noirceur de l'action: cela ne se passera pas ainsi, disoit-il; j'en porterai plainte à la justice; du moins si je le perds, je saurai où le reprendre. Roquebrune, effrayé de cette menace, & craignant d'être déshonoré s'il passoit pour un voleur, lui fit de nouveaux sermens qu'il n'avoit jamais eu dessein de lui rien voler, offrant de lui payer son singe plutôt que de souffrir que la justice en prît connoissance. La Rancune qui avoit assez de

malice & d'expérience pour juger que c'étoit Inezilla, & non pas le ſinge que le poëte cherchoit, fit une violence extrême à ſon humeur ennemie de la paix, en priant l'opérateur de ne point porter les choſes aux dernieres extrémités. La Moriſque entra en ce tems-là, qui vint dire à Ferdinando, de la part de ſa femme, de ne point faire tant de bruit, parce qu'elle avoit une migraine effroyable. Enfin par la médiation, & à la priere de la Rancune, l'opérateur pardonna à Roquebrune, moyennant certaines eſpeces qu'il avoit ſur lui, & dont il ſe défit en ſa faveur, qui ne firent que paſſer par ſes mains, parce qu'il fallut les donner à la Rancune ſur le tant moins & en déduction de ſa part du mulet. Le charitable opérateur mit encore par-deſſus le marché un cataplaſme au poëte, qui lui couvrit plus de la moitié du viſage, & la Rancune le conduiſit en cet état dans ſon hôtellerie; ſon plus grand ſoin fut d'obtenir de ſon guide, qu'il ne parleroit à perſonne de ſon aventure; j'ai même ouï-dire qu'il lui promit, pour l'obliger à ſe taire, de ne lui jamais demander l'argent

qu'il lui devoit ; ſa précaution ne ſervit de rien ; car Inezilla, qui peut-être étoit bien aiſe de s'établir pour honnête femme dans l'eſprit des comédiennes, aux dépens du poëte, avoit déja pris le devant pour leur en faire le conte : elles étoient aux fenêtres de l'hôtellerie avec des flambeaux, en attendant ſon arrivée. Auſſi-tôt qu'elles le virent approcher, la huée commença avec tant de force, que l'infortuné Roquebrune faillit à mourir de honte & de douleur. Il fit réſolution de n'aimer à l'avenir que les muſes ; je ne ſais pas s'il l'a tenue, mais je ſais que je commence à être bien las de ce chapitre, & que j'aurois été bien embarraſſé de travailler au ſuivant, ſi les comédiennes n'euſſent retenu Inezilla à ſouper ; & comme les nuits étoient déja longues, elles la prierent de raconter quelques-unes de ces jolies nouvelles qu'elle ſavoit. Inezilla ne ſe fit point prier long-tems, & commença en ces termes.

CHAPITRE XI.

La Payſanne de Freſcati.

NOUVELLE.

UN berger de Freſcati étoit une nuit fort alerte, de peur que le loup ne lui enlevât quelques brebis, lorſqu'il entendit la voix d'une perſonne qui ſe plaignoit : il y accourut d'abord, & il y trouva une femme bien faite en apparence, qui venoit d'accoucher d'une petite fille, ſans autre ſecours que celui de ſa douleur & de ſes plaintes. Mafée (c'eſt le nom du berger) prit l'enfant entre ſes bras, & conſola la mere par ſes diſcours, & encore plus par ſon action. La dame avoit jeté les yeux ſur lui ; & voyant qu'il avoit déja enveloppé l'enfant dans ſon manteau, remercia le ciel de lui avoir envoyé ce ſecours ſi à propos. La préſence du berger lui donna du courage, & s'étant relevée avec beaucoup de peine, elle le pria de lui donner la main

juſqu'à une maiſon qui étoit à l'entrée de Freſcati, & en marchant elle lui parla à-peu-près en ces termes :

Mes parens, qui ont du bien & de la qualité, me deſtinerent à être religieuſe preſqu'auſſi-tôt que je fus née : ils prirent beaucoup de ſoin à m'élever dans cet eſprit. Cependant, lorſque j'eus un peu de raiſon, je ſentis une averſion ſecrete pour le couvent ; & quelque effort que j'aie fait depuis pour accommoder ma volonté à celle de mes parens, il m'a été impoſſible d'en venir à bout. Mon pere fait ſon ſéjour à Rome, quoiqu'il ait la meilleure partie de ſon bien à Tolentin ; il me déclara, il y a près d'un an, qu'il étoit tems que je me préparaſſe à entrer dans un couvent, ce qui me donna d'autant plus de chagrin, que j'aimois déja un cavalier de Bologne, qui étoit logé vis-à-vis de notre maiſon ; je le voyois tous les jours, de mes fenêtres, dans ſa chambre, & je le recevois toutes les nuits dans la mienne ; la crainte que j'avois d'être religieuſe, & la paſſion que ce cavalier avoit pour moi, m'ayant déterminé à le ſouffrir, après qu'il

m'eût donné des assurances qu'il m'épouseroit. Son pere vouloit le marier à une fille de ses parentes, pour qui il avoit de l'aversion ; quoiqu'il fût venu à Rome sur le prétexte d'en demander la dispense, il l'amusoit toujours par des remises, en feignant qu'il trouvoit de grandes difficultés à l'expédition de son affaire. Nous nous aimions tendrement, nous nous en donnions tous les jours des marques réciproques, lorsque mon pere, ne voulant plus différer à me mettre en religion, résolut de me mener à Tolentin pour prendre congé de ma grand'mere qui y demeuroit. Le pere de mon mari arriva en ce tems-là à Rome pour demander lui-même la dispense, & presser le départ de son fils ; ce qui rompit toutes nos mesures. Il n'osa jamais m'enlever, de peur d'irriter son pere ; & de mon côté, je craignois si fort l'humeur sévere du mien, que je ne le pressai point de le faire. Quelques marques de grossesse que je sentois, m'affligerent plus que tout le reste ; je pleurai, je me plaignis de mes malheurs, & je crois que je me serois percé le cœur d'un poi-

gnard, si j'avois pu le faire sans hasarder la vie de mon époux, & le fruit de notre amour. J'obligeai mon pere à différer son voyage, en feignant que j'étois malade, & je fis confidence de l'état où j'étois à un médecin qui me visitoit, afin qu'il m'aidât à tromper mes parens : cet artifice me réussit assez long-tems ; mais enfin mon pere jugeant de ma santé par mon visage, qui étoit assez bon, se détermina à partir, & je n'eus que le tems d'écrire un billet à mon époux ; j'eus même beaucoup de peine à le rendre lisible, parce que mes larmes en effaçoient tous les caracteres ; je lui représentois l'humeur terrible de mon pere, ma grossesse, qui étoit si avancée, que je ne pouvois plus la cacher qu'avec des soins infinis, & les malheurs où je prévoyois que je serois exposée si je venois à accoucher pendant le voyage, comme il y avoit grande apparence. Nous partîmes de Rome hier l'après-dinée ; & mon pere ayant voulu voir Frescati en passant, nous y sommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré, je sentis des douleurs fort violentes ; le chagrin où j'étois

j'étois me fit ſouhaiter pluſieurs fois la mort. Mes douleurs augmenterent, & j'eus tant de frayeur d'être ſurpriſe par mon pere, en accouchant, que j'en ſentis moins la violence de mon mal : ayant obligé une fille qui me ſervoit & à qui je ne cachois rien, de ſe mettre au lit à ma place, afin que ſi mon pere s'éveilloit, il ne s'apperçût point de mon abſence, je ſortis ſeule animée de ma crainte, & ſans ſavoir où j'allois, ne ſongeant qu'à m'éloigner de la maiſon où étoit mon pere; enfin preſſée de mes douleurs, je m'arrêtai dans le lieu où vous m'avez trouvée, & j'eſpere que, par votre moyen, je ſauverai ce cher enfant que vous avez ſi charitablement ſecouru, & que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je ſuis ſortie, ſans que perſonne s'apperçoive de ce qui m'eſt arrivé.

Mafée étoit preſque auſſi ſenſible à ce diſcours que celle qui parloit; car les malheurs touchent tout le monde : mais les malheurs d'une femme, & ſur-tout d'une femme de qualité, qui augmente par ſes larmes la compaſſion qu'on en a déja, attendriroient l'homme du monde le plus

dur. La dame, après lui avoir demandé son nom & le lieu de sa demeure, lui donna une bourse où il y avoit quelqu'argent, & le conjura d'avoir soin de cette petite fille, l'assurant qu'elle en avertiroit son mari, afin qu'il lui donnât des marques de sa reconnoissance & de sa libéralité. Mafée lui promit tout ce qu'elle souhaita, & il se retira après l'avoir vue rentrer dans la maison d'où elle étoit sortie ; il rêvoit en chemin à cette aventure extraordinaire, admirant particuliérement le courage de la dame. Peut-être le bon paysan ne savoit-il pas qu'une femme est capable de tout entreprendre pour cacher ses foiblesses, aussi-bien que pour satisfaire ses passions.

Après que Mafée fut arrivé chez lui, sa femme s'imagina que cet enfant étoit le fruit de ses amours avec quelque bergere du voisinage, & lui fit tous les reproches que sa jalousie lui inspira. Mafée auroit eu peine à s'en justifier, si l'argent qui étoit dans la bourse que la dame lui avoit donnée, n'eût confirmé ses discours ; il apaisa donc sa femme, & ils porterent ensemble

la petite fille chez une autre bergere qui étoit accouchée depuis peu d'un enfant mort. Mafée reçut peu de tems après des lettres du cavalier qui se disoit pere de la petite fille qu'on lui avoit remise en main, qui lui mandoit qu'étant contraint de sortir d'Italie, il avoit chargé un de ses amis de pourvoir en son absence aux besoins de son cher enfant. En effet, cet ami s'en acquitta si libéralement, que Mafée se trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode, qui lui parut d'autant plus douce qu'il avoit toujours vécu dans la nécessité. Cependant la mere de Julie (c'est ainsi qu'ils nommerent la petite fille) eut beaucoup à souffrir de l'injustice de ses parens qui la forcerent à entrer dans un couvent, où elle passa plusieurs années dans l'espérance de revoir son amant, qu'elle nommoit déja son mari, & qui s'étoit battu contre un prince d'une maison souveraine, ce qui l'avoit obligé à s'éloigner de son pays.

Julie, que Mafée élevoit dans l'ignorance de sa condition, devint grande; sa beauté & son humeur enjouée la faisoient

aimer de tous ceux qui la connoiſſoient. Pluſieurs payſans des environs chercherent à lui plaire, & il y en eut même qui la demanderent en mariage. Mais Julie, qui avoit le cœur haut, ne faiſoit pas grand cas de leurs ſoins, & ſe plaignoit quelquefois de la baſſeſſe de ſa condition, diſant qu'elle auroit bien aimé à vivre avec les gens de qualité.

Un cavalier Génois, de l'illuſtre maiſon de Fieſque, étant un jour allé de Rome à Freſcati pour y voir les caſcades, remarqua par haſard cette jeune payſanne à la porte de Mafée; il la trouva ſi charmante, qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il s'en retourna le ſoir à Rome, quoiqu'il eût une répugnance ſecrete à s'éloigner de Freſcati; il avoit toujours l'aimable payſanne dans l'eſprit; & le lendemain il alla une ſeconde fois à Freſcati, feignant d'y avoir oublié une montre fort riche; il fut aſſez heureux pour trouver encore la payſanne qui lui parut plus aimable que la premiere fois, & il remarqua que dans la ſimplicité de ſes habits, elle avoit un air noble, que les autres pay-

ſannes n'ont pas d'ordinaire ; il voulut lui parler, mais il n'en eut jamais la hardieſſe, craignant toujours de lui déplaire ; il demeura ſi charmé, & de la beauté & des manieres de Julie, qu'il lui fut impoſſible de ſe réſoudre à retourner à Rome. Il n'auroit pas balancé à faire quelque ſéjour à Freſcati, pour avoir occaſion de lui parler ; mais il craignoit de n'être pas écouté favorablement, & il prévoyoit qu'il lui ſeroit difficile de lui parler ſouvent ſans que cela fît de l'éclat : il coucha à Freſcati, ſongeant toujours aux moyens de rendre ſenſible à ſa paſſion l'aimable payſanne ; il lui paſſa mille choſes par la tête pour y réuſſir. Enfin après pluſieurs irréſolutions, il ſe détermina à s'habiller en payſan, & à demeurer à Freſcati. Le lendemain il ſe promenoit ſeul dans une vigne ou jardin, rêvant à l'exécution de ſon deſſein, lorſqu'il apperçut un jardinier qui tailloit des arbres ; il s'approcha de lui, & après lui avoir fait pluſieurs demandes, trouvant qu'il avoit aſſez d'eſprit, & qu'il répondoit fort juſte, il entra en converſation avec lui, & lui avoua qu'il étoit engagé dans une

grande affaire, où il s'agiſſoit de ſa vie & de ſa fortune, & qu'il lui importoit de ſe cacher quelque tems, afin de ſe dérober aux pourſuites de ſes ennemis. Le jardinier qui jugeoit bien à la mine & aux habits de Fieſque, qu'il étoit homme de qualité, compatiſſant à ſon malheur, lui offrit de le conduire par des chemins détournés dans un fort qui appartenoit au duc Sforza, où il lui promit qu'il ſeroit en ſûreté. Le cavalier le remercia, & lui dit qu'il aimeroit bien mieux s'habiller en payſan, & demeurer à Freſcati, s'il vouloit lui donner une retraite dans ſa maiſon, & l'avouer pour ſon parent; il en fit d'abord quelque difficulté, craignant de s'embarquer dans quelque mauvaiſe affaire; mais les libéralités du cavalier, & les grandes eſpérances qu'il lui donna le déterminerent à lui accorder ce qu'il ſouhaitoit, il lui promit même de le faire paſſer pour ſon fils, parce qu'il en avoit un à peu près de ſon âge, qui étoit allé depuis neuf ou dix ans en pélerinage à Saint-Jacques, d'où il n'étoit jamais revenu. Le cavalier, ſatisfait de cette promeſſe, s'en retourna le lende-

main à Rome, où il disposa toutes choses pour son voyage ; & ayant pris les précautions nécessaires pour paroître hâlé, comme le sont d'ordinaire ceux qui reviennent de voyager, il dit à ses amis qu'il étoit obligé de retourner à Gênes pour une affaire pressée, & s'en alla à Frescati avec un habit convenable à ce qu'il vouloit paroître. Son faux pere le reçut avec des témoignages de joie, qui tromperent tout le monde ; & tous ceux de sa maison, à l'exemple du maître, le reconnurent, ou crurent le reconnoître pour le fils du logis. Les parens & les amis du pere accoururent chez lui pour le féliciter du retour de Carlin, (c'est ainsi qu'il se nommoit). Il fit bientôt connoissance avec les plus considérables de Frescati, qui écoutoient avec le plaisir le récit fabuleux des aventures qui lui étoient arrivées pendant son prétendu voyage de Saint-Jacques ; il visita les amis de son pere, & Mafée plus souvent que les autres, ce qui lui donna occasion d'admirer l'aimable Julie, qui le reçut fort obligeamment. Enfin, sans m'embarquer dans un détail qui peut-être feroit

ennuyeux, Julie s'apperçut en peu de tems que Carlin l'aimoit passionnément; & comme il se distinguoit des autres jeunes hommes de sa condition, Julie qui avoit le cœur fort haut, ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour au seul payſan du village qu'elle trouvoit raisonnable, & qui n'avoit rien de grossier que ses habits. Mafée voyant que Carlin étoit fort assidu auprès de Julie, & qu'elle n'étoit pas fâchée des soins qu'il lui rendoit, craignit que Julie, trompée par l'égalité de leurs conditions, n'eût trop de complaisance pour lui; ce qui l'obligea à lui déclarer le secret de sa naissance, en lui faisant voir des lettres de ses parens, qui lui recommandoient d'en avoir un soin extrême, & qui l'assuroient que dans peu de tems ils la retireroient de chez lui. Mafée la pria ensuite de se souvenir de sa qualité, & de songer qu'elle se trouveroit au premier jour dans une grande ville, honorée, & peut-être recherchée des plus considérables cavaliers, & qu'ainsi elle prît garde de ne point souffrir des libertés à Carlin, ni à d'autres jeunes gens de Fres-

cati, de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de surprise du discours de Mafée, quoiqu'elle n'eût point de peine à le croire, se sentant une grandeur d'ame que la fille d'un payſan n'auroit pas eue ; & comme elle avoit toujours eu une inclination ſecrete de vivre parmi les perſonnes de condition, elle fut ravie de ce que Mafée lui avoit appris ; mais auſſi-tôt qu'elle fit réflexion aux diſcours paſſionnés que Carlin lui avoit tenus, elle fut preſque fâchée de ſa qualité, ayant peine à ſe priver de voir un jeune homme pour qui elle avoit beaucoup d'inclination : jugeant néanmoins qu'il étoit indigne d'une perſonne de ſa qualité, d'aimer un homme d'une naiſſance ſi obſcure, elle réſolut de ne le voir plus ; ce ne fut pas ſans ſe faire une violence extrême.

Carlin, s'appercevant de ce changement, faillit à mourir de douleur & de déſeſpoir ; il chercha avec tant de ſoin une occaſion pour lui parler, qu'enfin il la trouva ; il ſe plaignit à Julie de ſes rigueurs, d'une maniere ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'elle convint preſque de ſon

injuſtice ; ſans pouvoir lui en donner aucune raiſon ; & , malgré ſa gloire , il lui échappa des ſentimens de compaſſion pour le malheureux Carlin , qu'elle trouvoit plus aimable , (par un caprice dont on ne ſauroit donner la raiſon) , depuis que l'inégalité de leur condition le lui faiſoit regarder comme un homme qui ne pouvoit jamais la poſſeder. Carlin , qui avoit quelque expérience en amour , ne ſachant à quoi attribuer la tiédeur de ſa maîtreſſe, réſolut de lui donner de la jalouſie , & feignit d'aimer une jeune bergere du voiſinage , qu'un jeune payſan étoit à la veille d'épouſer. Julie ne fut pas long-tems ſans s'en appercevoir ; & quoiqu'elle tâchât à ſe déguiſer à elle - même les ſentimens qu'elle avoit pour Carlin , elle ne put s'empêcher de quereller la bergere , & de la menacer même d'en avertir ſon amant. Je ne ſais pas ſi elle le fit ; mais deux jours après , le payſan qui devoit épouſer cette rivale , attaqua Carlin en ſortant de l'égliſe, & il le fit avec tant d'avantage , qu'il en auroit été maltraité , ſans le ſecours que d'autres payſans lui donnerent. Julie,

qui s'y rencontra par hasard, eut un soin extrême de s'informer si Carlin n'étoit point blessé ; il en prit occasion de la remercier, & d'avoir un éclaircissement avec elle ; elle le traita d'ingrat, & lui reprocha une inconstance qui lui attiroit de si mauvaises affaires : il se justifia avec tant d'éloquence, & il lui parut si amoureux, qu'elle eut du chagrin d'avoir été désabusée, puisque aussi bien sa qualité l'empêchoit de répondre à la passion de Carlin ; tous les jours elle faisoit résolution de ne plus lui parler, & même d'éviter sa rencontre : mais aussi-tôt qu'elle étoit une journée sans le voir, elle oublioit & sa résolution & sa qualité, & cherchoit quelque prétexte pour aller dans les lieux où elle jugeoit qu'il pourroit être.

Julie étoit continuellement partagée entre l'amour & la gloire ; lorsqu'une dame bien faite, accompagnée d'un cavalier de bonne mine, arriva chez Mafée, dans un équipage proportionné à leur qualité ; elle se fit connoître à ce bon payſan pour la mere de Julie ; & ayant témoigné beaucoup d'empressement de voir sa chere fille,

on la fit appeller, & sa mere l'embrassa avec des témoignages d'une véritable affection. Le cavalier, qui étoit son pere, l'embrassa aussi avec des marques d'une grande tendresse, quoique Julie eût quelque répugnance à le lui permettre. Sa mere ayant versé quelques larmes par la joie de voir Julie, ou peut-être par le souvenir de ses malheurs passés, apprit à Mafée qu'ils avoient eu de grands obstacles dans leur mariage; que néanmoins, s'étant toujours aimés avec fidélité, ils étoient venus à bout de leurs desseins, avec une longue patience, & qu'il ne manqueroit plus rien à leur bonheur, lorsqu'ils auroient auprès d'eux leur cher enfant; ils lui donnerent ensuite un présent considérable, & emmenerent avec eux Julie, sans lui donner presque le tems de prendre congé de ceux qui l'avoient élevée: elle ne laissa pas de recommander à Mafée, à son départ, d'apprendre à Carlin tout ce qui s'étoit passé, & de lui dire de l'aller voir à Rome. Mafée le lui promit, & ne lui tint pas parole, ne voulant pas donner cette vanité au jeune paysan, & s'imaginant que Julie

ne

ne ſongeroit plus à lui lorſqu'elle ſeroit arrivée à Rome. Ses parens eurent un ſoin extrême de la divertir, & de la mener partout où ils alloient, afin de l'accoutumer inſenſiblement à la bonne compagnie; mais leurs ſoins étoient inutiles. Julie s'ennuyoit par-tout; les converſations les plus agréables lui paroiſſoient fades, parce qu'elle n'y trouvoit pas Carlin, qui de ſon côté n'étoit pas plus tranquille depuis le départ de Julie, n'ayant pu jamais découvrir ce qu'elle étoit devenue. Mafée, craignant que d'autres payſans de la connoiſſance de Julie n'allaſſent l'importuner à Rome, lorſqu'ils ſeroient informés de ſa condition, avoit pris ſoin de le cacher à tout le monde, & s'étoit contenté de dire qu'il l'avoit miſe auprès d'une dame de qualité. Après que l'amoureux Carlin ſe fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage, il réſolut de retourner à Rome, puiſque Julie, qui l'arrêtoit à Freſcati, n'y étoit plus; il ſe plaignoit de ſon malheur, & ne comprenant pas pourquoi elle étoit partie ſans lui donner de ſes nouvelles, il jugea qu'il pourroit la

rencontrer peut-être à Rome, & cette espérance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvemens de son désespoir.

Mafée cependant alla voir Julie ; elle le querella de ce qu'il n'avoit pas amené Carlin avec lui. Mafée, pour s'excuser, l'assura qu'il l'avoit prié de l'accompagner, mais qu'il étoit si occupé auprès d'une jeune paysanne, qu'il ne la perdoit presque point de vue. Julie, ne pouvant cacher le chagrin que ces tristes nouvelles lui causoient, se retira dans sa chambre sur d'autres prétextes, & fit mille réflexions désagréables, qui furent suivies d'un torrent de pleurs. Carlin, qui avoit déja repris le nom & l'habillement de Fiesqui, tâchoit inutilement à apprendre des nouvelles de sa chere Julie, lorsqu'un jour en sortant d'une église, il apperçut dans une rue détournée, deux hommes qui en pressoient un autre avec beaucoup d'avantage : il voulut d'abord les séparer ; mais ceux qui avoient attaqué, le menacerent de le charger lui-même, s'il se mêloit de leur querelle, ce qui obligea Fiesqui à les prévenir, en défendant celui qui étoit seul : il le fit avec

tant de valeur, qu'un moment après, celui qui avoit fait cette réponſe tomba mort à ſes pieds ; la crainte d'être ſurpris par la juſtice, les obligea tous à ſe retirer. Fieſqui ſongeoit à chercher un aſyle dans quelque maiſon religieuſe, lorſqu'un homme de livrée, qui avoit vu ſon combat, lui ouvrit une fauſſe porte, & l'aſſura que s'il y vouloit entrer, il y ſeroit en ſûreté. Fieſqui ne refuſa point cette offre, & cet homme le mena par un eſcalier dérobé dans une chambre aſſez propre ; il l'aſſura qu'il y pouvoit demeurer tranquillement. Fieſqui réſolut d'y attendre juſqu'à la nuit, ſongeant déja à s'en retourner à Gênes, pour éviter les pourſuites de la juſtice ; mais faiſant réflexion qu'il alloit s'éloigner d'une ville, où il eſpéroit toujours de trouver ſa Julie, ſon amour l'empêcha de prendre aucune réſolution. Il étoit dans ces inquiétudes, lorſqu'il entendit une perſonne qui ſe plaignoit dans une chambre qui n'étoit ſéparée de la ſienne que par une porte qu'une tapiſſerie cachoit ; il leva doucement la tapiſſerie, & remarqua que c'étoit la voix d'une

femme qui se plaignoit de quelque chagrin amoureux. Sa curiosité, & la compassion que ses propres sentimens lui donnoient pour les malheurs des autres, l'engagerent à écouter avec attention; il crut d'abord entendre une voix qui ne lui étoit pas inconnue; il jugeoit même qu'elle ressembloit à celle de sa maîtresse. Julie, s'étant apperçue qu'on faisoit quelque bruit dans cette autre chambre, s'arrêta un peu. Fiesqui crut que son amour l'avoit abusé, lorsqu'il s'étoit imaginé entendre la voix de Julie: mais un moment après elle continua ses plaintes, & nomma plusieurs fois l'infidele Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement surpris que Fiesqui le fut en cette occasion, sur-tout lorsqu'il reconnut distinctement la voix de sa maîtresse: le nom d'infidele qu'elle lui donnoit lui fit d'abord de la peine; néanmoins étant fort assuré qu'il ne l'avoit jamais mérité, il espéra qu'il s'en justifieroit bientôt, jugeant qu'elle étoit auprès de quelque femme de qualité, comme Mafée lui avoit dit, & qu'elle se retiroit quelquefois en particulier, pour rêver en liberté; il se fit un plaisir de

penſer qu'il la retireroit de cette condition obſcure, & qu'il lui donneroit en l'épouſant des preuves de la paſſion & de l'eſtime qu'il avoit pour elle : ſon impatience ne lui permit pas de différer long-tems à voir ſa chere maîtreſſe ; il frappa donc à la porte, & Julie qui ſavoit que ſa mere, en revenant d'un parterre, montoit quelquefois par un eſcalier dérobé, & paſſoit au travers de ces chambres, pour s'épargner la peine de faire un plus grand tour, ouvrit la porte, & trouva ſon amant, & non pas ſa mere : elle fut ſi frappée d'un objet ſi cher & ſi peu attendu, qu'elle demeura quelque tems interdite : ils ſe regardoient tous deux ſans ſe parler, & ils furent également ſurpris l'un & l'autre de ſe voir dans des habillemens ſi différens de ceux qu'ils avoient accoutumé de porter à Freſcati.

Mais Julie jugea d'abord que Carlin, plein d'ambition, ayant été informé de ſa qualité, s'étoit déguiſé ſous cet habit de cavalier, pour lui plaire davantage ; elle lui fit des plaintes de ce déguiſement, & l'aſſura qu'elle faiſoit fort peu de cas de

ces fauſſes apparences ; ajoutant qu'elle aimeroit bien mieux le voir fidele avec ſon habillement ordinaire, que perfide & inconſtant ſous un habit ſi peu conforme à ſa condition, & qu'ainſi il n'avoit qu'à s'en retourner & tâcher à plaire à cette payſanne qui étoit ſi fort à ſon gré ; qu'elle vouloit néanmoins l'avertir que l'inégalité de leurs conditions avoit moins contribué à la déterminer à cette réſolution que ſon inconſtance, & le peu de cas qu'il avoit fait d'elle, lorſque Mafée lui avoit dit de ſa part de l'aller voir. Elle ſe faiſoit tant de violence, & ſon cœur avoit ſi peu de part à ſes diſcours, que ſes larmes la trahirent, & l'empêcherent de continuer.

L'amoureux Fieſqui, attendri par les pleurs de ſa maîtreſſe, & accablé par l'injuſtice de ſes reproches, l'aſſura que Mafée ne lui avoit jamais parlé, & que le ſeul haſard lui avoit procuré le bonheur de la rencontrer ; il lui apprit enſuite ſon nom, ſa qualité, & la maniere dont il s'étoit déguiſé en payſan pour lui plaire, lui exagérant les cruelles inquiétudes où

il avoit été depuis son départ de Frescati. Julie, surprise & ravie d'apprendre des choses si agréables à son amour, l'informa de sa naissance, & des raisons qui avoient obligé ses parens à la faire élever à Frescati dans l'ignorance de sa véritable condition. Sa joie & son amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs discours, elle se contenta de lui dire, que puisqu'elle l'avoit aimé payſan, il devoit bien juger que la connoissance qu'elle avoit de sa qualité, ne diminueroit pas son amour, & afin que vous n'attribuyiez pas, continua-t-elle, à votre condition les bons traitemens que vous recevez de moi, je veux bien vous montrer une lettre que j'avois écrite, pour vous l'envoyer par Mafée. Ayant tiré à même tems cette lettre de sa poche, elle la lui présenta, & y lut ces paroles.

LETTRE DE JULIE A FIESQUI.

» SI en changeant d'habillement, on pouvoit changer d'inclination, je ne ſerois » pas expoſée aujourd'hui à vous faire des » reproches, & de votre ingratitude, & » du peu de ſoin que vous avez eu de me » venir voir avec Mafée ; il vous informera de ma qualité, & du lieu de ma » demeure. Soyez cependant perſuadé que » l'inégalité de nos conditions ne m'empêchera jamais d'avoir pour vous les » mêmes ſentimens, puiſque je ſens bien » qu'il me ſera plus aiſé de renoncer aux » avantages de ma naiſſance, que de me » défaire de la forte paſſion que j'ai pour » vous. »

Après que Fieſqui eut lu cette lettre, il ſe jeta aux pieds de ſa maîtreſſe, & ils ſe donnerent des aſſurances réciproques de s'aimer toute leur vie ; ils prirent des meſures pour pouvoir ſe marier avec l'agrément de leurs parens. Fieſqui, ne vou-

lant pas expoſer Julie, qu'il regardoit déja comme ſa femme, aux jugemens qu'on auroit fait d'elle, ſi quelqu'un les avoit ſurpris enſemble, ſe retira auſſi-tôt qu'il fut nuit, après lui avoir promis de la faire demander en mariage le jour ſuivant. Julie demeura ſi ſatisfaite de la converſation de ſon amant, & elle eut tant de joie d'avoir reconnu qu'il lui avoit toujours été fidele, qu'elle ne fut preſque point ſenſible à ce qu'elle venoit d'apprendre de ſa qualité. Son amour & ſon impatience lui donnoient des diſtractions & des inquiétudes, dont ſes parens s'apperçurent; ils la preſſerent de les informer du ſujet de ſon chagrin, & ſe ſervirent de toutes les careſſes dont ils purent s'aviſer, pour l'obliger à ne leur rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette hiſtoire, & les conjura de ne point s'oppoſer à ſon bonheur; comme ils ſavoient par leur propre expérience, que rien n'eſt capable de déſunir deux cœurs qui s'aiment parfaitement, ils lui promirent que ſi ſon amant étoit de la maiſon de Fieſqui, comme il le

disoit, ils seroient ravis de le recevoir pour leur gendre. Un prélat Génois, qui étoit oncle de Fiesqui, alla ce même jour à sa priere, visiter les parens de Julie, & la demanda pour son neveu : sa proposition fut agréablement reçue ; ils furent mariés peu de tems après, & Julie n'ayant plus d'inquiétude, soutint fort bien sa qualité, sans qu'on remarquât jamais dans ses discours ni dans ses manieres, qu'elle eût été élevée chez un paysan de Frescati.

CHAPITRE VII.

Qui traite d'une nouvelle matiere.

LA troupe comique continuoit à repréſenter trois fois la ſemaine dans la ville du Mans : l'auditoire étoit toujours aſſez nombreux, parce qu'il y alloit de tems en tems de la nobleſſe de campagne. Les comédiens, animés par le profit, tâchoient à ſe ſurpaſſer : mademoiſelle de la Caverne qui avoit vieilli dans le métier, & qui étoit comme le chef de meutte de la troupe, faiſoit parfaitement bien ſon rôle. Le Deſtin parloit ſi naturellement & de ſi bonne grace, qu'on ne s'ennuyoit jamais de l'entendre, quoique ſes rôles fuſſent toujours les plus longs. Léandre donnoit de grandes eſpérances d'être un jour un parfait acteur ; la Rancune s'acquittoit de ſes perſonnages avec tant d'adreſſe, qu'il faiſoit rire tout le monde, auſſi-tôt qu'il paroiſſoit : l'Olive étoit le meilleur valet de comédie qui eût jamais

monté ſur le théâtre, parce que Poiſſon n'y avoit point encore paru. Angélique étoit belle & jeune ; ce qui contribuoit beaucoup à réparer ſon défaut de mémoire, car elle oublioit quelquefois le quart de ſes rôles ; mais auſſi-tôt que mademoiſelle de l'Etoile commençoit à paroître, on étoit un demi-quart d'heure ſans rien entendre, à cauſe du murmure qui s'élevoit dans le parterre, par l'admiration qu'elle donnoit. Elle avoit la taille fine, un air noble, & une grace merveilleuſe à réciter ; elle n'achevoit jamais trois ou quatre vers, une période, que tout l'auditoire ne ſe récriât pour lui applaudir, & elle étoit obligée de faire une longue poſe, avant qu'on lui donnât audience pour continuer : ce qui faiſoit enrager le moucheur de chandelles, parce qu'il avoit traité avec la troupe pour leur en fournir. Il n'y avoit pas un godelureau provincial qui ne fût ravi de donner ſa piece de trente ſols pour être ſur le théâtre, afin d'avoir occaſion de conſidérer de près la charmante l'Etoile qui y brilloit. Elle avoit un grand nombre d'amans déclarés, ſans

compter

compter ceux qui n'avoient pas eu la hardieſſe de ſe déclarer ; la quantité d'impertinences qu'elle entendoit dire à ces provinciaux, lui donnoit matiere d'en faire le ſoir de bons contes au Deſtin ; & le plaiſir qu'elle avoit à l'en divertir contribuoit beaucoup à lui rendre leurs ſottiſes moins ennuyeuſes. Parmi tous ces diſcoureurs de rien, il y avoit un gentilhomme du Perche, que la bonne compagnie & les comédiens avoient attiré au Mans pour y paſſer quelques jours. Ce noble de campagne, qui ſe nommoit la Guiardiere, étoit des plus accommodés de ſon voiſinage, & auroit pu paſſer pour un homme riche dans une province, s'il n'eût incommodé ſes affaires par un trop long ſéjour à Paris, & par un voyage qu'il lui prit envie de faire en Italie ; quoiqu'il ne paſſât point Marſeille, parce que la mer lui ayant fait peur, il s'en retourna ; il ſe piquoit de bel eſprit ; je n'ai pas bien ſu ſur quel fondement ; n'importe, il n'eſt pas le ſeul qui s'attribue injuſtement cette qualité. Un Manceau qui eſt entré dans ma chambre dans le tems que j'écrivois

ceci, m'a appris que la Guiardiere ſe piquoit du bel eſprit, parce qu'il avoit logé à Paris dans une auberge où il y avoit un auteur qui lui liſoit ſes ouvrages avant que de les faire imprimer; peut être ne trouvoit-il point d'autre homme qui eût la complaiſance de les écouter, comme pareille choſe m'eſt arrivée à moi indigne, avec des gens que je pourrois bien nommer : mais finiſſons la digreſſion, & revenons à la Guiardiere.

Il trouva l'Etoile fort à ſon gré, dès la premiere fois qu'il la vit : mais après qu'il l'eut vue repréſenter deux ou trois fois, il en devint paſſionnément amoureux, & commença à s'ennuyer par-tout où elle n'étoit pas. Ses aſſiduités lui firent remarquer qu'elle avoit beaucoup de complaiſance pour le Deſtin qui ſe diſoit ſon frere : ce qui l'engagea à faire amitié avec lui, eſpérant que le commerce du frere lui donneroit occaſion de voir ſouvent ſa ſœur : il ne ſe trompa point, elle le diſtingua de ſes autres adorateurs, & le traita aſſez bien, parce qu'elle s'apperçut que le Deſtin en faiſoit quelque cas. Dans les

commencemens, ce noble campagnard avoit prétendu d'en faire une maîtresse ; mais l'Etoile vivoit si honnêtement, & donnoit si peu d'occasion de lui tenir des discours libres, que la Guiardiere n'eut jamais la hardiesse de lui parler de son amour. Après qu'il eut donné plusieurs bons repas au Destin (car toute l'amitié d'un provincial ne va qu'à donner à dîner ou à souper), il crut qu'il étoit assez son ami pour ne lui rien cacher, & lui apprit enfin les sentimens qu'il avoit pour sa sœur.

Le Destin qui ne s'étoit pas attendu à une pareille confidence, se trouva d'abord assez embarrassé, & lui répondit bien sérieusement qu'il pouvoit le lui dire à elle-même. La Guiardiere fut déconcerté par une réponse si seche, & se repentit de lui avoir abandonné son secret. Le Destin s'étant un peu remis de la surprise qu'un aveu si sincere lui avoit causée, & ne voulant pas exposer la pudeur de sa maîtresse à cette déclaration, résolut de la réjouir en lui apprenant cette confidence, & il dit à la Guiardiere, après lui avoir serré la

main, que puiſqu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier ſes ſentimens, il pouvoit s'aſſurer qu'il les apprendroit à ſa ſœur.

CHAPITRE XIII.

Comment la Guiardiere tomba dans un Egoût.

TOUS les amans ſe flattent d'ordinaire : mais un provincial, orgueilleux de ſon bien & prévenu de ſon mérite, ſe flatte toujours plus qu'un autre homme. La Guiardiere crut avoir mis le comédien dans ſes intérêts ; & afin de l'engager davantage à les appuyer, il le pria à ſouper pour le lendemain. Le Deſtin étant allé chez ſa maîtreſſe, lui apprit qu'elle avoit un nouvel amant ; ce diſcours l'ayant fait rougir : ce n'eſt pas ce qui vous doit le plus ſurprendre, continua le Deſtin, & les circonſtances de cette paſſion vous étonneront autant que la paſſion même, puiſque cet amant, après avoir lié commerce

avec moi sur d'autres prétextes, s'est enfin avisé de me choisir pour son confident, & je me suis chargé de vous en parler; voyez avec quelle fidélité je m'en acquitte. L'Etoile, qui n'avoit pas accoutumé de l'entendre railler sur cette matiere, appréhenda qu'il n'eût quelque chagrin dans la tête, & se plaignit à lui de ce qu'elle étoit toujours exposée à toutes les impertinences des provinciaux, le priant de lui donner quelqu'expédient pour se délivrer de leurs fatigans discours. Le Destin lui fit connoître qu'il étoit fort difficile de l'éviter pendant qu'ils seroient obligés l'un & l'autre à faire la comédie, lui conseillant de s'en divertir, & de ne point s'en embarrasser; ils parlerent ensuite de la passion de la Guiardiere, & demeurerent d'accord qu'il étoit le plus présomptueux campagnard de tout le pays. Léandre & Angélique étant entrés en ce tems-là, ils leur firent part de leur conversation, & ils résolurent tous de tirer matiere de divertissement de la passion de la Guiardiere. L'Etoile donna parole au Destin de l'écouter. Angélique voyant qu'elle s'y en-

gageoit avec quelque répugnance, s'offrit à feindre qu'elle l'aimoit, & Léandre promit de faire semblant qu'il lui avoit donné de la jalousie; il n'en falloit pas tant pour persuader un homme aussi vain que la Guiardiere. Le Destin lui rendit compte de sa négociation, & l'avertit même qu'il avoit remarqué que mademoiselle Angélique prenoit quelqu'intérêt à sa personne; il répondit fort obligeamment qu'elle n'y perdoit que sa peine, rien au monde n'étant capable de lui faire changer les sentimens qu'il avoit pour mademoiselle de l'Etoile. Peu de tems après il alla voir les comédiennes; il trouva qu'elles sortoient pour aller à la messe, & s'étant approché d'elles pour leur donner la main, l'accueil obligeant qu'elles lui firent, l'engagea à y répondre par plusieurs révérences fort profondes: il étoit si occupé de son amour, qu'il ne se souvint pas d'un égoût qui étoit derriere lui, & en retirant le pied pour mesurer une révérence, il tomba dedans. Ah! monsieur, prenez garde à vous, s'écria Angélique, après qu'il fut tombé; deux ou trois hommes qui y

accoururent, l'aiderent à ſe retirer de là : il étoit ſi couvert de boue, qu'il leur fut impoſſible de connoître s'il étoit bleſſé, il ne s'en plaignoit point ; mais on remarqua qu'il avoit un regret extrême d'avoir gâté une garniture couleur de feu & blanc qu'il avoit miſe ce jour-là, & dont il avoit prétendu ſe parer long-tems : il ſortoit des exhalaiſons ſi déſagréables de ſes habits, que les dames furent obligées de s'enfuir en ſe bouchant le nez. On le conduiſit chez lui eſcorté de tous les petits enfans de la ville ; & comme il n'avoit point apporté d'autre habit, il fut obligé de ſe tenir au lit pour faire laver le ſien. Pendant qu'il ſéchera, nous paſſerons à un autre chapitre.

CHAPITRE IX.

Ragotin inviſible.

POUR entendre ce chapitre, il faut ſe ſouvenir que Ferdinando-Ferdinandi avoit promis à Ragotin, par la médiation de la Rancune, de le faire aimer de mademoiſelle de l'Etoile, & le petit homme perſuadé de l'infaillibilité de ſon art, lui avoit fait préſent d'un mulet, pour l'engager à le ſervir dans ſon amour. La Rancune par ſon crédit avoit obtenu des comédiennes qu'elles leur aideroient à ſe divertir de Ragotin; ce qui ne lui fut pas difficile, par le plaiſir qu'elles avoient à rire aux dépens du petit homme: étant donc retourné chez l'opérateur, il le trouva fort diſpoſé à le ſervir. Après pluſieurs complimens, l'opérateur lui dit qu'il étoit abſolument néceſſaire d'avoir une chemiſe ſale de mademoiſelle de l'Etoile, & qu'il étoit très-important qu'il la prît lui-même dans ſa chambre, afin de s'en mieux

ſſurer ; mais qu'après cela ſon affaire étoit dans le ſac. Cette propoſition étonna Ragotin, par la difficulté qu'il prévoyoit à prendre cette chemiſe. L'opérateur, feignant de s'appercevoir de ſon étonnement : que cela ne vous embarraſſe pas, monſieur Ragotin, lui dit-il ; je vous donnerai du même baume que je donnai au baile de Veniſe, pour ſe rendre inviſible dans le ſérail du Grand-Seigneur ; & avec cela vous pouvez prendre la chemiſe, & s'il étoit beſoin, tous les habits de votre maîtreſſe en ſa préſence, ſans qu'elle s'en apperçoive. Ragotin, chatouillé de la vertu du baume, ou peut-être de ce qu'il nommoit déja l'Etoile ſa maîtreſſe, l'embraſſa, le priant de ne plus différer ſon bonheur. Le fourbe lui donna je ne ſais quelle drogue, & lui dit de s'en frotter le bout du nez, les mains & tout le viſage, lorſqu'il voudroit entrer dans la chambre de l'Etoile, l'aſſurant qu'après cela il ſeroit inviſible. Ragotin, plein de confiance, alla chez l'Etoile ; & ayant ſuivi exactement tous les ordres du prétendu magicien, il entra dans la chambre de l'Etoile, qu'il

trouva en conversation avec la Caverne & sa fille, que la Rancune avoit préparées à cette visite. Le petit homme s'approcha d'elles, sans qu'elles fissent semblant de le voir ; il eut même le plaisir d'entendre que l'Etoile disoit à ses compagnes, que monsieur Ragotin étoit le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu, ajoutant qu'il étoit dommage qu'il ne voulût pas travailler pour le théâtre. Ragotin, ravi de la voir dans des sentimens qui lui étoient si avantageux, ne songea plus qu'à prendre la chemise ; & s'étant glissé dans la ruelle du lit de l'Etoile, il y en trouva une qu'elle y avoit laissée exprès ; il la prit, & l'emporta avec plus de satisfaction que s'il avoit conquis la toison d'or ; il rencontra en sortant la Rancune & l'Olive qui se promenoient ; & ne se souvenant peut-être pas qu'il étoit invisible, il appella la Rancune, qui se mit à tourner la tête de tous côtés, feignant qu'il ne voyoit personne, quoiqu'il entendît une voix qui ne lui étoit pas inconnue. L'Olive, qui étoit du secret, dit que cette voix ressembloit à celle de monsieur Ragotin.

Le petit homme s'en prit à rire d'une ſi grande force, qu'il rioit encore lorſqu'il entra dans la chambre de l'opérateur, qu'il faillit à étouffer à force d'embraſſades, en lui apportant la chemiſe qu'il lui avoit demandée.

CHAPITRE X.

Le malheureux ſuccès de la chemiſe enchantée.

RAGOTIN étoit ſi ſatisfait de l'opérateur & de ſon baume, après la merveilleuſe expérience qu'il en venoit de faire, & il avoit tant de foi pour tous ſes diſcours, qu'il ſe ſeroit jeté, ſur la parole de l'opérateur, du plus haut clocher du Mans, ſans craindre de ſe bleſſer : ainſi ce maître fourbe n'eut pas de peine à lui perſuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de ſe retirer pour lui donner le loiſir d'enchanter la chemiſe, & qu'il pourroit revenir le ſoir à dix heures, qui étoit l'heure, à peu près, que l'Etoile avoit accoutumé de

se coucher d'ordinaire ; l'assurant qu'aussi-tôt qu'il l'auroit touchée du bout de cette chemise, il ne seroit plus à son pouvoir de lui rien refuser. Le petit homme s'étant retiré, Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avoient à faire ; & après qu'ils furent convenus de toutes choses, la Rancune alla avertir les comédiennes de se trouver dans la chambre de l'Etoile, où il leur promit de leur donner un divertissement qui les réjouiroit. Inezilla fut priée d'en prendre sa part, en reconnoissance du plaisir qu'elle leur avoit donné, lorsqu'elle joua le tour du singe à Roquebrune. Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que celle-là ; il avoit tant d'impatience de voir la plus charmante personne du monde soumise à ses volontés, qu'il se rendit chez l'opérateur, longtems avant l'heure qu'il lui avoit marquée. L'opérateur l'assura que tout étoit prêt, en lui montrant la chemise de l'Etoile, qu'il avoit mouillée dans l'eau jaunie avec du safran : il en avoit seulement trempé les bouts dans de l'esprit de vin.

Il fit ensuite un long discours à Ragotin, pour

pour lui apprendre comment il falloit s'en servir ; il lui donna encore du baume qui rendoit invisible, pour s'en frotter comme la premiere fois, & lui recommanda sur toutes choses de n'approcher point du feu, lorsqu'il seroit revêtu de la chemise, parce que les démons qui l'avoient enchantée, & qui étoient condamnés aux flammes éternelles, n'avoient pas la puissance de se défendre contre le feu : ce raisonnement étoit inutile, pour persuader le crédule Ragotin, qui ne l'étoit déja que trop. Il assura l'opérateur qu'il suivroit exactement ses ordres, & s'en alla chez l'Etoile, qui logeoit assez près de l'opérateur. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il mit la chemise mouillée par-dessus son juste-au-corps, & entra dans la chambre qui étoit remplie de monde, avec la même confiance que s'il n'y eût eu personne ; il prit un siege au milieu de la compagnie, sans que la conversation en fût interrompue, chacun feignant de ne le point voir, quoique les dames eussent beaucoup de peine de s'empêcher de rire ; il eut un soin extrême de s'éloigner des lumieres, de peur

d'inconvénient ; & comme il étoit tard, il crut que la compagnie ſe retireroit bientôt, & différa à uſer de ſon charme ſur l'Etoile jusqu'à ce que tout le monde fût ſorti ; mais le diable de la Rancune, qui étoit caché ſous le lit, attacha une bougie allumée au bout d'un bâton, & l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la chemiſe, qui étoit trempée dans l'eſprit de vin, le feu y prit, & étant inſenſiblement communiqué aux autres endroits qui en avoient été trempés, le malheureux Ragotin en fut tellement étonné, qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flammes de l'enfer, & cria au ſecours de toute ſa force.

Les dames effrayées, ou feignant l'être de cet ardent ſpectacle, s'enfuirent, ſe tenant les côtes de rire. L'hôte, entendant parler du feu, y accourut armé d'un ſeau d'eau, qu'il jetta, en tremblant de peur, ſur l'enflammé Ragotin ; il deſcendit enſuite effrayé de cette viſion, & remonta accompagné de ſes ſervantes, qui portoient des marmittes & des ſeaux pleins d'eau, en criant de toute leur force : elles

eussent sans doute maltraité Ragotin, si la Caverne n'y fût accourue pour le délivrer de leurs mains, quoiqu'aux dépens de sa réputation ; car tous les gens de l'hôtellerie en firent des jugemens fort désavantageux. Le Destin & ses camarades eurent beaucoup de peine à les désabuser. Le pauvre Ragotin, qui avoit les sourcils, la barbe & les cheveux brûlés, étoit si épouvanté, & à même tems si défiguré, qu'il ne fut pas reconnu par l'hôte, ce qui lui fit juger qu'il étoit encore invisible ; & comme il étoit petit, il se glissa dans la foule, & gagna sa maison avec beaucoup de diligence. Cette aventure fut diversement expliquée par les Manceaux ; & Ragotin, sans être désabusé du savoir de l'opérateur, crut seulement qu'il avoit manqué à quelqu'une des choses qu'il lui avoit prescrites : mais après la cruelle expérience qu'il venoit de faire, il n'osa plus se servir de magie pour se faire aimer. Nous le laisserons chez lui ; & pendant qu'il y fait des réflexions sur ce grand événement, l'auteur songera à ce qu'il doit mettre dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie, & autres choſes dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'HOTELLERIE étoit encore en rumeur, lorſqu'on vit arriver un homme à cheval, qui avoit la mine d'un eccléſiaſtique, accompagné de deux autres qui lui rendoient beaucoup de reſpect, ce qui fit juger qu'il étoit leur maître. Auſſitôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuiſine où l'hôte buvoit avec la Rancune & l'Olive, & demanda qu'on lui donnât une chambre pour monſieur le doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étoient déja occupées, dont l'hôte parut fort inquiet : la familiarité qu'il avoit contractée avec la Rancune par pluſieurs fréquentes collations, fit qu'il s'adreſſa à lui pour le prier de céder ſa chambre pour

cette nuit seulement à monsieur le doyen: la Rancune y consentit, parce qu'il n'osa pas le lui refuser; mais ayant su de l'un des valets, que le doyen étoit venu au Mans pour des affaires du chapitre de Montfort, il se repentit d'avoir donné sa chambre, prévoyant que le doyen l'occuperoit plusieurs jours. Son esprit plein d'invention & de malice, lui fournit sur le champ les expédiens de l'en chasser: il accosta le doyen, qu'il traita d'abbé, & s'étant insinué dans son esprit par cette flatterie & par quelque nouvelle qu'il lui débita, le doyen le pria de lui faire l'honneur de souper avec lui; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour se faire presser davantage; le doyen le pressa, & la Rancune consentit enfin de lui tenir compagnie. Alors le doyen appella un de ses valets, qui, si je ne me trompe, se nommoit Ambroise; il lui parla quelque tems à l'oreille; je n'ai pas bien su ce qu'il lui dit, mais la Rancune jugea qu'il lui donnoit des ordres pour le souper; les suites justifierent qu'il avoit bien jugé, car on leur servit peu de tems après

un fort bon repas. Le doyen ſoupa avec appétit, & la Rancune, en homme qui mange aux dépens d'un autre; ils trouverent le vin excellent, & en burent en gens qui s'y connoiſſent. Après qu'ils furent un peu échauffés, la Rancune lui apprit ce qui étoit arrivé ce jour-là à l'hôtellerie, & conclut qu'aſſurément il revenoit des eſprits dans cette maiſon. Le doyen, qui ſans doute n'étoit pas de la maiſon de Sorbonne, & qui régloit ſes opinions ſur les ſorciers, & même ſur les eſprits, par la peur qu'il en avoit, fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroiſe, qui avoit ouï parler déja de cette aventure dans la cuiſine, confirma ſon maître dans ſa crainte; & le fourbe la Rancune s'appercevant de leur crédulité, y ajouta pluſieurs circonſtances qui acheverent de leur faire tourner la tête. Leur converſation fut ſouvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bu long-tems, Ambroiſe alla ſouper avec ſon camarade, qui avoit ſoin des chevaux, & le doyen qui étoit fatigué, & qui avoit bu plus qu'à ſon ordinaire, s'endormit ſur ſa chaiſe. La Rancune profita de ce tems

pour lui faire la malice que vous verrez, ſi vous liſez le chapitre qui ſuit.

CHAPITRE XII.

Frayeur du Doyen, qui voit enlever ſon valet en l'air.

LA Rancune qui avoit réſolu de chaſſer le doyen de ſa chambre, ſe reſſouvint que les comédiens s'y aſſembloient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions ; & comme ils avoient eu beſoin de faire l'épreuve de quelque machine, la Rancune s'étoit aviſé, à l'inſu de l'hôte, d'enlever une planche de la chambre de l'Olive, qui étoit au-deſſus de la ſienne, qu'ils remettoient facilement, ſans qu'on pût s'en appercevoir ; & en attachant une poulie à une des poutres, ils faiſoient l'épreuve de leur machine, quand il étoit néceſſaire : c'eſt de cette machine, que la Rancune réſolut de ſe ſervir pour chaſſer le doyen de ſa chambre ; & ayant préparé toutes choſes pour l'exécution de ſon deſſein, il

se remit sur sa chaise, feignant de dormir, & même de ronfler à l'exemple du doyen. Ambroise étant revenu pour coucher son maître, interrompit leur sommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller; il demanda mille pardons au doyen, & après l'avoir remercié de sa bonne chere, il lui donna le bon soir, & sortit. Ambroise, qui avoit l'imagination remplie des discours qu'il avoit ouï tenir aux autres valets, sur les esprits, en parla encore à son maître en le déshabillant, & lui apprit plusieurs extravagances que sa peur lui faisoit juger véritables. Le doyen, qui naturellement étoit fort peureux, fit coucher son valet sur un matelas dans sa chambre, & pour plus grande précaution, il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit : ses ordres furent suivis, & ils se coucherent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ces habits de théâtre dont les comédiens se servent pour représenter le diable ; & lorsqu'il jugea que le doyen & son valet dormoient, il s'attacha une corde sous les bras, & se fit descendre par l'Olive dans la chambre du doyen qu'il

vouloit prendre sur ses épaules pour porter au plus haut de la maison ; mais il le trouva trop pesant, & il fallut se contenter de lui faire une peur qui fut d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faisoit voir la figure du diable. Le pauvre homme fut si saisi qu'il n'osa pas seulement crier, & le faux diable s'étant adressé au valet, qu'il trouva plus léger, le chargea sur ses épaules, & ayant fait un signal, l'Olive tira la poulie, & l'enleva en l'air ; jugez de l'étonnement & de la frayeur du doyen, lorsqu'il vit enlever son valet. Ambroise s'étant éveillé, se mit à crier de toute sa force, & la Rancune fut obligé de le porter sur l'escalier ; les cris du valet alarmerent toute la maison. La Rancune même, après avoir remis adroitement la planche, & s'être dépouillé de son habit, accourut dans le lieu d'où venoient les cris, & reconnoissant Ambroise, il alla aussi-tôt dans la chambre du doyen, qu'il trouva plus mouillé que si on l'eût tiré de la riviere. La chambre fut en un moment remplie de monde ; le pauvre homme qui croyoit toujours voir le diable, demanda

d'abord un confeſſeur ; on crut qu'il ſe portoit mal, & le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable prêtre du voiſinage, qui arriva peu de tems après. Le doyen ayant repris un peu ſes eſprits, voulut parler de ce qu'il venoit de voir, & tout le monde jugea qu'il rêvoit encore ; la préſence de ſon valet, qu'on ramena dans ſa chambre, le ſurprit plus que tout le reſte, parce qu'il le croyoit déja dans les enfers. Il jura foi d'eccléſiaſtique, qu'il avoit vu une légion de démons qui enlevoient ſon valet : il n'oſa pas dire qu'ils avoient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelqu'idée déſavantageuſe de ſes mœurs. La Rancune de ſon côté juroit que cela ne pouvoit être, & à ſon exemple, tous les gens de l'hôtellerie ſe diſoient les uns aux autres, que le doyen avoit rêvé ce qu'il diſoit. Le valet aſſura qu'il n'avoit rien vu, mais qu'il ſe ſouvenoit bien d'avoir ſenti qu'on le portoit ; & le pauvre doyen faillit à devenir fou, par le peu de créance qu'on lui donnoit. Le bon prêtre, qui étoit venu pour le confeſſer, s'imagina qu'il lui avoit pris une frénéſie, & eſpé-

tant de le remettre par ſes doctes raiſonnemens, il lui offrit de lui donner une chambre dans ſa maiſon, que le doyen accepta avec plaiſir. Le prêtre eut tant de ſoin de le remettre dans ſon bon ſens, que le doyen, pour ſe délivrer de ſes ſermons, fut obligé de demeurer d'accord que cela n'étoit point, ni ne pouvoit être ; il en eut tant de honte, qu'il repartit le lendemain ſans terminer les affaires qui l'avoient amené ; & il a ſi bien perſuadé cette aventure aux habitans de Montfort, qu'ils jurent encore aujourd'hui ſur ſa parole, qu'elle eſt véritable. Cela fit beaucoup de bruit dans le pays du Maine, & l'hôte commença à croire tout de bon qu'il revenoit des eſprits dans ſa maiſon : la Rancune, le voyant prévenu de cette fantaiſie, l'aſſura que le ſeigneur Ferdinando avoit des ſecrets pour toutes choſes ; ils le conſulterent ; l'opérateur, qui étoit averti par la Rancune, alla dans la maiſon, & après avoir marmoté quelques paroles, lui promit qu'il n'y en reviendroit plus ; il lui tint parole, & l'hôte en reconnoiſſance leur donna pluſieurs bons repas. La réputation

de l'opérateur étoit si établie, & l'esprit d'Inezilla si admiré des comédiennes qu'elles eurent une extrême curiosité d'apprendre leur histoire, & savoir comment deux personnes si rares s'étoient mariées ensemble, puisqu'Inezilla étoit Espagnole, & que Ferdinando se disoit Vénitien. Inezilla fit quelque difficulté à les satisfaire la premiere fois qu'elles l'en prierent; mais ayant eu une conversation secrete avec son mari, peut-être pour concerter ensemble ce qu'il falloit dire & cacher de leurs aventures, elle revint, & témoignant qu'elle ne pouvoit rien refuser aux comédiennes, qui l'en prioient avec instance, elle commença ainsi son histoire.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIII.

Hiſtoire d'Inezilla.

JE ſuis née dans la fameuſe ville de Salamanque ; il ne me ſera pas ſi aiſé de vous parler de mes parens que du lieu de ma naiſſance. Je fus élevée juſqu'à l'âge de dix-ſept ans chez un médecin que je croyois mon pere, & j'avois environ douze ans, lorſque je m'apperçus pour la premiere fois, qu'il me traitoit mieux que ſes autres enfans : mon peu d'expérience m'empêcha d'y faire réflexion, & je me flattai que je devois ces diſtinctions à ma beauté, parce que j'étois aſſez jolie, & que les enfans de mon prétendu pere étoient fort mal faits. On me parloit inceſſamment de mes charmes ; & bien loin que de pareils diſcours me déplusſent, je prévenois ceux qui ne me les tenoient pas, & j'avois un ſoin extrême de demander aux perſonnes qui m'approchoient, s'ils ne me trouvoient pas à leur gré. Le médecin &

ſa femme, que je regardois comme mes parens, étoient les premiers à ſe divertir de ma petite vanité : le peu de ſoin qu'ils prirent de me corriger, contribua beaucoup à m'entretenir dans la fauſſe gloire dont j'étois déja remplie. Je trouvois même fort mauvais, que parmi un ſi grand nombre de jeunes gens de la premiere qualité, qui ſont élevés à Salamanque, & qui témoignoient de l'admiration pour moi toutes les fois qu'ils me voyoient paſſer dans les rues, il ne s'en trouvât aucun aſſez hardi pour me dire qu'il m'aimoit; j'avois un plaiſir extrême à lire des romans & des nouvelles, & je me ſentois ſi propre à fournir matiere à des aventures ſemblables à celles que je liſois, que cela m'engageoit à ſolliciter ceux qui avoient ſoin de mon éducation, de me mener ſouvent dans les égliſes, bien moins par un principe de dévotion, que par l'envie de me faire voir. J'avois déja remarqué que les jeunes cavaliers ne manquoient jamais de s'approcher du lieu où je m'étois miſe à genoux; l'attention que j'avois à leurs diſcours, quoique je feigniſſe de lire un

livre de priere, me faiſoit entendre mille choſes qui m'étoient avantageuſes, & qui flattoient agréablement ma vanité.

Je remarquai un jour qu'un cavalier de bonne mine, à qui tous les autres rendoient du reſpect, avoit toujours la vue ſur moi ; je ne levois jamais les yeux ſans rencontrer les ſiens ; & comme j'avois plus d'application à les regarder, qu'à mes prieres, la même choſe arriva pluſieurs fois : toute jeune que j'étois, je ne laiſſai pas de juger que ſes regards ſignifioient quelque choſe. Le cavalier ayant continué à ſe trouver tous les jours dans les égliſes où j'allois, je ne doutai plus qu'il ne m'aimât : vous ſavez (dit-elle en riant) la diſpoſition que la plupart des femmes ont à le croire aiſément. L'Etoile & Angélique en rougirent, & ſe regarderent ; je ne ſais pas ſi Inezilla en rougit auſſi, car le vermillon qu'elle avoit ſur le viſage, empêcha celui qui m'a donné ces mémoires de le remarquer. J'étois, continua-t-elle, fort ſurpriſe de ce qu'il ne me parloit pas ; car, quoique l'uſage de notre nation n'autoriſe pas de pareilles libertés,

je m'imaginois que s'il étoit vrai que je lui eusse donné de l'amour, sa passion pouvoit lui fournir des expédiens pour me l'apprendre : sa timidité me donnoit du chagrin, & je commençois à craindre que peut-être j'avois mal expliqué ses regards, lorsqu'un jour, l'ayant vu sortir de l'église long-tems avant moi, il me tarda d'en être dehors, voyant qu'il n'y étoit plus.

Dans le moment que la messe fut finie, sans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour sortir, je me mêlai avec les plus pressés. Vous savez, ou peut-être vous ne savez pas, qu'en Espagne les meres marchent toujours après leurs filles, afin qu'elles puissent toujours avoir la vue sur elles. On sortoit de cette église par une porte fort étroite, & quoique j'eusse vu ma mere, ou du moins celle que je croyois l'être, qui me suivoit, je me trouvai dehors sans elle, ce qui me donna d'abord de l'inquiétude ; mais le cavalier dont je vous ai parlé se présenta devant moi, & me confirma par des discours fort passionnés, tout ce que ses regards m'avoient déja appris.

Son compliment me fit un peu rougir, ſans pourtant me déconcerter; & craignant d'être ſurpriſe par ma mere, je me preſſai de lui répondre, que s'il venoit ce ſoir-là ſous mes fenêtres, je lui parlerois. Ma mere ayant tardé quelque tems à ſortir, par le ſoin (comme je l'ai ſu depuis) que les amis du cavalier prirent à embarraſſer la porte, pour lui donner le tems de m'entretenir, il me tint encore d'autres diſcours qui ne me déplurent pas; & ma mere étant enfin ſortie, je m'apperçus qu'il ſe retiroit auſſi-bien que moi, fort ſatisfait de cette converſation. Vous ferez peut-être des jugemens déſavantageux de ma facilité. Il eſt pourtant vrai que je m'embarquai dans cette intrigue ſans autre deſſein que celui de ſatisfaire ma vanité, m'imaginant qu'il étoit honteux à une jolie fille (comme je croyois l'être) de n'avoir point d'adorateurs. Je ne manquai pas de me trouver le ſoir, après que tout le monde fut retiré, à une des fenêtres de ma chambre, qui répondoit ſur la rue, ayant aſſez bonne opinion de moi, pour croire que le cavalier y feroit la ronde plus d'une fois: auſſi

ne me trompai-je point ; car auſſi-tôt que ma fenêtre fut ouverte, j'apperçus un homme qui leva la tête, & qui me demanda ſi c'étoit moi qui lui avois parlé ce jour-là à l'égliſe. Je lui répondis qu'il lui étoit honteux de me le demander, puiſque s'il m'aimoit autant qu'il avoit voulu me le perſuader, ſon cœur ne pouvoit pas ſe méprendre. N'en ſoyez point ſurpriſe, me dit-il, puiſque le ſeigneur don Antonio de Velaſco, qui vous aime plus que ſa vie, n'a pu ſe trouver ici, & m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un billet de ſa part, parce que ſon gouverneur, qui eſt un homme fort ſévere, l'a retenu par force. En me diſant cela, il me jetta le billet ; & m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumiere, j'y trouvai ces paroles.

BILLET

DE D. ANTONIO DE VELASCO, A INEZILLA.

« JE ſuis au déſeſpoir de ce que je n'ai » pu me trouver ſous vos fenêtres, comme » vous me l'aviez ordonné ; l'impatience » que j'avois de vous obéir me donnoit » une inquiétude dont mon gouverneur » s'eſt apperçu ; il m'a empêché de ſortir, » & m'a fait par-là le plus ſenſible déplaiſir » que je recevrai de ma vie. Le connétable » de Caſtille, mon pere, lui a donné un » pouvoir abſolu ſur ma perſonne ; mais » ſoyez perſuadée que vous ſeule en avez » ſur mon cœur. Don Franciſco Prado, » qui vous rendra ce billet, eſt un ami » fidele, à qui je ne cache rien ; trouvez » bon qu'il vous entretienne, il me rap- » portera ce que vous lui aurez dit ; & il » vous dira que jamais il n'y a eu de plus » forte paſſion que celle de DON ANTO- » NIO DE VELASCO. »

D'abord j'avois été offenſée de ce que

mon amant ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous, n'ayant jamais ouï dire qu'on fît l'amour par ambaſſadeur ; mais je vous avou qu'après la lecture de ce billet, je demeura ſatisfaite de ſes raiſons, & encore plus d ſa qualité. Le nom de don Franciſco Pra do, que j'avois lu dans pluſieurs livres d Nouvelles, me donna envie de ſavoir s'i en étoit l'auteur, & j'étois ſi peu occupé de mon amour, que je ſongeai d'abord à ſatisfaire ma curioſité en le lui demandant ; il m'avoua qu'il les avoit compoſés, & après que je lui en eus dit beaucoup de bien, il me répliqua avec eſprit, qu'il étoit trop récompenſé de ſa peine, puiſque j'avois eu du plaiſir à les lire : la folie d'un auteur eſt d'entendre dire du bien de ſes ouvrages ; & comme il étoit vrai que les ſiens m'avoient divertie, je fus long-tems ſur ſes louanges. Don Franciſco en fut ſi ſatisfait, qu'il oublia preſque à me parler en faveur de don Antonio ; il m'apprit néanmoins que le connétable de Caſtille l'avoit mis auprès de ſon fils, pour avoir ſoin de ſon éducation, parce que ſon gouverneur étoit un homme de guerre, qui

roit très-peu de connoissance des belles-lettres, & qu'il s'étoit rendu complaisant à ses volontés, de peur qu'une conduite opposée n'eût obligé ce jeune cavalier à se mettre entre les mains de quelque autre, qui n'auroit pas fait un si bon usage de sa confidence : alors il m'exagéra avec tant d'éloquence la passion que don Antonio avoit pour moi, que je sentis dès ce moment qu'il m'auroit bien plus fait de plaisir de me parler pour lui-même. Il me pria de répondre au billet qu'il m'avoit rendu, tâchant à me persuader que je devois cette réponse à l'amour de don Antonio ; je m'en défendis sur le peu de commerce que j'avois avec ce cavalier ; mais m'en ayant instamment priée, je lui dis qu'il pouvoit l'assurer de ma part que j'étois fort sensible à ses soins, & que je l'écouterois avec plaisir, lorsqu'il se trouveroit sous mes fenêtres ; j'ajoutois encore, que prévoyant bien que son gouverneur ne lui en laisseroit pas souvent la liberté, je recevrois ses excuses sans répugnance par un confident qui s'en acquittoit si bien que lui ; je fermai ensuite ma fenêtre, & il se retira. Le lende-

main à-peu-près à la même heure, do
Antonio ne manqua pas de ſe trouver ſou
mes fenêtres ; il me demanda mille fo
pardon de n'être pas venu la nuit préce
dente, & me fit pluſieurs plaintes de la ſé
vérité de ſon gouverneur ; je l'aſſurai qu'
avoit ſujet de ſe conſoler, ayant un confi
dent auſſi habile & auſſi zélé que don Fran
ciſco Prado. Notre converſation fut aſſe
longue ; mais ſoit que les premieres impreſ
ſions demeurent toujours les plus fortes,
ou que don Franciſco eût plus d'eſprit qu
don Antonio, je fus moins ſatisfaite de
lui, que je n'avois été de ſon ambaſſa
deur ; je ne pus m'empêcher de le prier
en nous ſéparant de me l'envoyer, lorſ
qu'il ne pourroit pas venir lui-même. La
journée ſuivante me parut fort longue,
bien moins dans l'eſpérance de revoir don
Antonio, que par le plaiſir que je trouvois
à penſer que ſon gouverneur pourroit le
retenir, & qu'il ſeroit obligé d'envoyer
don Franciſco à ſa place. La nuit que j'at
tendois avec tant d'impatience étant venue,
don Franciſco ſe trouva ſous mes fenêtres ;
& après m'avoir remerciée de tout ce que

j'avois dit d'obligeant pour lui à don Antonio, il m'avoua qu'il étoit de concert avec son gouverneur pour le tromper, & qu'il feignoit d'avoir de la complaisance pour tous ses desirs, afin d'empêcher que ce jeune seigneur, qui étoit fort susceptible, ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles galanteries; que cet artifice leur avoit si bien réussi, qu'ils l'avoient déja détourné de plusieurs intrigues, en y faisant naître des obstacles invincibles, sans qu'il se fût jamais défié de cette tromperie: mais en vérité, continua don Francisco, en changeant de ton, je trouve le dernier choix qu'il vient de faire si raisonnable, que sans pouvoir démêler si c'est pour servir don Antonio, ou par quelqu'autre sentiment que je n'oserois vous expliquer, je n'ai pu me résoudre à l'apprendre à son gouverneur, dans la crainte qu'il n'en avertît vos parens, & au lieu de lui parler de bonne foi, je l'ai trompé; j'ai encore trompé don Antonio, & peut-être je me suis trompé moi-même, en me flattant que ma sincérité ne vous déplairoit pas. Don Francisco attendit ma réponse,

comme l'arrêt décisif de sa destinée : je le répondis donc, avec la même franchise qu'il m'avoit parlé, que je lui étois obligé de la différence qu'il faisoit de moi aux autres personnes que don Antonio avoit voulu aimer, & que l'avis qu'il venoit de me donner, m'apprendroit à ne pas m'embarquer si légérement à l'avenir. Don Francisco, prenant de la hardiesse par le peu de colere que j'avois témoigné de sa déclaration, m'assura que rien ne pourroit l'empêcher de m'aimer toute sa vie, & me dit mille choses fort galantes : le plaisir que j'eus à les écouter, & la tranquillité que je conservai lorsqu'il m'apprit l'humeur inconstante de don Antonio, lui firent juger que je n'aimois point ce cavalier. Cette pensée lui donnant de nouvelles espérances, il me pressa avec tant d'instance de lui apprendre plus particuliérement mes sentimens, qu'il m'échappa de lui dire que les siens ne me déplairoient jamais ; je fermai ma fenêtre, pour cacher le désordre où un aveu si libre m'avoit mise ; & au lieu de dormir comme j'avois accoutumé de faire à une pareille heure, je passai la nuit

nuit à lire les nouvelles de don Francisco, que je trouvai beaucoup plus divertissantes que je n'avois encore fait. Je n'entendis plus parler de don Antonio ; & pour faire voir à don Francisco que je n'y prenois point d'intérêt, je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étois fort satisfaite de mon nouvel amant, par les complaisances qu'il avoit pour moi, & par la conformité que je trouvois de sa condition à la mienne, lorsque je vis arriver, un jour dans notre maison, un homme vêtu de deuil, qui demanda à voir mon prétendu pere ; ils eurent une fort longue conférence, dont le médecin fit part à sa femme. La tristesse qui se répandit en un moment sur leurs visages, me donna des secrets pressentimens de mon malheur ; mais j'en fus bientôt éclaircie, lorsque celui que je regardois comme mon pere, m'appella dans une chambre en particulier, où il m'apprit, les larmes aux yeux, que je n'étois point sa fille, & que le comte de San Lucar, mon pere & son seigneur, m'avoit autrefois mise entre ses mains, pour m'é-

lever ſecrétement, ayant pris un ſoin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma mere, parce qu'après cette galanterie, elle avoit épouſé un cavalier de grande condition. L'homme que vous avez vu arriver, continua-t-il, en pleurant plus fort qu'auparavant, eſt un fidele domeſtique du comte votre pere; il eſt venu m'apprendre ſa mort, & s'acquitter à même tems de l'ordre qu'il lui a donné avant que de mourir, de me remettre ce billet entre les mains; je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient; liſez-le vous-même, ajouta-t-il, en me le donnant. J'étois ſi étourdie de ce que je venois d'entendre, que je n'eus pas le courage de lire le billet: alors le médecin le reprit de mes mains, & lut ce qui ſuit.

BILLET.

« LA connoiſſance que j'ai de votre fi-
» délité, m'oblige à vous nommer pour
» l'exécuteur de mes dernieres volontés.
» J'ai laiſſé la meilleure partie de mon
» bien à l'abbaye royale de ſainte Thé-

» reſe de Valladolid, à la charge & con-
» dition que ma fille, que vous avez
» élevée, y ſera reçue religieuſe. Je de-
» fire & vous ordonne de la conduire in-
» ceſſamment dans cette abbaye, afin
» qu'elle répare par ſa pénitence les crimes
» qu'elle a coûtés à ſa mere. Vous trou-
» verez mon teſtament entre les mains de
» la mere prieure de Valladolid, & vous
» verrez que je n'ai pas oublié de vous
» dédommager des dépenſes que vous avez
» faites pour l'éducation d'Inezilla : mais
» auſſi je charge votre conſcience de tout
» ce qui manquera à l'exécution de mes
» dernieres volontés.

Le comte DE SAN LUCAR.

La femme du médecin étant entrée dans ce tems-là, m'embraſſa en pleurant; & ſon mari, ſans conſulter ma volonté, ſe mit en état d'exécuter celle de mon pere. Il diſpoſa ſur l'heure les choſes néceſſaires pour notre voyage, & il me dit qu'il vouloit ſe mettre l'eſprit en repos, en partant ce même jour, puiſqu'on ne pouvoit trop ſe preſſer dans les affaires où la conſcience

étoit intéreſſée. Un changement ſi précipité m'embarraſſa ſi fort, & toutes mes penſées étoient ſi confuſes, que je n'en avois aucune de diſtincte. On attribua mes inquiétudes au chagrin que je devois avoir de m'éloigner de ceux qui m'avoient élevée : que vous dirai je ? Nous arrivâmes à Valladolid, & je me trouvai même environnée de religieuſes avant que j'euſſe formé aucune réſolution, m'imaginant quelquefois que le teſtament du comte de San Lucar, les diſcours du médecin, & mon voyage, n'étoient qu'un ſonge ; je me faiſois un plaiſir de penſer qu'à mon réveil j'irois à la meſſe, où je pourrois peut-être rencontrer don Franciſco : mais la mere prieure me tira bientôt de cette erreur, en m'exagérant les grandes obligations que j'avois au comte de San Lucar, puiſque la plupart des autres peres ne ſongent qu'à procurer à leurs enfans des établiſſemens où ils paſſent leur vie dans les inquiétudes ordinaires du tumulte du monde, au lieu que le mien, plus éclairé que les autres, m'avoit miſe tout d'un coup dans le chemin du ciel. Elle finit

te beau discours en m'assurant qu'elle & ses sœurs me traiteroient avec beaucoup d'égards, & que toute la communauté me considéreroit comme leur bienfaitrice: elle m'embrassa en achevant ces paroles, & toutes les religieuses suivirent son exemple.

CHAPITRE XIV.

Comment l'Histoire d'Inezilla fut interrompue.

INEZILLA en étoit là, lorsque la servante Morisque arriva fort éplorée, & lui dit : Ah! segnoura, notre monsiou est prisonnier. Cette nouvelle alarma tout l'auditoire, mais particuliérement Inezilla, qui fit un grand cri, & se leva de son siege avec tant de précipitation, qu'elle s'embarrassa dans ses juppes, & tomba assez rudement. L'Etoile & Angélique lui aiderent à se relever, & s'appercevant qu'elle avoit déchiré sa juppe en tombant, elles la visiterent malgré sa ré-

ſiſtance, & trouverent qu'elle étoit écorchée un peu au-deſſus du genou; elles l'empêcherent de ſortir, qu'elle n'eût mis auparavant quelque choſe à ſa bleſſure, qui étoit dans un endroit fort ſenſible: elle tâchoit à ſe débarraſſer des mains de ces charitables amies, lorſque le Deſtin entra dans la chambre. Inezilla, qui étoit dans une poſture un peu indécente, fit un cri plus fort que le premier. Les comédiennes occupées à remédier à ſon mal, & prévenues qu'elle continuoit à ſe tourmenter pour ſortir, ne s'apperçurent pas de l'arrivée du Deſtin, & lui laiſſerent voir, malgré tous les efforts d'Inezilla, ſa jambe & ſon genou; peut-être en auroit-il vu davantage, ſi l'Etoile, ayant reconnu la voix du Deſtin, n'eût promptement abattu les juppes d'Inezilla; elle dit au comédien de s'en aller: mais Inezilla le rappella, pour lui demander s'il n'avoit point ouï parler de l'affaire de ſon pauvre mari: il eſt inutile de vous le cacher, puiſque vous en êtes déja informée, répondit le Deſtin, d'une voix triſte; l'honnête homme de la Rappiniere, accompagné de plu-

ſieurs archers, vient de le mener en priſon, & s'eſt ſaiſi d'une partie de ſes hardes, ſans que nous en ſachions encore le ſujet: Ah! le ſcélérat, voilà donc l'effet de ſes menaces, s'écria l'opératrice en ſe levant? Perſonne ne comprit le ſens de ſes paroles; elle accourut à ſa maiſon, les comédienes voulurent l'accompagner, & le Deſtin même s'y offrit; mais elle les pria tous de la laiſſer aller avec ſa ſervante. L'Etoile, Angélique & le Deſtin firent divers jugemens ſur cette affaire, ſans pouvoir pénétrer de quel prétexte le prévôt ſe ſeroit ſervi pour arrêter l'opérateur; ils ſavoient que Ferdinando avoit un fuſil parfaitement beau & curieux, dont il n'avoit point voulu ſe défaire en faveur de la Rappiniere, qui le lui avoit demandé; & ils ne douterent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'opérateur. Roquebrune entra pendant qu'ils en parloient encore; & s'étant apperçu du ſujet de leur converſation, il leur dit d'un ton fier (ſi ordinaire aux gens de ſon pays): Morbleu! on ne ſe moque pas impunément d'un homme de ma ſorte. Les co-

médiennes ne comprenant rien à ce discours, le prierent de leur expliquer ce qu'il vouloit dire par-là. Alors le poëte faisant parade de son crédit, leur laissa entendre qu'il étoit la cause que l'opérateur avoit été arrêté. L'Etoile, qui avoit l'esprit bien fait, ne lui donna pas le tems de continuer ; elle lui en fit des reproches fort outrageans, & lui dit même qu'il n'y avoit pas moyen de vivre avec des gens si dangereux, & que si la troupe vouloit la croire, il ne seroit pas long-tems avec eux. Le poëte vouloit s'excuser sur ce qu'il avoit été averti du tour du singe, que l'opérateur & sa femme lui avoient joué ; & pourquoi, repartit l'Etoile en colere, êtes-vous assez fou, pour vous imaginer qu'une jolie femme comme Inezilla couchera avec vous ? Son emportement, qui l'obligea à tenir ce discours, n'empêcha pas que sa pudeur ne la fît rougir. Angélique & le Destin ne le traiterent pas mieux que l'Etoile. Le poëte, voyant qu'ils étoient tous contre lui, avoua, pour la premiere fois de sa vie, qu'il avoit tort ; & cherchant à se justi-

ter, il leur apprit qu'ayant fait connoissance avec le sieur de la Rappiniere, par le moyen d'un archer, qui étoit de Marmande, il lui avoit plusieurs fois présenté de ses vers, qu'il avoit fort approuvés; & que s'étant insensiblement attiré ses bonnes graces, la Rappiniere lui avoit fait connoître qu'il étoit véritablement son ami, en se chargeant de le venger de l'opérateur & de sa femme, parce qu'il étoit fort honteux à un homme de son savoir & de sa qualité, de souffrir les insolences de cette canaille, & qu'enfin il l'avoit obligé de lui donner un placet en forme de plainte contre l'opérateur; mais ne trouvant pas que cela fût assez fort pour perdre Ferdinando, le sieur de la Rappiniere avoit tâché à obliger Ragotin de l'accuser de magie; que le petit homme, soit qu'il fût encore prévenu du profond savoir de l'opérateur, ou qu'il craignît les poursuites d'une affaire criminelle, n'avoit pas osé s'y embarquer, & s'étoit retiré pour quelque tems dans sa métairie; que le prévôt s'étant ensuite

adreſſé à d'autres gens, ſur qui il avoit plus d'autorité, avoit fait un procès-verbal ſigné de pluſieurs perſonnes, qui déclaroient qu'ils avoient ouï dire que Ferdinando-Ferdinandi étoit un fameux magicien, & qu'ayant joint toutes ces procédures enſemble, il s'étoit ſaiſi de ſa perſonne. Cependant, puiſque vous y prenez tant d'intérêt, continua Roquebrune, je ſuis perſuadé que monſieur de la Rappiniere eſt trop mon ami pour me refuſer ſa liberté. Les comédiennes l'aſſurerent qu'elles lui en ſauroient très-bon gré, s'il pouvoit l'obtenir, & il ſortit pour y travailler. Je vas ſortir auſſi, & demain je recommencerai un autre chapitre.

CHAPITRE XV.

Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.

LE Deſtin & les comédiennes ne furent point ſurpris de tout ce que le poëte leur apprit ; ils ſavoient tous trois par expérience quel homme étoit la Rappiniere ; & comme ils avoient de l'amitié pour Inezilla, ils allerent la viſiter, & la trouverent fort éplorée. Le Deſtin prenant la parole, l'aſſura que toute la troupe s'intéreſſoit beaucoup à l'injuſtice qu'on faiſoit à Ferdinando, & que ces dames avoient même déja envoyé Roquebrune pour en parler au lieutenant du prévôt, qui étoit de ſes amis. Inezilla, après avoir répondu civilement à ces honnêtetés, leur dit : que ſa vertu & les réſiſtances qu'elle avoit faites aux pourſuites de la Rappiniere, étoient tout le crime de ſon mari ; elle leur apprit encore qu'il l'avoit ſouvent menacée de ſe venger de ſes rigueurs, & qu'il lui avoit même envoyé ce jour-là un

de ſes archers, pour lui dire qu'il allo travailler au procès de ſon mari, & que elle ne ſe déterminoit bientôt à ſatisfai ſon amour, il ne ſeroit plus tems lorſqu ſon mari ſeroit condamné : mais le pe fide, continua-t-elle, n'en ſera pas quit pour cela; car je ſuis réſolue de m'en alle à la cour pour me jetter aux pieds d la reine-mere, qui ne hait pas les per ſonnes de ma nation, & lui demande juſtice contre ce méchant homme. Le comédiennes approuverent ſon généreu deſſein; & la Caverne lui offrit une lettre de recommandation pour une fameuſe ac trice de l'hôtel de Bourgogne, de qui elle avoit eu l'honneur d'être compagne; elles en étoient aux offres de ſervice, & aux remercîmens, lorſque Roquebrune entra, qui leur apprit que la Rappiniere venoit de recevoir un ordre de l'intendant de la province, de ſe rendre à Alençon, où un autre prévôt lui remettroit un priſonnier d'état pour le conduire à Paris; mais qu'il alloit partir dans un moment, & qu'il avoit remis l'affaire de Ferdinando juſqu'à ſon retour.

Inezilla

Inezilla reçut cette nouvelle avec joie, espérant que son départ faciliteroit la liberté de son mari. Le Destin qui, comme vous avez vu, connoissoit la Rappiniere à fond, sortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne sais pas s'il le menaça d'en écrire à monsieur de la Garoussiere, conseiller de Bretagne, ou s'il lui fit peur en lui apprenant la résolution qu'Inezilla avoit faite de s'aller jetter aux pieds de la reine; mais enfin, il obtint sa liberté, à condition de payer les frais de la procédure; car sur cela il fut inexorable.

L'opérateur sortit de prison, & la Rappiniere alla faire son voyage, qui lui fut fatal, comme vous verrez dans les suites de cette véritable histoire. Inezilla fut si sensible aux soins obligeans du Destin, & lui en témoigna tant de reconnoissance, que des médisans ont voulu dire qu'il ne tint qu'à lui d'en prendre ce qu'elle avoit refusé à la Rappiniere; je ne le saurois pourtant croire d'une personne aussi vertueuse qu'Inezilla. Roquebrune cherchant à se raccommoder avec les comédiennes

& l'opératrice, leur donna à ſouper à tous ce ſoir-là.

Après le repas, qui ne fut pas des meilleurs, l'opérateur & la Rancune deſcendirent à la cuiſine pour fumer; & l'Etoile & Angélique prierent Inezilla de leur achever ſon hiſtoire, ce qu'elle fit en ces termes.

CHAPITRE XVI.

Suite de l'Hiſtoire d'Inezilla.

JE paſſai près d'un an dans des inquiétudes plus grandes que je ne ſaurois vous l'exprimer, l'idée toujours remplie de don Franciſco, quoiqu'avec peu d'eſpérance de le revoir jamais.

La prieure de notre couvent, qui avoit beaucoup de complaiſance pour moi, m'exhortoit quelquefois à me diſpoſer à faire mon noviciat. J'avois toujours une excuſe prête pour différer encore un mois; & elle ne m'avoit pas ſi-tôt accordé ce délai, que je ſongeois comment je pour-

rois en obtenir un autre, après que celui-là seroit expiré. Reposant dans mon esprit que je n'avois ni biens, ni parens, & que peut-être don Francisco ne songeoit plus à moi, je voyois bien que c'étoit une nécessité que je fusse religieuse.

Ces tristes réflexions m'affligeoient, & cependant je ne pouvois me résoudre à prendre l'habit de novice. Don Francisco, comme je l'ai su depuis, n'étoit pas plus tranquille que moi; il avoit été long-tems sans savoir ce que j'étois devenue; mais il découvrit enfin que j'étois en religion à Valladolid; on l'assura même que j'avois déja pris l'habit, ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fut de se faire religieux à mon imitation, n'ayant plus aucun attachement pour le monde, puisque j'y avois renoncé.

Cependant, comme il étoit homme de bon sens, il jugea que s'il entroit dans une communauté sans aucun esprit de religion, & par une espece de désespoir, ce sentiment ne lui dureroit pas toujours, & qu'il pourroit s'en repentir dans les suites, comme cela est arrivé souvent à beaucoup

d'autres ; & particuliérement en Eſpagne ; il différa à ſe déterminer ; & s'étant excuſé, ſur d'autres prétextes, de ſuivre don Antonio de Velaſco à la cour, il eut quelque conſolation lorſqu'il s'imagina qu'il pourroit paſſer ſa vie dans la même ville où j'étois ; il vint demeurer à Valladolid, ſans qu'il trouvât jamais, pendant plus de ſix mois, occaſion de me donner de ſes nouvelles, ni d'en apprendre des miennes. Il ne ſavoit encore quel parti il prendroit : dans cette incertitude, il s'appliquoit toujours aux lettres avec beaucoup de ſuccès ; il avoit un talent admirable pour prêcher ; & quoiqu'il n'eût d'autre ordre que la tonſure, qui n'engage à rien, il ne laiſſoit pas de prêcher quelquefois à la priere de ſes amis.

Je ne ſais pas s'il affecta de lier commerce avec le directeur de notre couvent, ou ſi le haſard ſeul y contribua ; mais ce directeur l'ayant entendu prêcher, en parla pluſieurs fois à notre prieur avec éloge, & lui fit ſouhaiter de l'entendre ; elle le fit inſtamment prier de venir prêcher à notre couvent ; il y conſentit ſans

peine, ſachant bien que j'y étois : il parla fort avantageuſement de l'excellence de la vie religieuſe, & du bonheur des perſonnes qui y ſont appellées par une véritable vocation ; mais il blâma beaucoup l'injuſtice des peres qui forcent leurs enfans à l'embraſſer, ſans ſe mettre en peine s'ils n'ont point des inclinations oppoſées, & il fit un diſcours fort docte, par lequel il prouva que le ſcandale & le relâchement qu'on avoit vus quelquefois dans les religions, n'étoient venus que par des perſonnes qui avoient été ſacrifiées à l'avarice de leurs parens, exhortant les religieuſes d'examiner de près les vocations de celles qu'elles recevroient dans leur communauté. On ne voyoit point le viſage du prédicateur, parce que la prieure & les religieuſes anciennes étoient à la grille. Le ton de ſa voix ne m'étoit pas entiérement inconnu ; mais il ne me vint jamais dans la penſée que ce fût don Franciſco ; cependant il me ſembloit que je n'avois jamais ouï ſi bien prêcher ; toutes nos religieuſes en furent fort ſatisfaites. Je témoignai beaucoup de curioſité d'entretenir ce grand

homme, & la prieure, jugeant bien que je profiterois beaucoup de ſes doctes raiſonnemens, me promit de me donner cette conſolation ; elle le fit prier d'aller à ſa grille, & l'ayant entretenu ſur toutes les choſes qu'elle deſiroit qu'il m'inſinuât, elle m'envoya querir dans le parloir & ſe retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand perſonnage, ſans aucune réſerve ; jamais elle n'a été mieux obéie. La grande curioſité que j'avois de le voir, m'obligea à jeter les yeux ſur lui: mais comment pourrai-je vous exprimer tous les mouvemens que je reſſentis lorſque je vis don Franciſco ? quelle ſurpriſe ! quelle joie ! quelle crainte ! & combien de penſées confuſes me paſſerent dans l'eſprit ! Don Franciſco, qui jugeoit bien que j'étois cette obſtinée dont on lui avoit parlé, ſe flatta qu'il avoit quelque part à la répugnance que je témoignois à être religieuſe. Nous fûmes long-tems ſans parler, & nos yeux ne laiſſoient pas d'expliquer nos ſentimens réciproques : enfin nous nous rendîmes compte du chagrin où nous avions été l'un & l'autre,

depuis que nous étions séparés; il m'apprit qu'il avoit été sur le point de se retirer du monde, parce qu'il m'avoit crue religieuse; & je l'assurai que je n'avois pu me résoudre à y renoncer, parce que je savois qu'il y étoit. Enfin après plusieurs discours qui m'attendrirent plus d'une fois, nous convînmes qu'il disposeroit toutes choses pour m'enlever; qu'il m'épouseroit ensuite aussi-tôt qu'il pourroit le faire commodément, & que nous passerions notre vie ensemble. J'étois si occupée de mon amour, que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune, persuadée, comme le sont tous les amans, qu'on ne manque jamais de rien, quand on est avec la personne qu'on aime. La prieure étant revenue dans le parloir, don Francisco se retira après l'avoir assurée qu'il étoit fort content de ma docilité, & qu'il en espéroit un bon succès. Je le lui confirmai encore lorsque nous fûmes seuls, l'assurant que j'étois persuadée des raisons de ce grand homme, & que j'étois résolue de m'abandonner entiérement à ses conseils. La bonne prieure, ravie de joie, m'embrassa,

& me dit : Inezilla, mon enfant, vous ne pouvez jamais manquer en vous laiſſant conduire par un homme ſi éclairé. Comme toute la communauté s'intéreſſoit beaucoup à ma perſonne, à cauſe du bien que mon pere leur avoit laiſſé, il fut délibéré le lendemain en plein chapitre, qu'on feroit un préſent à don Franciſco, de pluſieurs curioſités & confitures, qui ſe font dans les couvens (du moins en Eſpagne). Peu de tems après, il revint me voir pour m'apprendre que tout étoit prêt, & qu'il m'enleveroit quand je voudrois ; l'exécution nous donna quelque inquiétude, parce qu'il étoit aſſez difficile de trouver un prétexte pour ſortir ſeulement juſqu'à la porte. Enfin je me ſouvins que nos religieuſes vivoient dans une ſi grande régularité, qu'elles ne ſouffroient pas qu'un homme entrât dans leur couvent ; l'infirmerie en étoit même détachée, afin que les médecins viſitaſſent les malades ſans entrer dans le couvent ; & lorſqu'une religieuſe ou une penſionnaire avoit beſoin d'un habit, elle alloit au parloir pour s'en faire prendre la meſure. J'avertis donc mon amant de ſe

trouver le lendemain avec un carroſſe, & en habit cavalier à notre porte, parce que je prévoyois qu'il me ſeroit aiſé d'en ſortir, en feignant que j'avois donné rendez-vous à un tailleur, pour me prendre la meſure d'un habit de novice. Cet artifice eut tout le ſuccès que nous pouvions ſouhaiter; je ſortis le jour ſuivant, j'entrai dans le caroſſe qui m'attendoit à la porte, & nous étions déja retirés chez un ami de don Franciſco, dans le tems qu'on me croyoit encore au parloir, donnant les ordres pour mon habit. Le cavalier qui nous avoit donné retraite, alla s'informer de ce qu'on diſoit de moi. Il nous apprit que toute la juſtice de Valladolid étoit en campagne, & qu'on avoit envoyé des gens ſur les routes de Madrid & de Salamanque, pour tâcher à me joindre. Cependant un aumônier de notre protecteur nous épouſa; nous étions réſolus à demeurer quelque tems retirés, & à conſulter enſuite les plus habiles juriſconſultes du pays, pour demander le bien de mon pere aux religieuſes; mais nous fûmes contraints d'abandonner tout, trop heureux encore de pouvoir

mettre nos perſonnes en ſûreté. Huit jours après notre mariage, nous fûmes avertis qu'on avoit découvert que don Franciſco m'avoit enlevée ; que les religieuſes en faiſoient grand bruit, criant au ſacrilége, & publiant que don Franciſco s'étoit ſervi de pluſieurs voies ſaintes pour commettre une action profane & criminelle ; que l'inquiſition avoit pris connoiſſance de notre affaire, & qu'on faiſoit une recherche exacte pour découvrir où nous étions. Celui qui nous avoit donné retraite, effrayé du nom de l'inquiſition, craignoit déja de ſe perdre en voulant nous ſauver. Enfin don Franciſco, à qui l'eſprit ne manquoit jamais au beſoin, s'aviſa de faire apporter bien ſecrétement deux habits de religieux, avec deux fauſſes barbes fort vénérables ; & à la faveur de ces habits & de ces barbes, nous ſortîmes de Valladolid ; & après avoir marché à pied près d'une lieue, nous trouvâmes une litiere que notre protecteur avoit envoyée pour nous conduire en Aragon. Quoique ce royaume ait de grands priviléges, dont ces peuples ſont fort jaloux, on nous avoit

rit que puiſque notre affaire étoit une matiere d'inquiſition, nous n'étions point en ſûreté, ce qui nous obligea à nous rendre à Barcelonne, & à profiter de l'occaſion d'une galere de Gênes, qui partoit pour paſſer en Italie. Je ne vous parlerai point des riſques que nous courûmes ſur mer; je fus ſi rebutée de ce premier voyage, que je fis réſolution de ne voyager jamais que par terre. Nous ſéjournâmes quelque tems à Gênes, où mon mari reçut des lettres de recommandation pour le comte de Lemos, qui étoit alors ambaſſadeur à Rome, ce qui nous obligea à nous rendre dans cette capitale du monde. Le comte de Lemos, qui avoit ouï déja parler de mon mari, le reçut obligeamment, & lui donna une penſion pour ſubſiſter, en attendant qu'il eût une place vacante dans ſa maiſon. Six mois après, il renvoya un de ſes ſecrétaires à Madrid, & donna ſon emploi à don Franciſco. Nous paſſâmes aſſez tranquillement les trois premieres années de notre ſéjour en Italie, & je puis vous aſſurer que l'habitude & la liberté du mariage ne diminuerent point la paſſion que nous

avions l'un pour l'autre. Enfin, l'ambaſſadeur fut nommé vice-roi de Naples, ce qui nous donna beaucoup de joie, à cauſe des grands avantages que mon mari en attendoit; mais ce qui devoit faire notre bonheur, cauſa notre perte. Le comte de Lemos, qui étoit fort galant, me donna ſa litiere pour faire le voyage; il aimoit à dire des équivoques en notre langue; & mon humeur enjouée lui donnoit occaſion de s'adreſſer toujours à moi, pour me dire quelque plaiſanterie. Ces diſtinctions firent de la peine à la comteſſe, qui étoit avec ſon mari; elle s'aviſa même de donner des avis à don Franciſco, qui ne laiſſerent pas de le chagriner, ſans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples, le comte me traita encore mieux qu'il n'avoit fait à Rome, & me fit donner un logement dans le palais, qui n'avoit jamais été occupé par des domeſtiques, ce qui acheva d'irriter la comteſſe. Le vice-roi, ayant été obligé d'envoyer un homme en Calabre, pour y régler des affaires importantes, jeta les yeux ſur ſon mari, & le fit partir avec beaucoup de diligence.

ligence. Cet emploi qui lui étoit fort utile, l'attachoit agréablement, lorſqu'il reçut une lettre de la jalouſe comteſſe, qui lui donnoit de nouveaux avis plus poſitifs que les premiers. Mon mari qui m'aimoit avec paſſion, en fut ſi pénétré de douleur, qu'il abandonna ſa commiſſion, & revint ſecrétement à Naples, croyant peut-être me ſurprendre avec mon amant prétendu. Je ne ſavois rien de ſes inquiétudes, & j'étois couchée avec une fille qui me ſervoit, lorſque j'entendis frapper à la porte de ma chambre, à deux heures du matin. Dom Franciſco avoit une clef qui ouvroit toutes les portes de mon appartement; & comme je craignois que quelque autre n'en pût avoir comme lui, je fermois d'ordinaire ma porte en dedans quand j'étois ſeule: la réſiſtance qu'il trouva à la porte, augmenta ſes ſoupçons; il ſe fit connoître, & je réveillai celle qui étoit couchée avec moi, pour lui aller ouvrir la porte: elle ſe leva, & ayant vu au travers de la ſerrure, que dom Franciſco avoit une bougie allumée, elle ouvrit la porte, & ne voulant point être vue en cet état par un homme, elle

ſe retira avec précipitation dans une autre chambre qui étoit à côté de la mienne, qu'elle ferma auſſi de ſon côté. Dom Franciſco, qui avoit l'idée remplie de mon infidélité, crut que c'étoit le comte qui ſe retiroit : un reſte de reſpect qu'il avoit encore pour ſon maître, l'empêcha de le ſuivre : il s'approcha de mon lit, ayant toujours les yeux ſur la place qu'il voyoit vide à côté de moi ; le déſeſpoir que je remarquai ſur ſon viſage, augmenta le trouble où j'étois de le voir revenir à une pareille heure : je le baiſai, je l'embraſſai, je lui fis cent demandes différentes, ſans qu'il me répondît que par des ſoupirs ; il continuoit toujours à ſoupirer, donnant une autre explication à mes empreſſemens: je le conjurai de m'apprendre le ſujet de ſes inquiétudes ; mais au lieu de répondre à mes innocentes careſſes : De grace, ne m'inſultez pas davantage, me dit-il, & du moins laiſſez-moi mourir en repos, ce ſera toute la vengeance que je prendrai de votre infidélité, & je croirai vous punir aſſez, en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée dans le tems que vous

en étiez ſi indigne. Je vous avoue que ces paroles me percerent le cœur, & j'en fus d'autant plus vivement touchée, que ma conſcience ne me reprochoit rien; je me mis en colere à mon tour; je lui reprochai ſon injuſtice, & voyant qu'il n'écoutoit ni mes plaintes ni mes reproches, je m'abandonnai aux larmes. Alors, craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs, il ſe retira dans ſon cabinet; je le ſuivis, je le ſuppliai pour l'amour de lui-même, de ſe mettre l'eſprit en repos, & de me dire tout ce qui lui faiſoit peine, l'aſſurant qu'il ſeroit ſatisfait de mes raiſons; il fut inexorable, & ne me répondit jamais une parole: mes plaintes & mes cris attirerent deux femmes qui me ſervoient, elles me remirent dans mon lit preſque malgré moi, cependant il étoit jour. Dom Franciſco ſe jeta ſur un lit de repos qui étoit dans ſon cabinet. Une de mes femmes, le voyant pâle & défait, appella en diligence un médecin du palais, qui lui trouva une fiévre fort violente; il le fit ſaigner, & lui donna quelque autre remede; mais, malgré tous ſes ſoins, il lui prit un tranſ-

port au cerveau, & il mourut en trois jours. J'étois dans un ſi grand déſeſpoir du peu de cas qu'il avoit fait de mes raiſons, qu'à peine étois-je aſſurée de ſa maladie, lorſque j'appris ſa mort. Ce triſte ſouvenir arracha des larmes à la pauvre Inezilla, qui l'empêcherent de continuer.

L'Etoile & Angélique la prierent de paſſer ces cruelles circonſtances qui l'affligeoient, & de leur apprendre comment elle s'étoit mariée au ſieur Ferdinando. Inezilla s'étant un peu remiſe, reprit ainſi ſon hiſtoire.

Je paſſerai donc, puiſque vous le voulez, mille circonſtances déſagréables, & tous les bruits ridicules que la comteſſe eut ſoin de répandre ſur la mort de mon mari. Le comte de Lemos me continua la penſion qu'il lui donnoit, & me fit payer de tout ce qui lui étoit dû. On ne fut pas long-tems ſans me propoſer des mariages; mais j'étois ſi rebutée des hommes, & ſurtout de ceux de ma nation, que je fis réſolution de ne me remarier jamais. Le comte fut rappellé en Eſpagne, & je demeurai à Naples. Il y avoit près de ſix ans

que j'étois veuve, lorſque le comte Dognate y arriva en qualité de vice-roi. Ferdinando, qui étoit François, & non pas Vénitien, comme vous l'avez cru, & qui s'appelloit en ce tems-là la Ferriere, étoit à la ſuite de ce vice-roi. Les comédiennes s'étant regardées, en ſourirent : ne ſoyez point ſurpriſes de ce changement de nom & de pays, continua Inezilla, Ferdinando n'a pas eu trop de tort d'en uſer ainſi ; il faut impoſer aux peuples, qui ont toujours plus de foi pour ce qui leur eſt inconnu & nouveau, que pour ce qui leur eſt ordinaire. Il étoit dans une ſi grande réputation à la cour du vice-roi, qu'on étoit perſuadé qu'il avoit des recettes infaillibles pour toutes ſortes de maux ; j'avois déja fait des habitudes avec les dames de la ſuite de la comteſſe ; & je puis dire qu'on trouvoit à dire auſſi-tôt que je paſſois un jour ſans aller au palais, lorſque je fus affligée d'un mal de dents, qui me cauſa des douleurs fort cruelles. Les dames du palais en étant averties, m'envoyerent Ferdinando, qui me donna d'une eau qui me fit ceſſer la douleur en moins d'un

quart-d'heure ; le prompt effet de ce remede me donna beaucoup d'eſtime pour lui ; j'en remerciai celles qui me l'avoient envoyé, & j'eus un ſoin extrême de publier la vertu de ce ſecret : il m'en témoigna de la reconnoiſſance ; & quelque averſion que j'euſſe pour les hommes, je ne fus pas fâchée d'avoir de l'obligation à celui-là, m'imaginant bien qu'il n'avoit pas les mêmes défauts de ceux de ma nation. Enfin, je le trouvai à mon gré ; je ne lui déplus point, & nous nous mariâmes avec l'agrément du vice-roi, qui étoit ravi d'attacher un ſi grand homme à ſon ſervice. Mais le comte Dognate étant mort un an après, je ſuivis mon mari à Veniſe, où il eut quelques petites affaires, qui nous obligerent à paſſer en France ; & je ſerois ſatisfaite d'un voyage qui m'a donné occaſion de faire connoiſſance avec vous, ſi pour mon repos, le ſcélérat de la Rappiniere eût été pendu il y a un an.

CHAPITRE XVII.

Qui traite de la paſſion de la Guiardiere pour l'Etoile.

LE lendemain, les comédiens s'aſſemblerent pour délibérer ſur une lettre que monſieur de la Garouffiere, conſeiller de Bretagne, avoit écrite au Deſtin, par laquelle il lui donnoit avis que la nobleſſe de Bretagne s'aſſembleroit bientôt à Vitré, pour y tenir les états, & que ſi la troupe vouloit y aller, il leur donneroit de bonnes recommandations auprès du ſénéchal, qui étoit ſon parent. Les ſentimens furent partagés : la Rancune & l'Olive vouloient abſolument qu'on y allât, le Deſtin étoit ſoumis aux volontés des dames ; & la Caverne, qui avoit déja voyagé en Bretagne, & qui apparemment s'y étoit embourbée plus d'une fois, craignoit ſi fort les mauvais chemins de ce pays-là, qu'elle n'étoit point d'avis qu'on y allât. Léandre n'oſoit pas dire le ſien devant tout le monde ; mais ayant appellé le Deſtin en particulier,

il lui déclara qu'il ſeroit obligé de quitter la troupe, ſi elle alloit en Bretagne, de peur qu'il n'y fût connu de quelqu'un de ſes parens. Le Deſtin trouva ſes raiſons bonnes, & l'aſſura qu'il empêcheroit bien qu'on y allât. La Rancune s'opiniâtra à ſon ſentiment, bien moins pour le faire valoir, que par le plaiſir qu'il trouvoit à contredire tout le monde. Enfin, après pluſieurs conteſtations, ils ſe ſéparerent ſans rien décider, comme il arrive preſque toujours dans de pareilles aſſemblées: cela donna occaſion au bruit qui fut répandu, que la troupe alloit partir du Mans.

Les comédiens repréſenterent en ce tems-là Bérénice. L'Etoile, qui repréſentoit cette princeſſe, s'en acquitta ſi dignement, que la Guiardiere en perdit le peu de raiſon qu'il avoit naturellement: ce n'eſt pas qu'il ne l'aimât déja beaucoup; mais on avoit réſolu dans ſa famille d'acheter, du mariage de ſa femme, un moulin qui étoit fort à ſa bienſéance, & cette raiſon avoit long-tems contre-balancé ſon amour. Cependant, depuis la repréſentation de Bérénice, il n'eut plus la liberté de

raiſon, & c'eſt ce qui a fait juger qu'il étoit fort amoureux ; enfin il ſe détermina à l'épouſer, & il alla chez ſa maîtreſſe pour lui apprendre cette bonne nouvelle, ne doutant pas qu'une comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un gentilhomme de deux ou trois mille livres de rente qui voulût l'épouſer ; mais ſa préſence le déconcerta, & comme il étoit fort amoureux, il oublia le compliment qu'il avoit réſolu de lui faire ; & ne ſachant par où débuter, il la pria d'ôter ſon gant, après l'avoir aſſurée que s'il voyoit ſa main, il lui apprendroit des choſes merveilleuſes. L'Etoile, qui n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ces paroles, & qui ſavoit que tous les provinciaux ſont de grands patineurs, lui refuſa cette complaiſance, ce qui n'empêcha pas la Guiardiere de lui dire, en regardant avec attention tous les traits de ſon viſage, qu'elle ne joueroit pas long-tems la comédie, & qu'elle ſe verroit bientôt dans un état qui ſurpaſſeroit ſes eſpérances. Quelque mauvaiſe opinion qu'elle eût de ce phyſionomiſte, ſoit qu'on aime à entendre ce qu'on deſire, ou qu'elle eût des ſecrets preſ-

ſentimens qu'elle changeroit quelque jour de condition, elle écouta avec plaiſir des diſcours qui flattoient ſes eſpérances. La Caverne étant entrée dans ce tems-là, la Guiardiere ſortit, & alla chercher le Deſtin, pour l'informer de la réſolution où il étoit d'épouſer ſa ſœur ; il l'appella en particulier, & après un long préambule, il lui dit, que nonobſtant l'inégalité de leur condition, il étoit ſi charmé de la beauté & de l'eſprit de ſa ſœur, qu'il étoit réſolu de l'épouſer. Le Deſtin, ſurpris de ce diſcours, lui répondit qu'il lui étoit fort obligé de l'honneur qu'il vouloit bien faire à ſa famille, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme de ſa qualité fît une alliance auſſi inégale. Le noble ſe ſervit de toute ſon éloquence pour perſuader au comédien qu'il agiſſoit de bonne foi ; il fit ſemblant de ne le pas croire, & après l'avoir aſſuré qu'il étoit ſon ſerviteur, il lui déclara qu'il ne conſentiroit jamais à ce mariage, parce qu'on ne manqueroit pas de dire dans le monde, que les comédiens l'avoient ſuborné, & que ſes parens pourroient même, ſur ce prétexte, faire

ſſer ſon mariage. La Guiardiere lui fit des ſermens horribles qu'il étoit majeur, & qu'il ſe moquoit de ſes parens, offrant même de lui apporter un extrait de ſon baptiſtaire, certifié de ſon curé. Le Deſtin fut inexorable, & le quitta, l'aſſurant qu'il lui feroit trop d'honneur. Un moment après le Deſtin en rendit compte à l'Etoile, qui lui apprit auſſi la converſation qu'elle avoit eue avec la Guiardiere ; ce qui leur donna occaſion de ſe dire mille choſes tendres, & de renouveller les aſſurances réciproques qu'ils s'étoient déja données, de vivre l'un pour l'autre, ſans s'abandonner jamais.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Ragotin au Mans.

LA Guiardiere ayant fait part à ſes amis du deſſein qu'il avoit d'épouſer mademoiſelle de l'Etoile, le public en fut bientôt informé, & tout le monde en témoigna de la joie, par l'amitié qu'on avoit pour la comédienne. Toutes les perſonnes conſidé-

rables du Mans lui en firent compliment, & blâmerent l'opiniâtreté du Deſtin, qui vouloit s'oppoſer à un mariage ſi avantageux à ſa ſœur. L'Etoile répondit à ceux qui lui en parloient, que pour être heureux dans le mariage, il falloit qu'il y eût de l'égalité dans les perſonnes mariées, & qu'étant perſuadée de cela, elle ne haſarderoit point ſon repos, pour ſe donner un établiſſement fort au-deſſus de ſa condition. La Guiardiere l'aſſuroit par des ſermens horribles (que les nobles de campagne ſavent mieux faire que le reſte des hommes) qu'il ne ſe ſouviendroit jamais ni de ſa naiſſance, ni de ſa profeſſion, & qu'il l'aimeroit paſſionnément toute ſa vie; il ſembloit que toute la ville prît intérêt à cette affaire. Les dames même s'en mêlerent, & il y en eut d'aſſez officieuſes pour promettre à la Guiardiere d'y faire conſentir l'Etoile.

Enfin, ce mariage étoit ſi généralement ſouhaité au Mans, par les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qu'on croit encore aujourd'hui que ſi la Guiardiere eût ſu profiter de cette favorable diſpoſition, les magiſtrats

magiſtrats lui auroient donné main forte pour épouſer ſa maîtreſſe, malgré le Deſtin & malgré elle-même. La comédienne & ſon frere commençoient à être fort embarraſſés de l'infructueuſe & fatigante affection des Manceaux, auſſi-bien que des importunités du noble paſſionné, lorſque Ragotin, qui étoit allé à ſa métairie, (peut-être en attendant que les ſourcils & la barbe lui fuſſent revenus), ayant ouï parler de ce prétendu mariage, il s'en retourna au Mans, & fut fort alarmé de cette nouvelle. Le petit homme, ſentant réveiller ſon amour, par la crainte de voir ſa maîtreſſe entre les bras d'un autre, ſe rendit promptement chez l'Etoile, où il trouva le Deſtin; & après leur avoir exagéré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guiardiere comme d'un rival qu'il haïſſoit beaucoup, & qu'il eſtimoit peu; il leur apprit enſuite qu'il étoit un emporté, & que ſes affaires étoient fort ruinées. L'Etoile le remercia de ſes avis, d'un air fort gracieux; & le Deſtin, qui étoit bien aiſe de ſe ſervir de ce prétexte, pour ſe délivrer des Manceaux, qui l'ex-

hortoient inceſſamment à finir ce mariage, anima le petit homme, & lui donna de grandes eſpérances, l'aſſurant que ſa ſœur faiſoit une grande différence de ſa perſonne à celle de la Guiardiere ; mais que les grands biens & la qualité de ce gentilhomme avoient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guiardiere n'étoit qu'un gueux, qui renonceroit ſans doute à la qualité de gentilhomme, ſi on faiſoit quelque jour une recherche exacte de toute la nobleſſe ; & pour faire voir au Deſtin qu'il diſoit vrai, il alla feuilleter les regiſtres de tous les notaires du Mans ; je crois même qu'il envoya quelqu'un dans le Perche, pour être plus particuliérement informé des affaires de ſon rival. Deux jours après, il rapporta trois ou quatre feuilles d'écritures, certifiées par pluſieurs notaires du pays, par leſquelles il fit voir que la Guiardiere devoit conſidérablement ; que les légitimes de ſes ſœurs n'étoient pas encore payées, & que l'abbé de la Trappe avoit de grandes prétentions ſur ſon bien, qu'il aſſuroit avoir été abuſivement aliéné de ſon abbaye. La Guiardiere étant in-

formé des mauvais offices que lui rendoit Ragotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, & trouva moyen de faire décréter contre lui ; & comme il étoit fort offensé de ses outrageantes menaces, il mit tant de gens à ses trousses pour l'arrêter, que la Guiardiere fut contraint de s'absenter pour quelque tems ; ce ne fut pas sans menacer le ciel & la terre ; car Ragotin lui paroissoit déja une trop petite victime pour apaiser sa fureur. Ragotin étant demeuré maître du champ de bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de l'Etoile & de son frere, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, & s'imagina qu'ils avoient quelque dessein sur sa petite personne ; il se rendit fort assidu chez l'Etoile, & après lui avoir offert plusieurs fois inutilement de lui donner à souper, elle lui permit, à la priere du Destin, de faire porter deux plats dans sa chambre ; Inezilla & Angélique en furent priées. Après le souper, le petit homme, qui savoit qu'elles étoient fort curieuses d'entendre le récit de quelque jolie nouvelle, les assura qu'un mar-

chand de Saint-Malo, qui, en revenant de Rouen, avoit couché une nuit dans ſa métairie, lui avoit appris une hiſtoriette, qu'elles auroient du plaiſir à écouter. Les comédiennes & Inezilla l'aſſurerent qu'elles lui donneroient toute l'attention qu'il pouvoit ſouhaiter. Il cracha, il touſſa à diverſes repriſes, & les ayant inſtamment priées de le bien écouter, il commença en ces termes.

CHAPITRE XIX.

La fidelle Bretonne.

NOUVELLE.

LES habitans de Saint-Malo ont toujours eu un génie particulier pour le commerce; ils s'y attachent avec application, & réuſſiſſent d'ordinaire avec beaucoup de ſuccès. Les hommes y vivent dans une grande union; les femmes y ſont civiles, & ont de l'eſprit; & l'on peut dire à leur louange, qu'il n'y a point de port de mer en Europe, où les étrangers ſoient mieux

reçus qu'à Saint-Malo. Un marchand de cette ville, ayant voulu entrer dans les grandes affaires, ſe fit banquier, & laiſſa la conduite de ſon magaſin à ſa femme. Un de ſes correſpondans lui fit banqueroute ; & comme un malheur n'arrive jamais ſeul, un navire qui revenoit des Indes, chargé de barres d'argent, & dont la meilleure partie lui appartenoit, fut arrêté & confiſqué à Cadix par les Eſpagnols, je ne ſais ſur quel prétexte. Ces grandes pertes étonnerent notre marchand, mais il acheva de perdre l'eſpérance de ſe rétablir, lorſqu'ayant examiné les affaires de ſon magaſin, il trouva qu'elles n'alloient pas mieux que les autres, parce que ſa femme, qui en avoit la direction, aimoit beaucoup la dépenſe, & n'avoit pas la force de ſe défendre de faire crédit. Ses créanciers avertis du déſordre de ſes affaires, voulurent être payés. Le marchand, qui étoit galant homme, & d'une famille fort honorable, ſe piqua d'honneur, & vendit tout ce qu'il avoit de plus précieux pour s'acquitter ; enfin il ſe trouva en peu de tems ſans biens & ſans crédit. Sa femme ne pouvant plus

ſoutenir la grande dépenſe qu'elle avoit accoutumé de faire, en fut ſi vivement touchée, qu'elle en mourut de regret, & lui laiſſa un petit garçon qui étoit tout le fruit de leur mariage. Le marchand, qui avoit de l'eſprit, ne s'abandonna point à un déſeſpoir inutile, & réſolut de s'en aller aux Indes, où il eſpéra qu'il pourroit aiſément paſſer pour Eſpagnol, parce qu'il avoit été élevé en Eſpagne, & qu'il en parloit la langue, comme ceux qui étoient nés dans le pays : ayant pris cette réſolution, il pria un de ſes freres, qui étoit un des plus riches marchands de Saint-Malo, d'avoir ſoin de l'éducation de ſon fils, qui avoit environ ſept ou huit ans. Le frere s'en chargea avec plaiſir, & lui promit de le traiter comme ſes propres enfans. Fauſtin (c'eſt le nom du fils) fut élevé avec une de ſes couſines, qui étoit fille unique, & à peu près de ſon âge; ſon oncle lui trouvant de l'eſprit & de la docilité, en eut beaucoup de ſoin; il lui recommanda ſeulement d'avoir un peu de complaiſance pour ſa couſine. Fauſtin ne ſe fit aucune violence en lui obéiſſant; il

y étoit déja diſpoſé par ſa propre inclination, & Agathe (c'eſt le nom de la couſine) étoit d'un ſi bon naturel, & d'une humeur ſi douce, qu'elle ſe faiſoit aimer de tous ceux qui la connoiſſoient; & ſoit qu'elle ſe laiſſât gagner par les complaiſances de ſon petit couſin, ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui, elle ne s'ennuyoit jamais lorſque Fauſtin étoit avec elle, & ſes parens qui l'aimoient tendrement, prenoient ſoin qu'il y fût toujours. Auſſi-tôt qu'on la contrarioit en quelque petite choſe, toute ſa reſſource étoit de s'en plaindre à ſon couſin, & lui ſeul pouvoit lui faire entendre raiſon : leur amitié augmenta avec leur âge.

Auſſi-tôt que Fauſtin commença à entendre un peu les affaires; ſon oncle l'employa à des commiſſions qui l'obligeoient à ſortir quelquefois de la ville, & Agathe étoit dans des inquiétudes extrêmes : ſi elle paſſoit un jour entier ſans le voir, ſon retour lui donnoit de la joie & de l'émotion; ils ſe rendoient un compte réciproque de tout ce qu'ils avoient fait ou vu depuis leur ſéparation, & ne ſe privoient

d'aucun de ces plaiſirs innocens, que le ſang & l'amitié autoriſent ; cependant ils s'aimoient déja avec paſſion, quoiqu'ils ne connuſſent point l'amour, attribuant à l'amitié les ſecrets mouvemens qu'ils ſentoient l'un pour l'autre. Fauſtin, qui entendoit parler dans la ville des grands biens de ſon oncle, & des projets que le public faiſoit déja de marier ſa couſine, revenoit quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe qui vouloit ſavoir toutes ſes penſées, le voyant un jour plus chagrin qu'à l'ordinaire, le pria de lui apprendre le ſujet de ſa mélancolie ; Fauſtin qui ne lui refuſoit rien, lui avoua naïvement qu'elle étoit la cauſe de ſes inquiétudes, puiſqu'il prévoyoit bien que ſa bonne fortune, & les grands biens de ſon oncle alloient lui procurer bientôt un époux d'un rang au-deſſus de ſa condition, qui ſans doute lui feroit oublier le malheureux Fauſtin. Agathe, qui n'avoit jamais rien trouvé d'aimable que ſon couſin, & qui n'avoit pas prévu qu'ils pourroient être ſéparés quelque jour, ne put ſoutenir cette converſation ſans verſer des larmes ;

elle lui fit des reproches de l'avoir crue capable d'une pareille dureté, & ils se donnerent des assurances réciproques d'une amitié inviolable, sans s'appercevoir qu'ils se promettoient que leur passion dureroit toute leur vie.

Un gentilhomme de Bretagne, qui avoit un fils conseiller au Parlement de Rennes, ébloui des richesses du pere d'Agathe, avoit déja jetté les yeux sur elle pour la marier à son fils. Le conseiller fit par ordre de son pere, un voyage à Saint-Malo, & ayant vu Agathe, il demeura aussi satisfait de sa beauté, que ses parens l'étoient déja de ses grands biens, & pressa son pere de finir bientôt ce mariage. Le gentilhomme en parla au pere d'Agathe, qui se trouva fort honoré de cette recherche, & y répondit avec beaucoup de civilité. Le conseiller en étant averti par son pere, en conçut de nouvelles espérances, & ne douta point que son affaire ne réussît. Faustin, alarmé des bruits qui couroient déja de ce mariage, en informa sa cousine, & c'est dans cette occasion que leur amour, qui s'étoit toujours déguisé sous le nom

d'amitié, ſe déclara ; ils ſe dirent tout ce qu'une paſſion violente & ſincere peut inſpirer de plus tendre ; & Agathe qui n'étoit point touchée comme ſon pere, des dignités & des biens du conſeiller, aſſura ſon couſin qu'elle ne conſentiroit jamais à ce mariage, faiſant fort peu de cas d'un rang qu'il lui falloit acheter par le repos de toute ſa vie. Son pere, qui étoit fort ſatisfait de Fauſtin, lui faiſoit part de toutes les affaires ; il l'appella un jour en particulier, & après un long préambule où il lui exagéra les ſoins qu'il avoit pris de ſon éducation, & les autres obligations qu'il lui avoit, il lui dit qu'il vouloit lui donner une marque ſenſible de ſa confiance & de ſon eſtime, en lui apprenant une choſe, qui ſans doute le réjouiroit beaucoup, puiſqu'il s'agiſſoit du bonheur de ſa couſine, qui alloit être mariée à un homme fort riche, & d'une grande conſidération dans la province ; qu'il avoit même engagé déja ſa parole, & qu'il eſpéroit d'en paſſer le contrat le lendemain. Fauſtin cachant les ſecrets mouvemens de ſon cœur, repréſenta à ſon oncle, qu'il devoit

du moins en parler à Agathe ; car enfin, quoiqu'elle fût fort ſoumiſe aux volontés de ſes parens, il ſe rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des perſonnes qu'on veut unir, qui ne laiſſent pas de les rendre malheureuſes toute leur vie. Le marchand approuva l'avis de ſon neveu, & ſe détermina d'en parler le même jour à ſa fille ; il lui dit que l'ayant toujours aimée avec tendreſſe, il avoit ſouhaité de lui procurer un établiſſement conſidérable, & qu'il avoit été aſſez heureux pour trouver un homme d'un grand mérite, & d'une condition fort au deſſus de la ſienne, qui lui avoit fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe l'ayant écouté avec attention, lui répondit les larmes aux yeux, qu'elle le ſupplioit de ne la marier pas ſi-tôt, & de la laiſſer encore quelque tems auprès de lui & auprès de ſa mere, parce qu'elle ſentoit bien qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe réſoudre à quitter des parens, à qui elle avoit de ſi grandes obligations, pour ſuivre un mari qui la conduiroit dans une autre ville, & qui peut-être ne lui laiſſeroit pas la liberté de

les voir auſſi ſouvent qu'elle le voudroit. Son amour lui donnoit tant d'éloquence, qu'elle perſuada ſon pere, qui attribuant cette répugnance à l'amitié & au grand attachement qu'elle avoit pour lui, n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à ſa femme, & admirant l'un & l'autre le bon naturel de leur fille, ils en verſerent des larmes de joie. Agathe ſe ſut bon gré de ſa réſiſtance ; elle en rendit compte à ſon couſin, qui la remercia en des termes qui marquoient & ſon amour & ſa reconnoiſſance ; elle y répondit avec beaucoup de tendreſſe, & ils ſe promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le conſeiller étoit dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il ſouhaitoit avec paſſion ; il ſe plaignit à ſon pere de ce retardement, & lui ayant repréſenté le tort que cela lui feroit dans le monde, lorſqu'on ſauroit qu'un marchand avoit fait difficulté de lui donner ſa fille ; ſon pere, perſuadé de ſes raiſons, alla voir les parens d'Agathe, & les preſſa avec tant d'inſtances, qu'enfin ils lui promirent de conclure

clure ce mariage le lendemain : le marchand qui craignoit d'être encore attendri par les diſcours & par les larmes de ſa fille, s'aviſa d'appeller ſon neveu. Fauſtin, lui dit-il, je ſuis réſolu de ne différer pas davantage à marier Agathe; je viens même d'en donner ma parole au pere de celui que je lui ai deſtiné pour époux, & il ne s'agit plus que de l'obliger à m'obéir de bonne grace; je ne veux pas lui en parler moi-même, de peur de me mettre en colere, ſi elle réſiſtoit à mes volontés : vous avez de l'eſprit, & je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire; je l'ai examinée avec beaucoup de ſoin, & j'ai trouvé que c'étoit le plus grand bonheur qui pouvoit arriver à votre couſine; il faut que vous lui en parliez, & que vous lui faſſiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire; je ſuis aſſuré que ſi vous vous ſervez de toute votre adreſſe, vous n'aurez point de peine à lui perſuader tout ce que je viens de vous dire; je veux même avoir le plaiſir d'écouter votre converſation. Il ne donna pas le tems à Fauſtin de répondre,

ni de délibérer ; car il fit appeller ſa fille ; & ſe cacha derriere une tapiſſerie, d'où il pouvoit voir leurs actions, & entendre leurs diſcours. Jamais homme ne s'eſt trouvé plus embarraſſé que le malheureux Fauſtin le fut en cette occaſion. Cependant il fallut ſe réſoudre à ſatisfaire ſon oncle, de peur qu'il ne s'apperçût de ſon amour, & qu'il ne l'éloignât de ſa couſine pour toute ſa vie. Voici à-peu-près les diſcours qu'il lui tint, qui étoient bien éloignés de ſes véritables ſentimens.

« Vous ſavez, ma chere couſine, la ſou-
» miſſion aveugle que les enfans bien nés
» doivent avoir aux volontés de leurs peres ;
» le vôtre vous a toujours aimée avec tant
» de tendreſſe, qu'il ſemble que vous lui
» ayiez des obligations particulieres, &
» vous ſeriez moins pardonnable qu'une
» autre, ſi vous vous oppoſiez aux choſes
» qu'il deſire de vous. Cependant il ſe
» plaint que vous faites quelque difficulté
» de recevoir de ſa main un mari qu'il
» a cru digne de vous par ſa qualité,
» par ſon mérite & par ſes biens ; vous
» êtes d'un ſexe qui ne vous permet pas

» d'examiner le choix de vos parens, ſans » bleſſer votre pudeur. Mon oncle deſire ce » mariage avec empreſſement, il en a déja » donné ſa parole, & vous ne ſauriez plus » le dédire, ſans lui faire un affront ſen- » ſible; ainſi, je vous en conjure, ma » chere couſine, ne lui donnez pas ce cha- » grin, & laiſſez-vous conduire à un pere » qui ne cherche que votre ſatisfaction. »

Jamais il n'y eut de ſurpriſe pareille à celle d'Agathe, lorſqu'elle entendit tenir ce langage à ſon couſin; il lui paſſa dans ce moment mille choſes par la tête; & s'imaginant qu'il aimoit peut-être ailleurs, puiſqu'il lui conſeilloit de ſe donner à un autre, cette penſée la toucha ſi vivement, qu'elle l'interrompit, & l'aſſura d'un ton tranquille qu'elle affectoit avec beaucoup de peine pour ſe venger de lui, que puiſqu'il lui conſeilloit, elle obéiroit à ſon pere, avouant qu'elle avoit eu tort de s'en défendre; ſon dépit & ſa colere, qui commençoient à la trahir, l'empêcherent d'en dire davantage. Elle ſe retira dans ſa chambre, où elle s'abandonna ſans contrainte à tous les mouvemens de ſon déſeſpoir. Son

pere ſortit du lieu où il étoit caché, & embraſſa Fauſtin avec des témoignages d'une grande reconnoiſſance ; il porta cette agréable nouvelle au conſeiller, & le préſenta dès le lendemain à ſa fille, qui le reçut aſſez froidement, & ne le regarda preſque point ; mais le conſeiller, attribuant la retenue de ſa maîtreſſe à ſa pudeur, n'en fut point ſurpris ; ſa modeſtie augmenta ſon amour, & ſa grande beauté l'impatience de le ſatisfaire. Il obtint par ſon crédit une diſpenſe des bans, & le jour des noces fut fixé pour le dimanche ſuivant.

Pendant que leurs parens & leurs amis ſe préparoient à de grandes réjouiſſances, le malheureux Fauſtin étoit ſi accablé de voir que toutes choſes ſe diſpoſoient au bonheur de ſon rival, qu'il ne ſavoit plus quel parti prendre pour l'empêcher ; il voulut inutilement ſe juſtifier auprès de ſa couſine, en lui apprenant que ſon pere l'avoit forcé à lui tenir le diſcours qu'elle avoit entendu ; mais Agathe, qui ne pouvoit pas comprendre qu'il eût aucune bonne raiſon à lui dire après lui avoir con-

ſeillé ſi poſitivement de ſe donner à un autre, refuſa de l'écouter, & évita ſa rencontre, étant réſolue de ſe venger de ſon ingratitude, quoi qu'il lui en coutât le repos de toute ſa vie : comme ils mangeoient enſemble, elle ne laiſſoit pas de jeter quelquefois les yeux ſur lui, mais elle les détournoit auſſi-tôt, parce qu'elle rencontroit toujours ceux de ſon amant, ce qui lui fit juger qu'il ſe repentoit peut-être de ce qu'il lui avoit dit : elle cachoit néanmoins ſes inquiétudes avec beaucoup de ſoin, & Fauſtin étoit au déſeſpoir de la trouver ſi tranquille ; ils ſouffroient tous deux beaucoup : cependant elle devoit être mariée le lendemain. Fauſtin, voyant que c'étoit un mal ſans remede, entra dans la chambre de ſa couſine, & lui apprit la tromperie que ſon oncle l'avoit contraint de lui faire, lorſqu'il lui avoit donné des conſeils ſi contraires à ſon amour, & aux véritables ſentimens de ſon cœur ; elle n'eut pas de peine à le croire, elle en fut vivement touchée, & elle ſe juſtifia à ſon tour ; ils s'attendrirent tous deux ; mais ils étoient ſi étourdis, lorſqu'il leur revenoit

dans l'eſprit qu'ils ſeroient ſéparés le lendemain, & qu'il ne leur ſeroit plus permis à l'avenir de s'aimer ſans crime, qu'ils n'avoient pas la force de ſe rien dire ; ces triſtes réflexions les affligeoient au-delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Agathe ayant été avertie que pluſieurs dames de la ville l'attendoient dans la chambre de ſa mere, pour lui faire compliment ſur ſon mariage, ils ſe ſéparerent ſans rien réſoudre. Le jour ſi redoutable aux deux amans, & ſi ſouhaité du conſeiller, étant venu, Fauſtin, n'ayant pas le courage de voir, ſans mourir, le pompeux appareil des noces, qui étoit pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un enterrement, ſortit de la maiſon de ſa couſine, & ſe retira chez un de ſes amis, qui étoit le ſeul à qui il avoit confié le ſecret de ſon amour. Marcel (c'eſt le nom de l'ami) voulut inutilement le conſoler. Fauſtin lui déclara qu'il étoit réſolu de s'en aller à la Rochelle, dans le deſſein de s'y embarquer, & de chercher quelque pays fort éloigné, où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du ſien. Marcel lui dit de

bonnes raiſons pour le détourner de cette derniere réſolution ; il approuva néanmoins ſon voyage de la Rochelle, eſpérant que le tems & l'abſence guériroient ſa paſſion. Ce fidele ami lui ayant donné toutes les choſes dont il avoit beſoin, il partit après l'avoir prié de rendre ce même jour une lettre de ſa part à ſa couſine. Marcel s'en acquitta fort fidélement, & la rendit à Agathe dans le tems qu'elle étoit en peine de Fauſtin, pour chercher enſemble quelque expédient, afin de différer au moins d'un ſeul jour ce cruel mariage. Elle ſe retira en particulier pour lire ſon billet, où elle trouva ces paroles.

LETTRE DE FAUSTIN, A AGATHE.

« MON déſéſpoir ne m'a laiſſé du jugement que pour me faire connoître que » ma préſence pourroit vous embarraſſer, » & quoiqu'en vous perdant je n'aye rien » à ménager, la paſſion que j'ai pour » vous eſt ſi reſpectueuſe, que j'aime » mieux mourir loin de vous, que de

» vous fatiguer de mes malheurs ; car » enfin, puiſque je vous perds, je n'aurai » aucune peine à mourir, & il me ſeroit » impoſſible de vivre ſans vous aimer ; » ainſi il ſeroit inutile de vous oppoſer » à ma perte, puiſque je prévois que » je ne pourrois jamais me réſoudre à » vous voir entre les bras d'un autre, » ſans m'emporter à quelque choſe de » funeſte, & je veux éviter tout ce qui » pourroit vous donner du chagrin. Quoi ! » il ne me ſeroit plus permis de vous » parler de mon amour ſans bleſſer votre » vertu ? Cette ſeule penſée me déſeſpere. » Mais je me tourmente inutilement, lorſ- » que je me fais une image affreuſe des » maux que je ne reſſentirai jamais ; car » je ſens bien que je ne ſurvivrai pas » long-tems à votre mariage. »

Agathe ne put achever de lire cette lettre ſans verſer un torrent de larmes : elle ſe repréſenta le déſeſpoir où elle ſeroit, lorſqu'elle ne verroit plus ſon cher couſin ; & prévoyant bien qu'elle ne pourroit jamais aimer ſon mari, après avoir donné

ſon cœur à ſon couſin, qu'elle trouvoit ſi digne de ſes affections, elle fut combattue de mille penſées différentes : tantôt elle vouloit tout quitter pour ſuivre Fauſtin ; un moment après, ſa pudeur & la crainte de s'attirer la colere de ſon pere, lui faiſoient déſapprouver ce qu'elle venoit de réſoudre ; mais lorſqu'elle conſidéroit qu'elle alloit épouſer un autre homme que ſon amant, & renoncer à même tems à l'eſpérance de le poſſéder jamais, ſon amour prenoit le deſſus de tous ſes mouvemens, & toutes les autres raiſons lui paroiſſoient foibles, & de peu de conſéquence ; & quoiqu'elle ſe fît une idée effroyable des perſécutions qu'elle devoit attendre de ſon pere, appuyé du crédit du conſeiller, elle trouvoit bien plus de conſolation à penſer qu'elle mourroit avec ſon couſin, s'il étoit néceſſaire, qu'à ſe réſoudre à vivre ſans lui. Après cette derniere réflexion, elle n'écouta plus ni crainte, ni devoir, ni bienſéance, ni rien de tout ce qui s'oppoſoit à ſon deſſein, & s'abandonnant à ſon amour, elle ſe dépouilla des habits magnifiques dont

elle étoit vêtue ce jour-là, & ayant pris toutes les pierreries que ſon pere lui avoit données pour ſe parer elle ſortit enveloppée d'une cape, par une porte de derriere, & s'en alla chez Marcel, eſpérant d'y trouver encore ſon couſin. Marcel lui apprit qu'il étoit parti, & Agathe lui déclara qu'elle vouloit abſolument le ſuivre. Mais Marcel lui ayant fait connoître qu'elle ſeroit infailliblement arrêtée en chemin par ſes parens, elle conſentit qu'il la menât chez une de ſes tantes, où il l'aſſura qu'elle pourroit demeurer en ſûreté, & que perſonne n'auroit connoiſſance de ſa retraite; il lui promit même de faire revenir ſecrétement ſon couſin, & d'écrire inceſſamment à Rome, afin d'obtenir une diſpenſe pour le mariage.

Cependant tout étoit en confuſion chez le pere d'Agathe; la compagnie étoit nombreuſe, & chacun ſe tourmentoit à trouver la mariée (ou du moins celle qui devoit l'être): ſon pere en étoit dans une colere qu'il ſeroit difficile d'exprimer, & ſon prétendu mari faiſoit une fort déſagréable figure au milieu de tant de per-

ſonnes qu'il avoit priées à ſes noces. Toute la nuit ſe paſſa à prendre des ſoins inutiles pour découvrir ce qu'elle étoit devenue ; mais lorſqu'on s'apperçut le lendemain que ſon couſin ne paroiſſoit pas, perſonne ne douta qu'ils ne fuſſent enſemble. Le pere d'Agathe ne reſpiroit que vengeance ; tous les ſupplices les plus cruels lui ſembloient trop doux pour punir l'ingratitude & l'inſolence de ſon neveu. Le conſeiller étoit ſi offenſé de cette injure, qu'il ſe joignit au marchand, pour tirer raiſon de cet enlévement, qu'il appelloit déja rapt, & écrivit en pluſieurs endroits contre ce prétendu raviſſeur. Fauſtin, qui continuoit ſon voyage, accablé de douleur, fut arrêté à Nantes, & ſe trouva chargé de fers, avant qu'on lui eût appris ſon crime. On lui demanda des nouvelles de ſa couſine, & le nom du conſeiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faiſoit, il ne répondit que par des ſoupirs ; il lui échappa même des larmes ; ce qui fit juger qu'il ſe repentoit de ſon crime. On voulut ſavoir de lui ce qu'étoit devenue Agathe ; mais il fut impoſſible de lui ar-

racher une parole, parce qu'il étoit prévenu qu'on lui faiſoit cette inſulte par l'ordre du conſeiller, pour le punir de ce qu'il aimoit ſa couſine. Agathe étant informée, par Marcel, des perſécutions qu'on faiſoit à ſon couſin, pour l'amour d'elle, en fut ſenſiblement affligée. Cet ami fidele lui conſeilla d'entrer dans un couvent, & de faire déclarer à ſon pere qu'elle vouloit être religieuſe, & que ſon couſin n'avoit aucune part à la réſolution qu'elle en avoit priſe. Agathe, ayant ſuivi l'avis de Marcel, ſurprit tout le monde; ſon pere & le conſeiller y furent trompés les premiers, & n'oublierent rien pour la faire changer de réſolution. Fauſtin fut mis en liberté par les ſoins de ſon ami, qui lui fit ſavoir ce qui ſe paſſoit à Saint-Malo, ſans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte réſolution de ſa couſine, de peur que les lettres ne fuſſent ſurpriſes. Ces nouvelles l'étonnerent, & il eut quelque conſolation de penſer qu'Agathe lui avoit toujours été fidelle, quoiqu'étant religieuſe, elle ne fût pas moins perdue pour lui; mais faiſant réflexion qu'il étoit

la

la cauſe qu'elle renonçoit au monde, & prévoyant bien qu'elle ſeroit malheureuſe toute ſa vie, puiſque ſon déſeſpoir l'obligeoit à prendre ce parti, ſa reconnoiſſance lui reprocha les malheurs où ſa couſine ſeroit expoſée pour l'amour de lui, & il aima encore mieux la voir entre les bras de ſon rival, que dans un couvent par déſeſpoir. Toutes ces réflexions le firent réſoudre à retourner à Saint-Malo, pour contribuer de tout ſon pouvoir à la retirer de ce couvent; il étoit prêt à partir lorſque Marcel arriva à Nantes, qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avoit à ſa maîtreſſe; & après lui avoir montré la diſpenſe qu'il venoit de recevoir de Rome, il lui dit qu'il avoit accompagné Agathe dans un château à deux lieues de-là, où elle l'attendoit avec impatience pour l'épouſer. Fauſtin ſentit dans cette occaſion tous les mouvemens de joie que tant de bonnes nouvelles à la fois peuvent cauſer à un homme fort amoureux : il embraſſa ſon fidele ami avec des témoignages d'une reconnoiſſance parfaite. Son impatience & le plaiſir qu'il ſe faiſoit par

avance de penſer qu'il alloit revoir ſa chere maîtreſſe, & s'unir avec elle par les liens éternels, ne lui permirent pas de faire de longs raiſonnemens avec ſon ami : ils partirent ſur l'heure, & arriverent peu de tems après dans le château où Agathe les attendoit. Jamais entrevue n'a été ſi tendre que celle de nos deux amans. Un bon prêtre que Marcel avoit gagné, les épouſa le même jour ſans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils profiterent des libertés du mariage ; mais ces douceurs furent bientôt mêlées de mille chagrins. Le pere d'Agathe ayant été informé de leur mariage, les pourſuivit avec des rigueurs qu'on auroit peine à croire. Le conſeiller l'appuya de ſon crédit, & le pauvre Fauſtin fut mis en priſon une ſeconde fois : l'affaire fut pourſuivie avec beaucoup d'animoſité ; le conſeiller employa tous ſes amis, & le marchand n'y épargna aucune dépenſe. Agathe cependant ſollicitoit ſes juges avec beaucoup d'aſſiduité. Elle vendit ſes pierreries pour fournir aux frais du procès ; tous ſes ſoins n'empêcherent pas qu'après une longue pourſuite, elle ne

fût avertie que l'affaire tournoit fort mal pour ſon mari. Les juges, touchés de ſes larmes, différoient toujours à prononcer un arrêt ſévere qui étoit pourtant fondé ſur les loix du royaume. Agathe voyant que la juſtice lui étoit contraire, ſe flatta que la nature lui ſeroit peut-être plus favorable; & quelque riſque qu'il y eût pour elle à ſe préſenter devant ſon pere, elle ſe détermina dans cette extrémité à l'aller chercher dans l'hôtellerie où il étoit, & à ſe jetter à ſes pieds pour lui demander la grace de ſon mari; elle arriva à la porte de ſa chambre, mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant apperçu dans ce tems-là un homme d'une mine vénérable, qui étoit dans une chambre voiſine de celle de ſon pere, elle s'approcha de lui; & après lui avoir appris ſes malheurs en peu de paroles, elle le conjura d'aller dans la chambre de ſon pere, incontinent après qu'elle y ſeroit entrée, afin de lui aider à obtenir ce qu'elle demandoit, ou du moins pour détourner les funeſtes effets de ſa colere: cet inconnu la conſola autant qu'il put, & lui promit de ſe tenir

à la porte de la chambre, & d'y entrer lorſqu'il ſeroit tems. Agathe, ſe confiant à ce ſecours, ſe jetta aux pieds de ſon pere, qui la repouſſa d'abord aſſez rudement; alors l'inconnu entra, & reconnoiſſant ſon propre frere dans la perſonne de ce pere impitoyable, il ne lui donna pas le tems de ſuivre les mouvemens de ſa fureur; car il ſe fit connoître à lui pour le pere de Fauſtin, ce qui le troubla tellement, qu'il demeura immobile & interdit. Son frere lui apprit en peu de paroles, que la fortune lui avoit été plus favorable aux Indes que dans ſon pays, ce qui ne fit qu'augmenter la confuſion du pere d'Agathe. Enfin il demanda pardon à ſon frere, il embraſſa ſa fille, & jamais on n'a paſſé en ſi peu de tems, d'un ſi grand emportement à une joie extrême. Agathe accourut à la priſon pour porter ces agréables nouvelles à ſon mari, dans le tems que les deux freres alloient demander ſa liberté, qu'il reçut avec d'autant plus de joie, qu'on lui avoit déja fait craindre un honteux ſupplice.

CHAPITRE XX.

Où il eſt parlé de Verville & de Saldagne.

RAGOTIN ayant achevé de lire ſa nouvelle, ſe retira, & le Deſtin ſe préparoit à le ſuivre, lorſqu'une ſervante l'avertit qu'on le demandoit à la porte ; il ſortit auſſi-tôt, & trouva un homme qu'il reconnut pour le même valet de Verville, qui lui avoit aidé à tromper les valets de Saldagne, lorſqu'ils conduiſoient l'Etoile à une terre de leur maître : il lui dit que Verville l'envoyoit pour l'avertir qu'un gentilhomme du Perche, nommé la Guiardiere, avoit demandé la protection & le ſecours de Saldagne pour enlever l'Etoile, qu'il vouloit épouſer, & que Saldagne lui avoit promis de le ſervir ; il lui apprit encore qu'ils devoient l'enlever ce même ſoir, lorſqu'elle reviendroit de jouer la comédie ; que Verville ne laiſſeroit pas d'y apporter tous les obſtacles qu'il pour-

roit pour les en détourner ; mais qu'il avoit jugé à propos de l'en faire avertir, afin que de ſon côté il prît quelque meſure pour empêcher leur mauvais deſſein. Le valet s'en retourna après lui avoir appris pluſieurs autres circonſtances, & le Deſtin rêvant à ce qu'il venoit d'entendre, entra une ſeconde fois dans la chambre de l'Etoile, qui s'apperçut aiſément de ſon inquiétude, & le pria avec inſtance de lui en apprendre le ſujet. Le comédien étoit trop en colere pour pouvoir ſe déguiſer ; il lui fit part, en préſence d'Inezilla, de l'avis qu'on venoit de lui donner, & de la réſolution où il étoit de prévenir Saldagne, de l'aller chercher juſques dans ſa maiſon, & même de périr ou de la délivrer de ce cruel perſécuteur. L'Etoile, effrayée de ce diſcours, le conjura de trouver quelqu'autre expédient moins dangereux, & de ne l'abandonner pas dans un tems où elle avoit tant de beſoin de lui. Le comédien, animé contre Saldagne, & attendri par les larmes de ſa maîtreſſe, étoit fort embarraſſé, prévoyant bien qu'il lui ſeroit difficile de la défendre contre un

ſi puiſſant ennemi, lorſqu'Inezilla qui avoit une préſence d'eſprit admirable, s'aviſa de leur dire que s'ils vouloient ſuivre ſes conſeils, ils tromperoient ces raviſſeurs avec adreſſe : il faut, dit-elle en s'adreſſant à l'Etoile, que ma ſervante More, qui eſt à peu près de votre taille, s'habille de vos habits ordinaires : la Guiardiere, qui vous les a vus porter ſouvent, la voyant maſquée, y ſera trompé ; Angélique qui la ſuivra au retour de la comédie, lui fera juger que c'eſt vous qu'elle accompagne, & je vous réponds que ma ſervante ne me refuſera pas de faire le perſonnage que je voudrai, & même de ſe laiſſer enlever ſans dire mot. L'Etoile approuva fort la propoſition d'Inezilla. Le Deſtin n'en fut pas tout-à-fait ſi content ; il leur promit néanmoins de ne s'y oppoſer pas. Inezilla ſortit pour y diſpoſer la ſervante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut ; elle étoit aſſez laide pour s'expoſer à toutes ſortes de riſques, ſans rien haſarder. Après la comédie, l'Etoile ne quitta point ſes habits de théâtre, & fit habiller la More de ceux qu'elle portoit d'ordinaire : An-

gélique accompagna ſans maſque la ſervante maſquée.

Le lecteur s'attend ici de voir arriver Saldagne & la Guiardiere qui enleveront la dame de Guinée : rien moins que cela ; ils ne parurent ni l'un ni l'autre ; mais Ragotin, qui ne perdoit point d'occaſion de rendre ſervice aux dames, ayant rencontré la fauſſe l'Etoile, & la véritable Angélique, leur donna la main malgré qu'elles en euſſent ; & s'appercevant qu'elles avoient quelque chagrin, il voulut inutilement en pénétrer la cauſe : Angélique lui en donna quelque mauvaiſe raiſon pour s'en défaire ; mais Ragotin voyant que l'Etoile ne ſe démaſquoit point, ni ne diſoit rien, quoiqu'ils fuſſent arrivés dans ſa chambre où Inezilla les attendoit, ce ſilence augmenta la curioſité du petit homme. Le Deſtin, qui entra dans ce moment, parla en particulier à Inezilla, & lui apprit que Verville venoit de lui mander qu'il avoit enfin détourné Saldagne d'exécuter le beau projet qu'il avoit fait avec la Guiardiere : Inezilla ne put s'empêcher de le dire à Angélique, ſans que Ragotin l'entendît.

Le petit homme voyant que tout le monde ſe parloit à l'oreille, enrageoit de n'être point du ſecret. Inezilla qui s'en apperçut, feignit de lui en faire confidence; & l'aſſura qu'il étoit arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Etoile. Ragotin qui ſe faiſoit honneur de s'intéreſſer beaucoup aux affaires de la comédienne, conjura l'Eſpagnole de l'en informer. Alors elle lui apprit d'un ton fort compoſé, & avec un viſage fort triſte, que cette pauvre fille avoit demandé à Ferdinando d'une eau admirable qu'il avoit pour empêcher le hâle, & que ſon coquin de valet, au lieu de lui donner la bouteille que lui Ferdinando avoit préparée, lui avoit apporté d'une eau diabolique qui rendoit le viſage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin, & s'étant approché de l'Etoile pour la conſoler, il la ſupplia de lui laiſſer voir ſon viſage. La More ne répondit jamais une parole : mais Inezilla fit ſemblant de la prier de lui donner cette ſatisfaction, & lui ayant preſque arraché ſon maſque avec une violence affectée,

elle lui laiſſa voir la moitié de ſon viſage, dont le crédule Ragotin demeura ſi ſurpris, qu'on m'a aſſuré que cela ſeul l'avoit entiérement guéri de ſa paſſion.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA TROISIEME PARTIE.

CHAP. I. *Qui fait l'ouverture de cette troiſieme Partie.* Page 1

CHAP. II. *Où vous verrez le deſſein de Ragotin.* 8

CHAP. III. *Deſſein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin à la Troupe comique.* 14

CHAP. IV. *Départ de Léandre & de la Troupe Comique, pour aller à Alençon ; diſgrace de Ragotin.* 25

CHAP. V. *Ce qui arriva aux Comédiens, entre Vivain & Alençon. Autre diſgrace de Ragotin.* 38

CHAP. VI. *Mort de Saldagne.* 51

CHAP. VII. *Suite de l'Hiſtoire de la Caverne.* 63

CHAP. VIII. *Fin de l'Hiſtoire de la Caverne.* 71

CHAP. IX. *La Rancune déſabuſe Ragotin ſur le ſujet de l'Etoile, &*

l'arrivée d'un carroſſe plein de nobleſſe, & autres aventures de Ragotin. 77

CHAP. X. *Hiſtoire du Prieur de Saint-Louis, & l'arrivée de monſieur de Verville.* 91

CHAP. XI. *Réſolution des mariages du Deſtin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.* 113

CHAP. XII. *Ce qui arriva au voyage de la Freſnaye. Autre diſgrace de Ragotin.* 117

CHAP. XIII. *Suite & fin de l'Hiſtoire du Prieur de Saint-Louis.* 123

CHAP. XIV. *Retour de Verville accompagné de M. de la Garouſſiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes, & autres aventures de Ragotin.* 169

CHAP. XV. *Hiſtoire des deux Jalouſes.* 189

CHAP. XVI. *Hiſtoire de la capricieuſe Amante.* 192

CHAP. XVII. *Déſeſpoir de Ragotin, & fin du Roman Comique.* 207

BRITISH MUSEUM

TABLE DES CHAPITRES

De la Suite du Roman Comique.

CHAP. I. *Qu'on n'aura point de plaiſir à lire, ſi on n'a lu les Volumes précédens.* 221

CHAP. II. *L'Opérateur perſuade à Ragotin qu'il a des ſecrets merveilleux.* 226

CHAP. III. *Ragotin fait préſent d'un mulet à l'Opérateur.* 231

CHAP. IV. *Le Singe en cornette.* 237

CHAP. V. *Comment le Poëte fut délivré de la fureur du ſinge.* 244

CHAP. VI. *La Payſanne de Freſcati. Nouvelle.* 249

CHAP. VII. *Qui traite d'une nouvelle matiere.* 275

CHAP. VIII. *Comment la Guiardiere tomba dans un Egout.* 280

CHAP. IX. *Ragotin inviſible.* 284

CHAP. X. *Le malheureux ſuccès de la chemiſe enchantée.* 287

CHAP. XI. *L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie, & autres choſes dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.* 292

CHAP. XII. *Frayeur du Doyen, qui voit enlever ſon valet en l'air.* 295

CHAP. XIII. *Hiſtoire d'Inezilla.* 301

CHAP. XIV. *Comment l'Hiſtoire d'Inezilla fut interrompue.* 317

CHAP. XV. *Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.* 323

CHAP. XVI. *Suite de l'Hiſtoire d'Inezilla.* 326

CHAP. XVII. *Qui traite de la paſſion de la Guiardiere pour l'Etoile.* 343

CHAP. XVIII. *Retour de Ragotin au Mans.* 347

CHAP. XIX. *La fidelle Bretonne, Nouvelle.* 352

CHAP. XX. *Où il eſt parlé de Verville & de Saldagne.* 377

Fin de la Table des Chapitres du troiſieme & dernier Volume.

BRITISH MUSEUM